Ex
901.9
Sal/De-L
59730

00059730

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-1.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

DE

LA CIVILISATION,

DEPUIS

LES PREMIERS TEMPS HISTORIQUES

JUSQU'A LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

DE L'IMPRIMERIE DE D'HAUTEL, RUE DE LA HARPE, N°. 80.

DE

LA CIVILISATION,

DEPUIS

LES PREMIERS TEMPS HISTORIQUES

JUSQU'A LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

PAR EUSEBE SALVERTE.

INTRODUCTION.

59730
ae

..... Leges moresque constituti, tum juris æqua descriptio, certaque vivendi disciplina, quas res et mansuetudo animorum consecuta et verecundia est; effectumque ut esset vita munitior, atque ut dando et accipiendo mutandisque facultatibus et commodandis, nullâ rè egeremus. (*Cicer. de officiis* II. 15.)

A PARIS,

Chez F. SCHOELL, Libraire, rue des Fossés-Montmartre, N°. 14.

1813.

F8901-1
Gall.
59730

..... Ut potero explicabo : nec tamen quasi Pythius Apollo, certa ut sint et fixa quæ dixero. (*Cicer. Tuscul. Quæst. lib.* I. C. 17.)

PRÉFACE.

L'IMPORTANCE de mon sujet et sa difficulté, comparée à la faiblesse de mes moyens, ne seront senties par personne aussi bien que je les sens moi-même. Pour tracer l'histoire de la civilisation depuis les premiers temps historiques, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, il ne suffit pas d'avoir dirigé depuis long-temps vers ce but et ses études et ses méditations : il faut surtout partir de principes clairs, certains, et féconds en grandes conséquences. Vainement tenterait-on d'élever l'édifice, si les bases sont ruineuses. Ce sont ces bases sur lesquelles aujourd'hui j'appelle l'examen des savants et des penseurs. Leur suffrage décidera si je dois consacrer le reste peut-être de ma vie à un travail qui en a déjà employé plusieurs années.

La manière dont je devais écrire m'était

prescrite d'avance : des vues générales et point d'autres détails que ceux qui sont indispensables pour prouver ou éclaircir, voilà ce dont se compose mon *Introduction*.

J'ai fait peu de citations dans la crainte d'en faire trop, si j'attestais continuellement les garants des faits que je cite. Le lecteur instruit reconnaîtra sans peine les sources auxquelles j'ai puisé. Parmi les historiens, les voyageurs, les géographes, les philologues qui m'ont fourni des matériaux, puissent, les écrivains vivants, à qui je témoigne ici ma reconnaissance, prononcer que j'ai assez heureusement mis en œuvre ce qu'ils m'ont appris.

DE

LA CIVILISATION,

DEPUIS

LES PREMIERS TEMPS HISTORIQUES

JUSQU'A LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

INTRODUCTION.

..... Leges moresque constituti, tum juris æqua descriptio, certaque vivendi disciplina, quas res et mansuetudo animorum consecuta et verecundia est; effectumque ut esset vita munitior, atque ut dando et accipiendo mutandisque facultatibus et commodandis, nullâ re egeremus. (*Cicer. de officiis.* II. 15.

MALHEUR à l'homme seul! a dit un sage qui, aux méditations de la philosophie, joignit l'expérience du pouvoir souverain; et cette sentence n'a jamais été démentie. Un attrait invincible rapproche et réunit les hommes, attrait aussi inséparable de leur essence que le désir de se conserver, et le besoin de se reproduire. Ces êtres qui, dans tous les âges, sur tous les points de la terre, ont attaché la gloire suprême à l'art terrible des combats, ces êtres qui, par la satyre du présent, le regret du passé, la crainte de l'avenir, ne cessent d'accuser avec amertume la société de leurs semblables; ces êtres sont destinés, par la nature, à passer en so-

ciété les rapides instans de trouble et d'erreurs, dont se compose leur existence. Nulle part le sort ne nous a montré d'homme absolument seul qui ne gémît de sa solitude, et ne fût transporté de joie à l'aspect d'un autre homme. Placez-le au sein de l'abondance et de la sécurité, ses désirs, ses songes le reporteront constamment au milieu des hommes. Pour les revoir, il bravera, sur un frêle canot, les vagues d'une mer inconnue; il s'engagera dans les déserts stériles, il franchira les monts que revêtent des neiges éternelles : rendu à la terre habitée, il implorera avec transport, pour obtenir le droit de rentrer dans leur société, ces hommes qu'aura cent fois maudits son juste ressentiment.

C'est parce qu'ils confondaient avec ce penchant l'aptitude à la civilisation, que des théoriciens ont mis en doute si la sociabilité est naturelle à l'homme. L'aptitude à la civilisation paraît exclusivement propre au genre humain; et elle ne se développe même pas chez tous les individus : la sociabilité est une loi de la nature qui n'admet pas d'exceptions; et l'homme n'est pas seul entraîné par ce penchant. D'autres espèces, en effet, y cèdent comme lui : chez combien d'animaux n'observons-nous pas des liaisons qui présentent les premiers rudimens de la société? Ils vivent en troupes nombreuses, se nourrissent en commun, s'unissent pour se défendre des attaques extérieures; tous ensemble accourent ou se dispersent

au cri d'un seul; quelques-uns même ont l'instinct de panser réciproquement leurs blessures. Les querelles passagères qu'enfantent entre eux le hasard, le caprice, le besoin de la faim, l'attrait de l'amour, sont pacifiées bientôt par le bonheur ou l'habitude de l'existence commune.

Il est des hommes dont l'association n'offre rien de plus parfait. La supériorité de leur intelligence ne leur sert qu'à multiplier les instrumens de destruction, et à réduire en esclavage un sexe faible, que ne protègent point la tendresse filiale ou la tendresse de l'amour, sentimens inconnus à ces sauvages. Epars sur une étendue illimitée, ils ne peuplent point la terre, ils ne l'ornent point, ils ne l'asservissent point à leurs besoins. Les animaux dont ils sont tour-à-tour les vainqueurs et les victimes, habitent avec eux leurs déserts immenses, et n'ont point appris de l'expérience à chercher la sécurité dans des retraites inaccessibles au roi du monde.

Sur un autre point du globe, des hommes en tout semblables à ceux-là, doués des mêmes organes, souvent moins robustes et moins adroits, se pressent par milliers sur d'étroits espaces où leur industrie sait recueillir des trésors sans cesse renouvelés. Les animaux les plus puissans disparaissent devant eux, ou leur obéissent. Ils choisissent, parmi les autres, ceux qui serviront à les nourrir ou à les défendre des impressions nuisibles

du soleil, de l'air et des eaux, et ceux qui ne doivent vivre que pour se soumettre à leurs désirs et se ployer à leurs caprices. Maîtres de la nature entière, le plus grossier d'entre eux modifie les espèces vivantes, et l'innombrable tribu des végétaux, et les minéraux réfractaires qu'il arrache aux entrailles de la terre. Les élémens s'armeraient en vain contre eux : ils contiennent, par des digues, les torrens dévastateurs et la furie de l'Océan, repoussent les ravages de l'incendie, combattent l'intempérie des saisons, opposent un art salutaire et de savantes précautions à l'influence d'une atmosphère pestilentielle. Que la terre tremble et s'entrouvre sous leurs pas; instruits bientôt à redouter ce phénomène destructeur, sous leurs habitations légères ils en braveront le retour; ou, s'ils doivent voir leurs richesses s'engloutir dans les abymes, périr sous la lave des volcans; foulant avec une nouvelle assurance un sol encore incertain, ils demanderont des minéraux plus précieux, et des moissons plus abondantes à une terre fertilisée en même temps que ravagée par les grandes convulsions de la nature.

Ces hommes, cependant, ressentent toutes les passions qu'au sein de tant de sécurité, des besoins et des jouissances si variés doivent faire éclore : ils sont accoutumés à vaincre tous les obstacles..... Et toutefois leur despotique orgueil se tait, leur volonté impétueuse s'arrête devant la résistance

de l'un de leurs semblables ; sinon, tous ensemble s'arment contre l'aggresseur ; et l'aggresseur lui-même, par sa volonté antérieurement exprimée, concourt à cette action générale. Ainsi sont assurées à chacun la conservation personnelle, la jouissance paisible des fruits du travail, et surtout ce repos de l'ame que trouble toujours une injure impunie. Sous l'empire de la nature brute, la vengeance est le dieu des offensés ; la justice a pris sa place sous l'empire de la nature morale et policée.

L'influence heureuse de la civilisation s'étend à l'extérieur autour de ces êtres privilégiés. Qui voudrait les attaquer aurait à combattre des armées courageuses, habiles, inépuisables. Qui veut les servir, peut leur apporter sans crainte les fruits de l'agriculture, de la chasse et de l'industrie : il existe parmi eux des désirs et des arts si multipliés, que les productions du monde entier suffiront à peine à leurs demandes.

Des biens mille fois plus chers naissent encore de la civilisation. C'est par elle que s'établissent et deviennent sacrés le respect des liens du mariage et ce droit des parens sur les enfans, bienfait pour les uns et bonheur pour les autres. Par elle, au sommeil moral, aux vagues élans de la curiosité, succèdent les plus sublimes jouissances de la pensée, et les vertus pures et bienfaisantes aux passagères émotions de la nature. Par elle

enfin, à la place d'un désir fugitif et grossier, se développe cette passion délicate, énergique, enivrante, qui élève l'homme au-dessus de sa condition terrestre, et, si la nature n'eût assigné d'étroites limites à ses transports, le détruirait bientôt dans l'excès de la félicité.

Il serait facile d'étendre davantage les deux tableaux, d'en faire ressortir le contraste par des couleurs plus vives, des nuances plus nombreuses; mais ce contraste est déjà assez frappant, pour que tout esprit juste en assigne d'abord la cause, et voie d'un côté l'absence totale, et de l'autre la perfection idéale de la civilisation.

La civilisation, ou, suivant l'énergie du mot, l'acte qui crée des *citoyens*, des membres d'une association régulière, consiste donc dans la direction raisonnée et uniforme, pour un grand nombre d'hommes réunis, du penchant général à la sociabilité. Sa perfection supposera l'emploi le meilleur des rapports établis par l'état de société, pour faire fleurir la justice et le bonheur, assurer la tranquillité de tous contre les passions de chacun et contre les aggressions étrangères, et multiplier indéfiniment les jouissances physiques et morales. C'est cette perfection que nous peint un grand homme quand il nous montre, « constitués à la-
« fois, les lois et les mœurs, les préceptes équi-
« tables du droit, et les règles morales de la vie:
« bienfaits dont la conséquence est d'adoucir les
« ames, de créer la décence, d'embellir l'exis-

« tence par la sécurité ; de faire qu'en donnant et « en recevant, et grace à un échange mutuel, et « à un prêt bienveillant de leurs diverses facul- « tés, les hommes puissent braver tous les be- « soins (1). »

Homme! créature noble et brillante, capable de tant de bien et d'affections si profondes, que serait ton espèce, si la civilisation unissait les peuples comme elle unit les individus! si ces grandes masses animées pouvaient être induites à faire autant pour s'entre-aider, qu'elles ont fait de tout temps pour s'entre-détruire! Quelle grandeur, quelle félicité, quel perfectionnement deviendraient notre partage! Voyez ce que depuis un demi-siècle le concours des hommes éclairés de l'Europe a fait pour l'avancement des sciences : que l'humanité et le génie appellent l'influence d'un concours pareil sur des parties plus importantes encore de la civilisation, et le succès, quelque lent qu'on le suppose, comblera de gloire le peuple à qui le genre humain devra l'accroissement de son bonheur.

Espoir chimérique! ce globe, tout borné qu'il paraît, sous deux aspects bien différens, à la sagesse et à l'ambition, ce globe est un domaine immense, si l'on compare son étendue à la faiblesse physique de l'homme et à la courte durée de notre

(1) « *Leges moresque constituti*, etc., » (CICERO *de offic.* II, 15.)

passage sur la terre ; et cette étendue même est la moindre des causes qui repoussent l'idée de ne former qu'une seule famille du genre humain. La prodigieuse variété des climats, les différences sans nombre qui distinguent, relativement à nous, chaque portion de la terre, l'âpreté des montagnes et la richesse des plaines, les glaces des régions polaires et la chaleur engourdissante des terres équatoriales, l'activité propre à l'homme dans les contrées tempérées, le penchant à l'oisiveté qui le caractérise dans les pays plus rapprochés des rayons du soleil ; en un mot, toutes ces divisions et toutes ces subdivisions tracées pour l'éternité par la main de la nature, nous annoncent assez que la terre n'est point l'héritage d'une famille unique. Ces mers, ces vastes fleuves, ces écueils, ces montagnes, ces *steppes* inhabitées, ces solitudes couvertes de neige, ces plaines de sable, empire de la mort, sont les barrières qui séparent à jamais les diverses tribus des hommes; et du milieu de tous les accens discordans de ces peuples, dont les langues sont aussi multipliées que les usages, une voix unanime s'élève et proclame que la réunion des hommes par la civilisation a, comme tout ce qui appartient à l'homme, ses limites nécessaires que l'on essayerait en vain de détruire ou de reculer.

C'est peu de cet obstacle éternel au concours des nations vers un perfectionnement commun. Par une triste fatalité, les barrières qui empêchent

les hommes de se réunir, ne les empêchent pas de se combattre : pour deux peuples, être voisins, c'est être ennemis ; et tout ce que le progrès des lumières, l'amour de l'humanité, et le sentiment d'un intérêt véritable ont pu obtenir, c'est cette convention tacite, si faible dans son action, si indécise dans son étendue, que l'on appelle *le Droit des gens ;* et qui, mettant un frein passager à l'atrocité des haines nationales, ne défend pourtant ni les guerres injustes, ni les projets plus injustes encore, combinés et mûris au sein de la paix.

De cette disposition toujours hostile des peuples limitrophes, naît la nécessité d'établir des moyens de défense. Ferguson (1) et ceux qui après lui ont regardé l'état de guerre comme une source de perfection pour l'homme civilisé, relèvent avec raison les qualités que cet état développe ou fait naître, la prudence, l'activité, l'amour de ses compatriotes, l'enthousiasme du courage et le coup-d'œil du génie. Il y a plus : ce ne sont pas seulement les nations demi-barbares, comme le dit Ferguson, qui ont besoin de guerres étrangères pour n'être point corrompues par le luxe ou déchirées par des dissensions domestiques ; chez les nations les plus civilisées, on sent aussi le besoin de ce terrible remède ; et une trop longue

(1) An Essay on the History of the Civil Society. Part 1, sect. 4.

paix leur est souvent aussi funeste qu'une guerre désastreuse. Qu'en conclure? que la guerre est un bien? Non; mais que la civilisation, à quelque degré qu'elle s'élève, porte toujours en elle-même des germes d'imperfection.

Et comment, en effet, se dissimuler combien pèse sur la civilisation intérieure la nécessité de la guerre?

Considérant d'abord les deux extrêmes, on voit d'une part la guerre devenir, comme dans Rome ancienne, le mode presqu'unique d'existence. Supposons, de l'autre part, un peuple trop doux, trop timide pour pouvoir organiser dans son sein une force militaire : qu'un ennemi l'attaque, il est asservi et contraint de ployer sous des lois et des usages nouveaux; ou, si l'aggresseur se borne à le désoler par de fréquens ravages, il paye bientôt son impuissance par la dégradation successive de sa civilisation. Cette hypothèse paraît invraisemblable : mais elle s'est réalisée en partie dans l'Hindoustan, conquis par les sectateurs de l'Islamisme, et d'une manière absolue, sur un point presqu'imperceptible du globe. Exposées aux incursions annuelles des Madécasses, les faibles isles Comores ont vu peu-à-peu disparaître ce que les Arabes y portèrent autrefois de civilisation.

Une telle alternative comprend sans doute un intervalle immense. On n'y trouvera pourtant qu'un seul exemple (celui de Sparte) où la civi-

lisation n'ait pas été altérée dans son origine, ou écartée de la direction qu'elle se proposait de suivre, par la nécessité de la défense extérieure et les conséquences qu'elle entraîne.

Contrariée toujours, et quelquefois arrêtée par cette cause puissante, la civilisation n'est pas moins constamment soumise à l'empire des causes physiques. La température de l'air, la division des saisons, le niveau des eaux et leurs qualités, la fertilité de la terre, les espèces de fruits et d'animaux qu'elle nourrit, soit pour alimenter et servir ses habitans, soit pour les effrayer ou les détruire, les maladies que le climat enfante, les contagions soudaines que souffle un vent empoisonné; voilà autant de puissances capables de modifier les détails et l'ensemble de la civilisation. Cet aliment que les mers du Nord prodiguent à la classe indigente, et que l'opulence ne dédaigne pas toujours, le hareng, a créé la prospérité des provinces dont il fréquente les parages : mais on a vu plus d'une fois la pêche fuir les côtes qu'elle enrichissait, et verser ses trésors sur des rivages nouveaux; avec elle ont varié le commerce, l'industrie, la population. Croit-on que la civilisation seule n'ait point ressenti l'influence de ces caprices de la nature? Sur les bords supérieurs du Nil, et peut-être aussi au milieu des neiges de la Laponie, nous verrons le plus vil insecte s'arroger un pouvoir plus grand. L'homme qui abat les tigres et les

lions, qui dompte l'éléphant, et, sur une barque fragile, va aux extrémités de l'Océan attaquer les immenses cétacés, l'homme fuit avec ses troupeaux qu'il ne peut ni défendre ni contenir, dès que le bourdonnement redouté a frappé leur oreille; et une mouche dévoue pour jamais à l'état semi-barbare les vastes pays où se renouvellent périodiquement ses ravages.

L'homme lui-même, par son activité imprudente, ajoutera à l'action des causes matérielles. Entraîné par le besoin, invité par l'espoir du bien-être, irrité par le désir de jouissances nouvelles, il peut, dans ses exploitations trop vastes, resserrant les eaux, détruisant les forêts, faire varier le climat qui l'a vu naître, et, avec le climat, plusieurs de ses habitudes physiques. Il peut arrêter dans leur accroissement et leur multiplication, exiler loin de lui ou détruire les espèces vivantes qui servaient à ses besoins; et par exemple, reléguer dans les mers inhospitalières, où son avidité les poursuit encore et ne leur permet pas de vieillir, les baleines qui, plus puissantes et plus nombreuses, se jouaient jadis dans les eaux voisines des continens tempérés, et paraissent même avoir nourri long-temps l'habitant des rives du *Sinus arabique* (1). Il peut, s'enfonçant dans le sein de la terre, découvrir ces mines de métaux, de pier-

(1) *Diod. Sic. lib.* III, *cap.* 8, 9 *et* 20.

reries, dont l'exploitation lui assurera sur les sociétés de ses semblables une influence si énorme et souvent si funeste, dont l'épuisement lui laissera tous les vices de l'opulence avec toutes les privations de la pauvreté. Il peut enfin, trop riche de moyens de subsistance, multiplier son espèce; il peut, dans ses fureurs insensées, la diminuer à des degrés qui ne s'accordent plus avec les mœurs et les usages dont se compose la civilisation établie. La lutte qui naît alors entre ce qui est et ce qui devrait être, tant qu'elle dure et quel qu'en soit le résultat, rend nécessairement la civilisation défectueuse.

Les passions de l'homme n'auront pas une influence moins active. Quand la civilisation demande continuellement un sacrifice partiel de l'indépendance et des sentimens naturels, continuellement aussi la résistance sourde de la plupart des hommes entravera sa marche, l'ambition de quelques-uns la fera dévier.

Les passions qui ont existé hors de la civilisation l'altèreront aussi dans son principe. Les conjectures qui précèdent et amènent l'instant où un peuple sort de l'enfance morale et politique, les résistances qu'il éprouve en fesant ce grand pas; et celles même qu'il redoute, déterminent les premières combinaisons de la civilisation, sans égard pour les idées théoriques, plus propres à la guider vers son but. Cette observation est d'une haute importance pour expliquer quelques-

uns des vices que présentent les diverses espèces de civilisation.

Dans toutes, ces vices sont graves et nombreux. Les causes multipliées d'imperfections, dont j'ai offert un récensement rapide, ne restèrent jamais oisives; et de leur considération découle un théorême dont il est aussi affligeant qu'indispensable de se pénétrer : c'est que la civilisation ne peut être regardée comme une chose *absolue*, ni son perfectionnement s'assimiler à une ligne droite sur laquelle on fasse plusieurs pas successifs en avançant vers le but. La civilisation est essentiellement *relative ;* elle est susceptible de variétés innombrables, susceptibles à leur tour de divers degrés de perfection, mais dont aucune n'est exempte de défauts et d'inconvéniens qui vont directement contre le but de son institution.

Cet aveu est pénible pour notre orgueil comme pour notre philanthropie. Nous voudrions croire, à quelque époque que nous nous supposions placés, que nous sommes capables de connaître le mieux *absolu* et de le réaliser. Mais si l'on sort de ce rêve pour rentrer dans la réalité, on observe, chez les peuples les plus policés, des usages et des institutions dignes des mépris du plus ignorant sauvage. Les censures amères que les diverses nations dirigent les unes contre les autres, les reproches que les modernes font aux anciens, ceux que les anciens, s'ils pouvaient revivre, adresseraient aux modernes, tout est fondé en justice.

et le raisonneur de bonne foi n'y peut rien opposer, sinon que ces maux appartiennent à la nature imparfaite de l'homme, et qu'il en est plusieurs que l'on ne saurait réformer sans risquer d'enfanter de plus grands maux.

Ne portons cependant point à l'extrême une opinion qui n'est vraie qu'autant qu'elle se renferme dans de justes bornes. Que l'on jette un regard impartial sur les résultats bruts de la sociabilité : on retrouvera chez les peuplades les moins civilisées, la violence, le pillage, l'esclavage, la guerre, les raffinemens de la cruauté, et même ceux de la débauche, les mensonges enfin et les fureurs de la superstition. Excepté cet attentat qui, attaquant les sources de la vie, dégrade des milliers d'hommes pour en faire les gardiens des plaisirs d'un seul, il n'est point de vice, il n'est point de forfait qui ne se reproduise dans l'état sauvage. On peut reprocher à la civilisation d'avoir trop rarement détruit, trop souvent justifié, régularisé, fait passer en mode ou en loi tant d'habitudes, tant d'actions criminelles : mais elle ne les a point introduites dans le monde. Descendons en nous-mêmes ; interrogeons nos passions, nos sens, notre orgueil surtout, et nous serons moins prompts à accuser de nos vices les institutions destinées à embellir nos rapports avec nos semblables.

Prémunis par ces réflexions, et contre un désir exagéré du mieux, et contre une sévérité injuste,

qui empêcheraient également de trouver le bien nulle part, considérons en grand la civilisation dans les annales du genre humain. Elle s'y présente sous deux formes principales : l'une fixe, immobile, convient aux inclinations routinières et paresseuses du plus grand nombre des hommes ; l'autre mobile, active, tendant sans cesse vers le mieux, semble propre à réaliser cet espoir de perfectibilité indéfinie, que l'amour de nos semblables, plutôt que l'étude ou le raisonnement, a inspiré à quelques philosophes modernes.

De la première forme de Civilisation.

Ami du repos, enclin à placer le bonheur dans l'indolence, dans l'apathie même, l'homme (et je parlerai de l'espèce entière, en exceptant seulement cette portion peu nombreuse, régénérée au moral par les grands effets de la civilisation sur le développement des passions et de l'intelligence) l'homme doit chérir une existence fixe et uniforme qui le préserve, quelques désavantages qu'elle lui présente, de redouter, dans l'avenir, les chances d'un changement. Ce caractère est celui des Hindous, des Turcs, de presque tous les Orientaux. Il contraste étrangement avec cette inquiétude qui, au sein des jouissances, fait éprouver à l'Européen policé le supplice de l'ennui, dès qu'il n'a plus en perspective l'attente d'un changement en mieux ou du moins d'un changement quelconque, et le force à se créer sans cesse des désirs nouveaux et à tourmenter chacun de ses jours au profit du len-

demain. Il reparaît cependant au milieu de nous chez cette classe que l'éducation n'a point façonnée à un besoin continuel d'activité : un instinct secret nous force souvent à confesser nous-mêmes que les êtres qui en sont doués sont placés le plus loin du malheur. Et quand un philosophe ingénieux (1) a indiqué l'amour de l'uniformité comme la cause de la frayeur qu'inspirent aux Chinois les phénomènes avec lesquels l'habitude ne les a point familiarisés, n'a-t-il pas tracé l'histoire du genre humain et l'origine d'un préjugé qui, chez les nations les plus éclairées, semble n'avoir besoin pour renaître que d'être, un jour, faiblement combattu?

Appropriée à cette disposition primitive et universelle, qui rend son succès facile; embrassant dans sa constante uniformité la vie entière de l'individu et la succession des générations; suffisant aux désirs, contenant les passions, repoussant les dangers, parce qu'elle n'a laissé naître de dangers, de passions, de désirs qu'autant qu'elle en peut soumettre à son influence; la première forme de civilisation, modelée sur la nature de l'homme, semble remonter à l'origine de notre espèce, et devoir la dominer sans partage jusqu'aux derniers jours du monde. Le temps n'est point pour elle cette divinité infatigable qui détruit et renouvelle tout. Elevés dans les habitudes de leurs pères,

(1) Bailly. *Lettres sur l'origine des Sciences*, page 24.

dans le respect superstitieux des mêmes croyances; des mêmes lois, des mêmes principes, des mêmes usages, les enfans ne changent rien, ne perfectionnent rien, ne découvrent rien. Ils passent, et leurs enfans après eux, et après ceux-ci leurs descendans : la nation reste constamment la même. Un individu unique dont la vie serait prolongée pendant plusieurs siècles n'offrirait pas à nos yeux une ressemblance plus frappante, une plus parfaite identité.

On ne s'étonnera donc point si cette forme de civilisation s'est reproduite dans des variétés nombreuses, du point les plus élevé au degré le plus bas et le plus voisin de l'état sauvage; ni si elle a régi long-temps les portions les plus peuplées de la terre. Telle fut la civilisation antique de l'Egypte et celle que fonda Zoroastre dans les contrées sauvages, berceau de l'empire des Persans. Telle, depuis des temps inconnus, existe la civilisation du Thibet et de l'Hindoustan. Celle de la Chine, celle du Japon, avec des modifications particulières, ont pour bases le même principe. Le despotisme de l'Assyrie et les gouvernemens qui ont pu subsister dans la portion civilisée de l'Afrique intérieure en ont porté l'empreinte ineffaçable. L'Europe connut son pouvoir partout où s'étendait l'empire religieux des Druides. Elle s'établit dans la Palestine avec les disciples de Moïse. Elle étonna la Grèce dans les institutions de Lycurgue. L'Arabie la vit renaître à la voix de Mahomet. Plus tard

elle se réfugia, avec les tribus des Druses, dans les vallées Liban. Les brigands d'Espagne la trouvèrent et la détruisirent au Mexique et au Pérou; et les Jésuites tentèrent de la recréer, au profit de leur ambition, parmi les dociles indigènes du Paraguay.

Dans cette dernière tentative on voit des hommes instruits et adroits subjuguer, par leurs lumières et surtout au nom d'une religion aussi riche en consolations qu'en moyens de terreur, des sauvages simples, ignorans et timides. Leur succès rapide, qu'une force supérieure peut seule étouffer dès son origine, rappelle ce que l'on sait de positif sur la fondation de l'empire des Incas. Faut-il en conclure que la première forme de civilisation ne peut guères s'établir que chez une peuplade sauvage, sur laquelle vient agir un homme ou une réunion d'hommes éclairés; et qu'elle ne prendra point naissance au milieu d'hommes déjà civilisés? Il semble, en effet, qu'en voulant tirer ceux-ci de la civilisation où ils sont nés et leur en faire adopter une autre qui doit leur paroître meilleure, vous leur inspirez inévitablement la volonté de comparer, de choisir, de changer; vous leur inculquez le désir du perfectionnement, vous les livrez au principe créateur de la forme perfectible de civilisation.

Deux autres exemples de la fondation d'une civilisation de première forme, sont seuls parvenus jusqu'à nous, dégagés des récits merveil-

leux d'une croyance religieuse ; et ces deux exemples confirment, en partie, le principe auquel, en partie, ils font exception. L'anarchie avait presque replongé dans la barbarie les Lacédémoniens, encore bien imparfaitement civilisés, lorsque Lycurgue leur apporta les trésors de ses connaissances et de son génie : et néanmoins, ne voulant faire jouer que secondairement le ressort de la religion, Lycurgue fut obligé par cela même de pousser à l'excès la vigueur de ses institutions qu'un pays plus étendu n'aurait pas supportées. Mahomet agit avec toute l'activité de l'enthousiasme religieux sur un peuple demi-civilisé et, par caractère, susceptible d'une exaltation sans bornes : nous verrons cependant, que la civilisation réglée par le Koran, n'a pu s'établir d'une manière cómplette et permanente que chez les Turcs, peuplade sauvage lorsqu'elle se soumit à l'islamisme.

Si l'on considère la variété des climats, des époques et des conjectures qui ont vu régner la première forme de civilisation, on conçoit que l'influence de tant de causes diverses y ait fait également varier la physionomie morale des hommes : mais leur caractère y porte une empreinte commune à tous, qu'il conserve jusque dans la dégradation, et presque dans la barbarie. Il faut, pour qu'il la perde, que la civilisation même change de forme. Une semblable révolution peut seule expliquer ces mutations totales

dans le caractère d'un peuple, qui paraîtraient fabuleuses, si l'histoire ne les attestait, et dont je ne rappellerai qu'un exemple, l'estime qu'accordait l'empereur Julien à la gravité des habitans de Lutèce.

Austère, sérieux, souvent sombre, facilement résigné, porté à la crainte ou à la défiance à l'aspect de tout ce qui est nouveau, peu enclin à désirer ce qui, dans la carrière tracée devant lui ne lui appartient pas, chaque homme, sous l'empire de la première forme, reste, sans effort, fixe à sa place. Là, naît et subsiste facilement l'institution de castes essentiellement séparées les unes des autres, et destinées à exercer telle ou telle profession; chacune dépositaire unique des connaissances dont sa profession se compose, et s'estimant chacune avec d'autant plus de justice qu'elles n'ont entre elles aucun point de comparaison. Là s'élève une caste sacerdotale, seule en possession de l'instruction théorique et intellectuelle qu'elle ensevelit sous les ombres de l'allégorie et du mystère; seule en droit de commercer avec les dieux, et s'attribuant en conséquence la connaissance exclusive des livres ou des rites religieux; ou même, si les circonstances le lui permettent, adoptant, pour voiler mieux ce commerce sublime, l'usage d'un caractère particulier d'écriture, ou d'une langue sacrée, non connue du vulgaire. Là, enfin, existe une légende révérée qui semble pouvoir seule vivre dans la mémoire des hommes. Les souve-

nirs des temps anciens s'y fondent en entier, s'y moulent sur elle, au point qu'ils n'en semblent presque que la répétition; ensorte que pour tout ce qui n'appartient pas à une époque assez récente, il n'y a que des récits religieux, des annales et point d'histoire, que, tantôt, une ressemblance frappante rapproche la vie et les actions des premiers chefs de nations très-éloignées; mais qui ont originairement puisé dans la même source les élémens de leur mythologie; et tantôt l'on attribue à un dieu, à un héros unique, les grandes actions, les découvertes, les progrès dans les arts et les sciences qu'ont vu consommer plusieurs siècles. Le dernier trait, grace à la force de l'habitude, subsiste après que sa cause a cessé; et aujourd'hui encore, dans l'Orient, tout ce qui offre quelque trace de grandeur ou d'utilité publique est consacré par la tradition comme l'ouvrage de Moïse, de Salomon, et même d'Alexandre.

Les lois qui, dans cette première forme, embrassent l'existence entière de l'individu, ne se trouvent jamais en opposition avec les mœurs, les opinions et les usages. Aussi accordent-elles à l'homme tout ce qu'il n'est pas indispensable de lui défendre. Presque toutes, par exemple, montrent une indulgence remarquable pour l'attrait qui porte un sexe vers l'autre. Le désir d'encourager la population en rend les symboles respectables; les allégories religieuses peuvent même les diviniser. Tout cela n'a rien de ridicule, rien de

contraire à la morale, chez des peuples trop sérieux pour ne pas révérer les causes qui perpétuent le genre humain, et façonnés à des habitudes trop régulières pour soupçonner un crime là où rarement ils connaissent un abus.

Ce principe, comme on le voit, suffit pour expliquer l'existence de lois et de coutumes qui nous semblent absurdes et blâmables, parce qu'en effet elles le seraient parmi nous. Remarquons d'ailleurs que son application trouve des limites assez étroites dans les désirs même de l'homme, désirs peu nombreux dès qu'ils restent concentrés dans un cercle invariable. Habitué à vivre nécessairement au sein de jouissances uniformes, leur médiocrité ne l'empêche pas de les trouver suffisantes : c'est le vague des idées et des espérances qui enfante les vœux insatiables.

Que l'on suppose poussées en même temps à l'extrême, et cette modération de désirs personnels, et l'énergie de l'intérêt qu'une civilisation puissante appelle sur la chose commune : la profusion et la magnificence qui brilleront rarement dans les jouissances des particuliers, se déploieront avec splendeur dans les cérémonies publiques et surtout religieuses.

Ce trait du caractère de l'homme soumis à la première forme, ne se marquera nulle part plus fortement que dans la construction des monumens et des temples. Ces temples, ces monumens semblent à chaque individu sa propriété et le gage de

son état d'homme civilisé. Ils acquièrent une double importance si la croyance est la base de la civilisation. L'homme alors, dans son enthousiasme, tentera de surpasser tout ce qui est en proportion avec ses conceptions et ses œuvres accoutumées, avec ses forces bornées et la courte durée de sa vie. Son industrie et sa patience enfanteront des miracles; et à côté de frêles cabanes, de huttes de terre et de chétives demeures creusées dans les rochers, s'élèveront les pyramides, les temples, les sphynx gigantesques de l'Egypte, les pierres colossales des Celtes, les énormes basreliefs et les pagodes de l'Hindoustan.

Qui pourra ébranler cette forme de civilisation?

Elle redoute peu l'influence des peuples voisins. En vain offriront-ils une industrie ou des coutumes meilleures; tout ce qui vient de l'étranger est mauvais, odieux, nuisible, souillé d'impureté. Ainsi, le gouvernement chinois a pu, sans crainte, accueillir les arts et les sciences de l'Europe; la masse de la nation n'en a point ressenti l'influence: les Chinois connaissent le verre, et font toujours leurs miroirs de métal et les carreaux de leurs fenêtres de feuilles d'écailles; ils ont, depuis longtemps, des montres européennes, et, comme leurs aïeux, ils ne divisent les heures que par les mesures grossières que leur fournissent de grands clepsydres et des mêches compassées (1).

(1) *Grellman, histoire des Bohémiens, page 23.*

Souvent même, les étrangers seront exclus, par une loi formelle ou par des usages sanguinaires, d'un pays où ils apporteraient des idées et des mœurs nouvelles. Jusqu'au règne de Psammétichus, l'Egypte fut une terre inaccessible : on massacrait ou l'on réduisait en esclavage tous les malheureux que l'on pouvait surprendre le long des côtes (1). Les sacrifices humains, en Tauride, n'eurent probablement point d'autre origine. Aux bords hospitaliers de la Grèce, Lycurgue avait rendu l'accès de Sparte difficile aux étrangers. Et nous avons vu la Chine et le Japon, cédant à une nécessité démontrée par l'expérience, assurer par des prohibitions sévères, moins encore la tranquillité de leurs rivages, que le maintien d'un isolement absolu, duquel dépend la durée de leurs institutions.

Que si cet isolement est impossible, si la nature ou les évènemens ont mêlé sur la même terre les descendans de diverses nations, on verra plus d'une fois un peuple, fidèle à l'empreinte qu'il a reçue, la garder sans altération, au milieu de peuples élevés dans une civilisation différente. Les Hébreux subsistèrent long-temps en Palestine, mêlés aux Jébuséens et aux anciens descendans de Canaan. Le Druse souffre des chrétiens dans ses villages, et communique avec les Turcs, sans changer rien à sa doctrine ou à ses habitudes.

(1) *Diod. Sic. Lib.* I, *p.* 11, *c.* 20.

La volonté d'un chef, même despotique, n'aura pas plus d'efficacité. Ses tentatives, quelquefois punies, seront toujours improuvées. Le novateur disparaîtra entraîné par le cours des ans; et de son entreprise téméraire, il restera à peine un souvenir. Plusieurs Sultans ont essayé de changer les mœurs des Turcs; on peut citer particulièrement Amurath IV (1). Vains efforts! La première forme a bientôt repris son empire, et l'histoire seule nous rappelle des faits dont il ne subsiste plus de vestiges.

Les convulsions politiques, si elles ne détruisent le peuple entier, seront également sans effet. Que les chefs de l'état se succèdent ou se renversent: l'état reste le même quant à sa civilisation propre. L'oppresseur qui combattrait les anciennes mœurs, n'exercerait qu'une influence éphémère, et peut-être dangereuse pour lui-même, si bientôt, mieux conseillé par son intérêt, il ne renonçait à en prendre aucune. Les persécutions de Tipoo-Saëb n'ont point fait prévaloir l'islamisme dans l'empire de Maissour, et probablement ont bien servi l'ambition des Anglais; celles dont les Russes se sont rendus coupables en Crimée, ne paraissent avoir produit d'autre effet, que d'aliéner l'esprit des habitans. Les efforts du ministre Constance, pour introduire à Siam la religion et les mœurs

(1) *Lettre de M. G.... à la suite de la traduction des lettres de milady Montague, troisième partie, p.* 101-103 *et* 120.

de l'Europe, quoique secondés par les armes de la France, aboutirent à une révolution où il périt avec toute la famille régnante, et ne laissèrent d'ailleurs aucunes traces dans les mœurs des indigènes.

La dévastation, si sa durée n'est point trop prolongée, n'aura point de résultats plus marqués. A l'approche d'une armée ennemie, les Hindous enterrent leurs meubles, et vont, chargés de provisions, chercher des retraites inaccessibles. Le cri de la guerre cesse-t-il de retentir dans leurs demeures chéries, ils y retournent; et cette habitude d'émigration leur semble si naturelle, qu'un seul mot (*wulsa*) suffit, dans plusieurs dialectes de l'Inde, pour désigner la peuplade qui l'effectue (1).

Ce trait frappant, et d'autres que nous fournit l'histoire, nous montrent, sous la première forme de civilisation, l'homme résigné, toujours prêt à oublier les fléaux passagers dont l'afflige une révolution ou une guerre, aussitôt que rendu au calme il peut reprendre ses irrésistibles habitudes. Il y a plus : on peut voir un conquérant sauvage se soumettre à la civilisation du peuple conquis : cela est arrivé aux Tatars, à la suite de leurs invasions en Chine. On dira peut-être, et non sans vraisemblance, que la civilisation des Chinois n'aurait pas subjugué des peuples moins barbares que les

(1) *Wilks's Sketches of the south of the India*, t. I, p. 308.

Mantcheoux et les Moghols : supposez donc un conquérant plus instruit qui s'efforcerait d'introduire à la Chine une civilisation différente; ces mêmes institutions sous le joug desquelles ont ployé les Tatars vainqueurs, resteraient-elles impuissantes? Non, sans doute; leur renversement coûterait plus de sang que la conquête même, si toutefois ce succès cruel devenait possible. Les chefs de la dernière dynastie Tatare, en Chine, et surtout l'empereur Kien-Long, ne se sont pas bornés à conserver l'esprit militaire dans toute sa force parmi leurs anciens compatriotes, véritables soutiens de leur domination : ils se sont étudiés encore à les tenir séparés des Chinois, à les soustraire à l'influence de la langue, de l'instruction et des mœurs des vaincus; soit en formant dans l'un et dans l'autre peuple des corps de milice et des autorités absolument séparés, soit en donnant des soins au perfectionnement de la langue mantcheoue, soit en fesant traduire dans cette langue les meilleurs écrivains chinois. Cette tentative que le succès convertirait en attaque directe contre la civilisation actuelle, paraît avoir été appréciée par les indigènes. Ils ont pu céder tout à la victoire, leurs biens, leurs libertés, leurs vies : mais non ces mœurs antiques pour lesquelles des siècles n'ont fait qu'accroître leur vénération. Déjà, dit-on, ils excitent des mouvemens séditieux contre les partisans des idées nouvelles; ils favorisent en secret les rebelles dont les pirateries désolent le sud de

l'Empire ; ils fomentent les germes d'une révolution ; ils se montrent, en un mot, prêts à tout faire et à tout souffrir, plutôt que de laisser établir d'une façon permanente, la distinction de leur race et de la race victorieuse, distinction qui changerait la civilisation et lui ferait même courir le risque de se perdre dans la barbarie.

Rappelons-nous que la civilisation de l'Egypte ne périt point avec ses prêtres égorgés par Cambyse ; subsistant sous la domination des Grecs et des Romains, elle laissa encore des traces durables sous l'empire du christianisme, et ne s'éteignit que sous l'oppression des fanatiques sectateur du koran ; rappelons nous avec quel acharnement César et ses successeurs, et après eux les rois chrétiens persécutèrent les restes du culte des Druides ; et par quel motif les derniers disciples de ceux-ci furent tous mis à mort dans le pays de Galles, lorsque Edouard Ier. en fit la conquête (1) : et nous nous convaincrons que l'on ne peut guères consommer l'anéantissement d'une civilisation de la forme fixe, que par la destruction de tous ses chefs et l'abrutissement de son peuple dans l'esclavage et la misère. Et l'histoire des Juifs nous montrera encore que le massacre réïtéré des chefs et des disciples, les persécutions publiques et occultes, l'exemple d'autres mœurs plus puissant que

(1) En 1284. *Hintoire universelle traduit de l'anglais, tome* 108, *page* 328.

les persécutions, le temps, enfin, à qui rien ne résiste, tous ensemble n'ont pas réussi à effacer les derniers vestiges d'une civilisation de première forme dont les bases ont été posées par le génie.

L'éternité semblerait l'apanage d'une forme si bien adaptée au caractère de la plus grande partie du genre humain. Mais sur cette terre où toutes choses passent et se succèdent, au sein de cette espèce mobile que les affections les plus contraires émeuvent et dominent presque sans intervalle, qu'y a-t-il d'éternel, qu'y a-t-il de constant? Le rocher dont nous vantons l'inébranlable solidité, tantôt miné par les eaux souterraines, tantôt ébranlé par le choc des torrens, s'affaisse et s'écroule, emblême des œuvres les plus durables de la sagesse humaine que lui comparait notre orgueil. C'est peu d'être exposée aux ravages d'un Timur ou d'un Gengis, qui ensevelit les institutions sous les cadavres du peuple dont elles dirigeaient la vie; la société qui, pour repousser ce fléau déploye de puissans moyens de résistance, peut avoir bientôt à craindre ses propres défenseurs. Au sein de la première forme de civilisation, le grand problême de la défense extérieure a paru souvent, sinon résolu, du moins simplifié par l'établissement d'une tribu exclusivement guerrière: mais ayant seule les armes à la main, cette tribu sera souvent tentée d'usurper un pouvoir absolu. Voilà ce qui arriva jadis dans les Gaules et la Calédonie, ce qui a changé la face politique de divers

tats de l'Hindoustan; et ce que Lycurgue sut prétitir en ne composant son peuple entier que de soldats.

Une semblable révolution, à la vérité, ne produit pas des bouleversemens aussi grands que l'on serait tenté de le croire. La forme de la civilisation peut rester la même; et ses détails n'être altérés qu'autant que l'exige l'intérêt des nouveaux dominateurs. Et cet intérêt, nécessairement déterminé par leurs habitudes et leurs jouissances accoutumées, se concentre sans effort dans la conservation des anciennes mœurs et des anciens usages.

Une cause d'altération, plus lente dans sa marche, plus puissante dans ses effets, tire son origine de ce même amour de repos et d'uniformité qui a donné la première forme à la civilisation. Ce dont l'homme jouit sans l'apprendre devient une routine : et l'homme volontairement ne s'imposera guères la tâche d'apprendre que ce qu'il désire de perfectionner. Ce désir n'existe point ici : l'habitude immémoriale s'oppose trop impérieusement à sa naissance. L'attention bornée toute entière aux résultats, laissera donc peu-à-peu les théories se perdre, partout où la pratique suffira aux besoins. Voilà comment le flambeau des sciences s'est éteint dans les contrées policées de l'Asie, ne laissant subsister après lui, que des méthodes d'un usage facile et presque toujours infaillible : mais qui, à la longue, peuvent, comme à la Chine, tomber en désuétude, et dont les principes créa-

teurs, oubliés depuis long-temps des peuples qui les employent, aujourd'hui encore échappent à nos recherches.

Ce qui est vrai pour les sciences, ne l'est pas moins pour les autres élémens de la société. En perdant de vue l'esprit des institutions, on s'expose à en perdre les bienfaits pour n'en conserver que le matériel, et, si j'ose m'exprimer ainsi, la grossière enveloppe. Alors, à l'abri du nom de la sagesse antique, en respectant l'extérieur des usages qu'elle a prescrits et la lettre des préceptes qu'elle a dictés, l'ambition, l'intérêt, l'égoïsme, attaquent le fonds de la civilisation, et au lieu d'un peuple policé dont les portions diverses concourraient par divers chemins au bonheur général, il n'existe presque qu'un troupeau d'esclaves superstitieusement attachés à leurs chaînes.

L'instant de cette dégradation sera hâté par la disposition qui rend une caste seule dépositaire des connaissances et des principes sur lesquels la civilisation a assis des bases. Il est difficile de ne point abuser de cette prérogative si propre à flatter tous les genres d'ambition.

Des initiations, des religions secrètes furent instituées pour combler quelquefois la distance qui sépare les autres hommes de la classe privilégiée; pour répandre sans danger une instruction profitable sur des citoyens dignes de ce bienfait par leurs vertus, leur courage et leur discrétion, et même sur quelques étrangers choisis qui por-

teront au loin le nom et la gloire de la nation institutrice. Détournées de ce noble but, on les fait servir à s'assurer des instrumens aveugles dans toutes les classes de la société, à s'attacher ou à détruire des êtres que rendrait dangereux trop de clairvoyance ou d'ambition.

Défigurant les sciences aux yeux du peuple, on lui laisse croire que le cours des astres qui règle les travaux agricoles des hommes, règle aussi leurs destinées ; que la science capable d'expliquer l'action réciproque des corps a le pouvoir de transmuer leur nature. L'astrologie et l'alchimie prennent naissance, la première utile à ceux qui veulent se faire révérer comme des prophètes ; la seconde propre à égarer dans de folles tentatives les hommes que des recherches plus sensées conduiraient peut-être à découvrir l'origine des prodiges qui s'opèrent dans les temples.

L'art de combattre les maladies, confié aux mêmes mains qui offrent aux dieux l'encens et réconcilient la terre avec le ciel, dut établir, dans l'esprit du vulgaire, une alliance naturelle entre deux idées également rassurantes ; puis lui persuader que des pratiques religieuses sont un moyen de guérison aussi sûr que toutes les inventions de la science. On combattit rarement cette idée favorable à la cupidité et à l'ignorance : il est plus difficile de justifier la fausse application d'un remède, que d'affirmer à un malheureux qu'il meurt victime des sortilèges trop puissans d'un secret enne-

mi, ou que l'énormité de ses fautes a empêché l'efficacité salutaire d'une amulette, d'un talisman d'une cérémonie magique.

Des emblèmes ingénieux couvrent les vérités physiques et les grandes vérités morales. Tandis qu'emportés par l'orgueil et l'inquiétude de l'esprit, les dépositaires de la science tourneront les unes en spéculations métaphysiques, les autres en subtilités superstitieuses, ils laisseront chaque jour s'aveugler davantage la masse du peuple qui, méconnaissant le sens figuré des emblêmes que l'on lui présente, finira par n'admettre plus que le sens physique dans toute son absurdité. Ou plutôt, prévenant les suggestions de leur ambition, l'homme à qui la vérité simple paraît trop froide et trop nue, dira lui-même à ses guides: Trompez-moi; et leur demandera de lui montrer dans les allégories qu'ils enseignent, des mythes qui émeuvent ses inquiétudes et plaisent à ses désirs et à ses espérances.

Ces erreurs, funestes à la civilisation qu'elles minent, aux esprits qu'elles rabaissent, aux ames dont elles brisent la vigueur, en multipliant les passions craintives et fanatiques, ces erreurs fortifiées par le laps d'un long temps, ne peuvent-elles un jour atteindre jusqu'aux chefs de l'instruction? Le voile, tissu par leurs mains, tombera-t-il sur leurs propres yeux? Et croiront-ils, adoreront-ils ce qu'ils offrent à la croyance et à l'adoration publique? C'est un secret qui n'est

point sorti des temples de l'Egypte, et qu'on est loin encore de surprendre entièrement aux disciples des anciens Brames.

En supposant le problême affirmativement résolu, la civilisation tombe à un degré plus bas encore; une nuit que rien ne semble pouvoir dissiper s'étend sur la terre; et cependant, tel est l'effet admirable de l'accord de la forme fixe avec la nature de l'homme, que cet endurcissement général dans l'ignorance et dans l'erreur est peut-être le seul préservatif qui puisse lutter quelque temps contre une dernière cause de destruction, moins désastreuse, mais presque aussi efficace qu'une guerre de dévastation et d'anéantissement.

Cette cause est l'influence immédiate, inévitable et prolongée d'un peuple dominateur éminemment civilisé, mais soumis à une forme toute opposée de civilisation. Les Hindous, depuis des siècles, ont résisté sous ce rapport aux armes, aux persécutions et aux exemples des musulmans; tout au plus ont-ils emprunté d'eux quelques mots et quelques fables insignifiantes. Se conserveront-ils de même, sous des conquérans aussi avides, aussi cruels quand leur intérêt le commande, mais moins fanatiques, moins violens, conduits d'ailleurs par leur politique à désirer plus de changemens et bien plus habiles à en opérer? Le Druidisme aussi résista aux armes et aux lois des Romains et aux cruautés de Tibère. Mais il céda insensiblement à l'adresse et au commerce continuel des chrétiens

qui ne présentaient aux chefs désabusés comme à la vulgaire ignorant, des habitudes nouvelles, quelquefois revêtues de l'attrait de la puissance, de la liberté et du perfectionnement. Sparte se préserva mieux de l'or des Perses que de l'exemple contagieux des Grecs et des Macédoniens. Ce n'est point sous la tyrannie militaire des Anglais, ce n'est point sous les efforts de leurs missionnaires *méthodistes*, plus propres à exciter des séditions qu'à fonder un nouvel ordre de société, que succombera l'antique civilisation de l'Hindoustan. La séduction qui a procuré aux Anglais la connaissance des livres sacrés des Brames lui a porté un coup terrible; et désormais, sa destruction progressive datera du jour où le gouvernement britannique, dégagé des entraves de sa compagnie des Indes, favorisera sans restriction l'établissement de ses sujets dans ses possessions asiatiques. Un effet analogue semble inévitable partout où séjournera et déployera librement son activité insatiable de progrès, l'homme nourri dans la seconde forme de civilisation.

De la seconde forme de Civilisation.

La seconde forme de Civilisation offre avec la première le contraste le plus parfait. Le mouvement est sa vie; la fixité lui est interdite. Incessamment agitée par le désir du mieux, du point le plus bas elle part, se dégage des liens qui l'entravent, s'élève au milieu des obstacles, brille à une hauteur qu'elle ne semblait point devoir atteindre,

toujours prodigue de projets et d'espérances, p[illegible]se soutenir un temps, par les efforts assidus qu'elle fait pour s'élever encore. Enfants heureux de cette forme de civilisation, enorgueillis de ses bienfaits et quelquefois peut-être trop vains de son éclat, elle est pour nous la Civilisation par excellence; nous avons quelque peine à croire susceptible de bonheur, à ne point traiter de barbare tout ce qui reconnaît un autre empire que le sien. Et lors même que nous combattons vivement une idée qui n'a pu naître que dans son sein, celle de la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine; dans nos raisonnements, dans nos espérances, dans nos plaintes, nous supposons toujours notre civilisation capable de s'améliorer à un point bien rapproché de la perfection.

Eh pourquoi, dira-t-on, détruire cette illusion, si toutefois c'en est une? Sa chimère enfantera des biens réels. Elle induira l'homme, moins à changer sans cesse de direction, qu'à s'avancer avec persévérance dans une bonne voie. Et ici du moins la voie la meilleure s'ouvre sans cesse devant lui; le retour vers elle ne lui est point fermé, comme dans la première forme, par des barrières insurmontables. Quels qu'aient été, dans le passé, les premiers pas de la Civilisation, les événements, les erreurs, les passions qui ont égaré sa marche ou altéré ses principes; quelle que soit, dans le présent, l'influence défavorable qu'exercent sur elle les phénomènes de la nature ou les vicissitudes

de la fortune, la faculté et le désir constant d'améliorer, soutenus par l'espoir de réussir, suffiraient pour contre-balancer tous ces fléaux et pour anéantir successivement toutes les institutions contraires au caractère d'un peuple et aux circonstances physiques et morales qui le dominent.

Si la raison ne se refuse pas absolument à cette perspective consolante, elle avoue néanmoins que nul âge encore et nul pays ne l'ont vu réaliser. Comme l'immutabilité absolue dans la forme fixe, le perfectionnement toujours croissant dans la forme perfectible n'est jusqu'à ce jour qu'une conséquence spéculative de principes abstraits.

Ce fait ne s'explique que trop par les nombreuses sources d'imperfection qui dérivent du principe même de la seconde forme de civilisation.

I. Sans parler des erreurs en théorie que peut réformer à la longue la tendance au mieux, éclairée par une raison perfectionnée, ne voyons-nous pas que l'adoption d'une idée nouvelle, quels que soient la justesse ou la fausseté, le vice ou le mérite de cette idée, dépend, au moins pour bien long-temps, du succès de sa première application? L'homme vit dans le présent : prompt à la confiance, prompt au découragement, comment lui persuader de recommencer une expérience malheureuse, ou de rejeter celle qui a réussi?

II. La civilisation ne se compose en grande partie que d'habitudes. L'obéissance aux lois civiles, l'observation des règles et des convenances morales,

l'usage à faire de l'instruction, ne peuvent, dans tous les moments, et pour la plupart des hommes, résulter d'un souvenir ou d'une volonté réfléchie : ils doivent naître continuellement et sans efforts d'une habitude établie et générale. Qui dit habitude indique une disposition à résister au changement, une disposition directement contraire à l'essence de la seconde forme. En modifiant une de ses institutions pour la perfectionner, cette forme a donc à combattre l'habitude par laquelle elle s'était plu à la consacrer, c'est-à-dire, qu'à chaque pas, elle trouve à renverser un obstacle qu'elle-même a élevé en fesant un pas antérieur, et elle en élève un nouveau qu'elle devra renverser pour faire un autre pas.

Ce défaut n'a du moins pour résultat que d'entraver sa marche, et peut servir ainsi à la rendre plus réfléchie et plus sûre. Il en est un autre qui semble propre à porter le trouble et l'impuissance dans le cœur même de la civilisation.

III. L'*unité* est un besoin de la civilisation, comme de tout ce qui doit faire concourir plusieurs moyens à produire un même effet. Combinez les institutions les plus sages et les mieux connues, si l'*unité* ne lie point ce faisceau, il n'en résulte qu'un ensemble défectueux où les diverses forces tantôt se combattent, et tantôt se perdent en efforts isolés. La première forme jouit facilement des avantages de l'*unité*, elle qui, dans sa création, suppose une pensée unique. La seconde,

au contraire, naît de pensées successives, diverses, quelquefois contradictoires. Qui rapprochera ses éléments éloignés, les unira disjoints, les conciliera opposés? Sera-ce la faculté précieuse que possède cette forme de s'altérer sans se détruire ni déchoir? Mais qui en déterminera et en dirigera l'usage? Où sera le génie assez puissant pour embrasser d'un coup-d'œil toutes les combinaisons des éléments de la civilisation et la combinaison nouvelle qui les ramenerait à l'*unité*? Et s'il existe, quelle multitude de chances pour l'éloigner du moment et de la place où il pourrait agir, et dans le rapide trajet de la vie, le faire passer avant d'avoir pu commencer son ouvrage, avant d'avoir été compris, et laissant à peine, parmi ses semblables, la mémoire d'un rêveur sublime.

L'expérience néanmoins nous offre ici des résultats moins affligeants que ceux de la théorie. Le prodige que l'on attendrait en vain du génie d'un seul homme, a été réalisé à Rome et en Grèce par les conséquences d'un heureux emprunt que la seconde forme y fesait à la première; et l'étude de l'histoire nous prouve que dans toutes les variétés de la civilisation perfectible, un effet analogue s'opère peu-à-peu, au moins partiellement par la force des choses. De grandes contradictions existeront dans la politique, et moins dangereuses peut-être à supporter qu'à réformer, c'est-là qu'elles subsisteront le plus long-temps. Mais, en général, l'homme habitué à désirer le

mieux, s'éloignera par instinct, si ce n'est par raisonnement, de ce qu'il sentira être mal, ou plutôt former une disparate avec l'ensemble de son existence. Ainsi les mœurs, les opinions, les usages, les habitudes combattront, forceront à rectifier ou feront tomber en désuétude les institutions et les lois qui contrarient la civilisation dans sa direction générale. Alors tout n'est pas bien, mais tout est passable; et ce qui reste de contradictions révoltantes en théorie pour l'œil le moins exercé, est, dans la pratique, rendu insensible par l'habitude. Que d'états subsistent et prospèrent, dont la constitution politique et morale, retracée fidèlement, paraîtrait sur le papier le rêve d'un homme en délire! C'est qu'il est une chose qui échappe à l'expression, le degré de force ou de faiblesse relative que l'esprit général de la civilisation imprime à chacune de ses parties (1).

Cette action du temps qui, usant les aspérités, égalisant les contre-poids, lassant les résistances, rétablit enfin une sorte d'équilibre, est une des conditions de succès prédominantes dans la seconde forme. L'histoire vient à l'appui de la théorie pour y prouver son existence. Elle atteste de quelle importance il est souvent d'y invoquer son secours, de se défier de l'impatience dévorante qui, dans

(1) Voilà ce qui rend si faciles à soutenir certains paradoxes historiques ; et ce qui explique le succès de Pauw et de ses imitateurs dans l'art de parer du charme de la vraisemblance les tableaux les moins conformes à la vérité.

la forme perfectible, a souvent substitué une mauvaise loi à une loi imparfaite, d'agir par degrés, sans secousses, et de ne point mettre au hasard de quelques jours de trouble l'amélioration qu'auront peine à consommer plusieurs siècles.

Ainsi, les deux premiers pas que fit l'Angleterre vers une civilisation meilleure, la stabilité de la *Grande Charte*, et l'extinction des guerres élevées pour la succession au trône, furent l'ouvrage de près de deux cents ans. La concession d'un prince forcé de transiger avec ses sujets, la réunion sur une seule tête des droits des deux maisons rivales n'auraient point suffi si, en consacrant par l'habitude le respect dû à cet acte mémorable, et en amenant la mort des principaux chefs de parti et une lassitude générale de troubles et de combats, le temps n'en eût assuré le succès. Ainsi le troisième pas, la *réforme religieuse*, pour laquelle les esprits étaient mieux préparés peut-être que partout ailleurs, pensa échouer et coûta des torrens de sang, parce que Henry VIII, au lieu de laisser agir le temps et la raison, prétendit donner la direction à la *réforme* et surtout la consommer en un jour.

IV. Par une compensation affligeante, le principe qui tend à rétablir l'équilibre dans la Civilisation, est en même temps celui qui lui imprime un caractère de complication propre à rendre insoluble, par la multiplicité des éléments, le problême déjà si difficile de la plus grande perfection possible.

Développons cette idée, en rappelant, ce qu'il ne faut point perdre de vue, que ce principe n'est autre que le penchant qui entraîne l'homme à négliger ou à braver la loi qu'il croit mauvaise.

La seconde forme craint essentiellement de s'enchaîner dans des entraves trop étroites : elle accueille, elle cherche, elle appelle sur tous les élémens qui la composent, le perfectionnement dont elle est toujours avide. De cette disposition, la conséquence inévitable est le peu d'attachement et de respect qu'inspirent à l'homme les lois et les coutumes auxquelles il est soumis. Il les discute, il les juge, il les condamne. Elles ne sont à ses yeux, comme les sciences et les arts qui embellissent sa vie, que des systèmes plus ou moins bons, plus ou moins défectueux que, sans relâche, il doit tendre à améliorer. Où ses propres conceptions lui semblent insuffisantes, il trouve l'attrait de la nouveauté, et l'espoir du mieux dans les institutions des autres peuples, dont il voudrait s'approprier tous les avantages, sans même s'assurer s'ils seraient des avantages pour lui. Comment alors la civilisation possédera-t-elle un instrument qui puisse saisir et contenir notre existence toute entière ? N'abandonnant à la règle établie que ce qui touche à l'intérêt public, et sur ce point même toujours prêt à disputer contre elle, chaque homme met d'ailleurs un prix extrême à la liberté la plus indéfinie de ses actions et de ses opinions, et rien ne lui fait sentir le besoin de les soumettre à des

lois changeantes et perfectibles, et dès-lors passibles de l'influence de ses exemples et de sa pensée. Le désir exagéré de perfection conduit d'ailleurs, par une pente insensible, à l'esprit de dénigrement. On ne trouve jamais que le présent soit assez bien, l'on n'y voit que du mal : pour vanter à son préjudice le temps et les mœurs des générations passées, nous démentons nos yeux, et l'histoire et ses pages ensanglantées. Cet amour irréfléchi pour les exemples anciens, qui, dans la première forme, est un bien et une partie essentielle de la civilisation, devient ainsi un mal dans la seconde, où il sert à décréditer les innovations qui la perfectionneraient, et même à lui faire faire des pas rétrogrades.

Denuée à-la-fois de l'appui des usages et des croyances fixes, et craignant de rencontrer un obstacle dans le principe même qui donne de la valeur à cette fixité, la forme perfectible a donc besoin de combinaisons plus fines et plus nombreuses. Cette remarque si simple qu'elle peut paraître superflue, explique et les contradictions où la jette souvent la nécessité de multiplier les ressorts politiques au delà du point qui permet d'en saisir l'ensemble d'un coup-d'œil, et les contradictions où l'on est tombé toutes les fois qu'en raisonnant sur les moyens d'assurer le bonheur de l'homme, on a appliqué à la seconde forme de civilisation des conséquences qui n'étaient vraies que sous l'empire de la première.

De telles erreurs trouvent leur cause inévitable et leur excuse, les unes dans la faiblesse de notre vue morale bien plus bornée que nos besoins, les autres dans cette apparente certitude que présentent, en faveur des idées que l'on veut établir, les exemples imposans du passé, et surtout le penchant de la masse du genre humain à retomber et à se reposer dans des idées uniformes.

V. Ce vice n'est pas le plus grave que la seconde forme doive à l'influence constante du caractère propre et presque indélébile de l'homme. Le caractère opposé qu'elle tend à y subsistuer est, de fait, absolument artificiel. A ce titre (à moins d'une perfection dont sont encore bien éloignées les institutions humaines) il ne peut parvenir à son entier développement que chez le plus petit nombre des membres de la société. La civilisation se trouvera donc en contradiction habituelle avec les désirs et les pensées du plus grand nombre des individus qu'elle doit régir. Partout où ces pensées, ces désirs vont contre le but de la civilisation, la première forme leur oppose avec succès des moyens tirés de la nature même de l'homme, la seconde est réduite à combattre presque sans armes un double ennemi.

Nulle part ce contraste n'est plus sensible que dans l'action continue du premier mobile qui a réuni les hommes.

Quelque resserrée que soit une société, elle l'est toujours trop peu au gré du penchant de la

sociabilité : il tend à rapprocher les hommes bien plus que ne le peut faire aucun lien politique. Comme membre de l'état, on est uni intimement à ses concitoyens ; comme homme, on ne l'est qu'à un nombre borné de parens et d'amis : chaque degré que les élémens de la vie sociale peuvent placer entre ces deux points extrêmes comporte des attachemens divers plus ou moins étendus ; ensorte qu'au sein de la grande corporation, une force irrésistible tendra sans cesse à créer des corporations particulières ; et combien de causes concourront à développer cette force ! L'âge, la profession, le lieu de la naissance, celui de l'habitation, l'alliance des membres d'une famille ou de plusieurs familles réunies ! D'une autre part ; plus on suppose l'homme étranger à la chose commune, plus, on le sent, se fortifier à la tendance à former des corporations. Elle constituera un besoin général, partout où elle offrira le seul moyen de se défendre contre l'oppression. C'est ce que l'on vit au moyen âge, lorsque la formation des corporations devint le contre-poids de la tyrannie féodale.

Enfin l'ambition, forcée d'agir dans l'ombre, inventera, ou s'appropriera si une autre cause les a déjà créées, ces institutions isolées qui forment vraiment un état dans l'état, et dont le plus grand nombre des membres, esclaves aveugles de l'esprit de corps, se dévouent sans relâche à l'aggrandissement des chefs qui savent les diriger,

S'emparant aussi du mode d'action des initiations antiques, elle enfantera des sociétés secrètes : mais son but sera bien différent. L'initiation, dans la forme fixe de civilisation, pouvait servir à faire entrer plus intimement les individus dans la société, en les rapprochant de son principe moteur : dans la seconde forme, elle place secrettement hors de la société, les affections de l'homme qu'elle égare, ses facultés et son existence toute entière.

Pour juger à quel point l'esprit de corps est susceptible de devenir une puissance formidable, que l'on se demande si la prédilection et les préférences de l'homme ne sont pas essentiellement pour l'état, où comme individu il jouit de la plus grande importance, où dans les détails de la vie il doit espérer ou craindre le plus de ces jouissances ou de ces peines dont se compose l'existence particulière. Suivant la remarque très-fine d'un philosophe, (1) les affections exclusives qui isolent les peuples, la guerre même et ses fureurs peuvent être des conséquences du penchant de la sociabilité, et naître de l'attachement extrême que l'on porte à la société dont on est membre, et hors de laquelle on a peine à reconnaître des hommes semblables à soi, ou des relations de droits et de devoirs. Ce qu'est cet esprit national dans les relations de peuple à peuple,

(1) *Shaftesbury. Characteristiks.*

l'esprit de corps le sera au sein de chaque société : et un tel sentiment augmente d'énergie à mesure que le cercle de son action se resserre. Il l'emportera donc le plus souvent sur tous les autres principes ; les sentimens de la nature, les lois, l'intérêt public et jusqu'à l'intérêt particulier se tairont devant lui, et l'on peut arriver au point d'attacher l'idée de l'honneur à lui rester fidèle, malgré les objections de la raison et le cri de la conscience.

Pour subjuguer cet ennemi, la première forme de civilisation n'a eu besoin que d'instituer des castes irrévocablement séparées qui partagent la société, et elles-mêmes se subdivisent en castes plus petites, telles enfin que les affections de l'individu peuvent remplir la totalité du cercle où il se trouve placé. Là s'exerce impunément, avec son activité toute entière, le penchant de la sociabilité ; il devient même le garant des lois de la civilisation : l'attachement et la jalousie que chaque homme ressent pour sa caste le préservent des infractions qui l'en feraient exclure, et le portent à être pour les autres un surveillant sévère et un dénonciateur inexorable.

La seconde forme n'a point la faculté de tracer ainsi aux penchans des hommes une voie unique où ils exerceront leur empire et dont ils ne sortiront jamais. Chercher imprudemment dans l'usage du pouvoir une arme contre l'esprit du corps, serait le fortifier de tout l'attrait de la

persécution, du danger et du mystère. Obligée de souffrir l'existence et l'action de cet esprit, on a vu la civilisation lui donner le change, et opérer cet heureux prodige que de toutes les corporations, la plus chère fut la patrie. Favorisée par une étendue modérée de territoire et une forme convenable de gouvernement, elle a su faire trouver dans la liberté politique et dans les vertus que son exercice suppose, plus de jouissances d'orgueil, d'enthousiasme, de sensibilité même qu'aucune autre fonction de la vie n'en pouvait produire; elle a prouvé ainsi, contre l'opinion de quelques théoriciens, que ces vertus, cette liberté ont une autre utilité, plus directe et plus journellement sentie, que celle de servir de sauve-garde à la liberté civile. Tel fut l'art admirable de la civilisation dans les beaux jours d'Athènes. Tel il fut à Rome, pendant plusieurs siècles, en admettant des modifications appropriées à la nature de ce corps social, unique à tous égards dans les annales du monde. Tel même il s'est laissé entrevoir dans des républiques modernes où l'esprit public concentré, par l'aristocratie, entre un petit nombre de citoyens, développa quelquefois la vigueur de l'esprit de corps la plus énergique.

D'autres sociétés, ne voulant ou ne pouvant pas créer d'*esprit public*, ont combattu l'esprit de corporation dont elles sentaient les inconvéniens par la puissance de la raison et du ridicule. Mais

leur succès, dans cette entreprise, s'il fut réel, dut être peu profitable. Détruisant sans remplacer, il isola les hommes sans rapprocher les citoyens, il brisa des nœuds particuliers sans resserrer le lien public, il ne vainquit l'esprit de corps que pour y substituer l'égoïsme.

Observez que les moyens à employer dans ces deux cas, sont les seuls que l'on puisse mettre en usage : car ils comprennent tous les élémens dont se compose le caractère artificiel que donne à l'homme la seconde forme de civilisation.

Ces mobiles assez puissans pour arracher l'homme à son indolence primitive et le lancer dans la carrière indéfinie du mieux possible, sont l'exaltation des passions et l'étendue de l'instruction.

Le danger de l'une, la difficulté de l'autre soustrairont en partie à leur influence le plus grand nombre des hommes ; mais la limite n'est pas la même pour toutes les deux ; et la différence est importante à saisir.

Lente dans sa marche, contrainte à combattre péniblement l'ignorance et l'incapacité, les erreurs et la paresse, l'orgueil et la mauvaise foi, si l'instruction atteint les classes inférieures, c'est longtemps après que chez les classes supérieures, elle a fait des progrès immenses. Quelquefois même le développement moral du plus grand nombre des hommes, marchera en sens inverse de la civilisation. Dans l'enfance de celle-ci l'homme puissant,

l'homme éclairé a un besoin immédiat de ses inférieurs et en s'en rapprochant, contribue à polir et à élever leur ame. L'homme des classes inférieures, pressé par la nécessité, unit souvent les habitudes du chasseur, du berger, du laboureur, et les travaux de plusieurs arts mécaniques; il parcourt de vastes étendues de pays, il converse avec beaucoup d'hommes différens; il est presque en rapport avec toute la nature animée et inanimée: la somme de ses idées, la variété de ses connaissances, l'énergie de son esprit s'en ressentent éminemment. Comparez-lui ces ouvriers bien plus laborieux sans doute et qui vivent dans une civilisation bien plus élevée, la division du travail, source de la perfection de l'industrie générale resserre leur existence entière dans un cercle étroit, celui du genre unique d'ouvrage assigné à chacun d'eux, et destiné à occuper tous ses jours, sans variété, sans intervalles, sans idées propres à éclairer ou à émouvoir. Ne voyant dans la nature que l'atelier où il végète, et l'instrument qu'il manie, et auquel on le pourrait assimiler, le manouvrier n'a ni occasion ni besoin, ni désir par conséquent de connaître rien au-delà, et portant dans ses loisirs sa nullité morale, il n'en profite que pour boire, jouer et s'abrutir.

Et ne supposez pas que ce moindre développement résulte d'une infériorité réelle et absolue. Transportez par la pensée un agriculteur, un

soldat Européen en des pays où notre tactique et notre agriculture soient inconnues et deviennent nécessaires : délivrés des liens de leur position subordonnée, ces hommes si obscurs, si médiocres atteignent soudain une supériorité qui n'eût jamais semblé faite pour eux. Cette supériorité même n'est point purement relative et proportionnée à l'ignorance de ceux qu'ils instruisent : elle naît surtout du développement qu'une position nouvelle permet et commande à leurs facultés morales. Ainsi l'eau que le poids de l'atmosphère retenait inactive dans un espace resserré, affranchie de cet obstacle, acquiert une expansion et une puissance presque illimitée.

Tandis que des entraves nées de l'étendue même de la civilisation pourront enchaîner l'essor de l'homme placé dans les classes inférieures, l'homme de la classe supérieure s'élève et s'aggrandit de tout ce que la prospérité publique, résultat de la division du travail, peut offrir de jouissances à son ame, d'instrumens aux conceptions de son esprit, et à ses loisirs de diversions profitables. La distance, entre les deux classes, augmente en proportion ; et empêchant bientôt tout commerce entre elles, elle doit s'en accroître encore jusqu'au jour où l'homme comblé des richesses morales de la civilisation, tournera l'exercice de ses facultés vers l'instruction de ceux de ses semblables que la civilisation a déshérités d'un si grand bienfait. Et ce jour luira sur la

terre. Le noble désir de répandre la lumière sans autre intérêt que celui de servir l'humanité, est un des fruits que produit sûrement la culture de l'ame portée à sa perfection.

La marche des passions n'offre rien d'analogue à celle de l'instruction. Innées chez tous les hommes, une fois exaltées, elles s'avancent, elles volent, quand l'intelligence rampe ou rétrograde. L'homme grossier rebute le savoir dont il méconnaît l'utilité ; mais il en sait toujours assez pour désirer ce qu'il envie. Cette disposition qui, du plus au moins, en remontant, est celle de presque tous les individus, doit entraîner vers une perfection prématurée la partie brillante de la civilisation, celle des jouissances d'éclat, tandis que la partie la plus solide, celle des lois et des mœurs restera long-temps dans l'enfance et peut-être n'en sortira jamais. Ce progrès inégal forme l'une des objections les plus puissantes contre la perfectibilité indéfinie de la civilisation : ce qui est déjà excessif étouffe ou corrompt ce qui n'est pas encore développé.

Suivons sous un rapport moins désavantageux cette idée féconde en conséquences. L'axiome que la perfection relative de la culture intellectuelle n'atteint guères que le petit nombre, est applicable à toutes les classes, de quelque manière que l'on suppose la société partagée. Les esprits supérieurs trouveront donc moins de

difficultés à obtenir un éclat personnel, dont le désir est peut-être le plus pressant qu'exalte en nous la forme de civilisation perfectible. La voie qu'ils choisiront pour y parvenir décidera de leur influence sur le bonheur du corps social. Ils peuvent être, ils sont trop souvent séduits par la splendeur de ces grands crimes qui bouleversent la civilisation et que consacrent à la mémoire les calamités du genre humain. Mais que ce désir ardent se tourne vers tout ce qu'il y a de grand, d'honorable, d'utile à la patrie, l'histoire alors, dans un court espace d'années et sur un territoire resserré, recueille une riche moisson de noms justement immortels: tandis que, sous la première forme, elle compte à peine en dix siècles un nom dont elle puisse se charger, et qui souvent encore ne lui parvient qu'enveloppé des ornemens ou plutôt des voiles de l'allégorie.

La masse des esprits les moins cultivés ne restera point étrangère à ce mouvement : il est dans la nature de l'homme de chercher à s'approprier dans autrui le mérite auquel il ne peut personnellement prétendre, et pour y autoriser sa vanité, il suffit du moindre des prétextes qui donnent naissance à l'esprit de corps. Le succès brillant d'un jeune homme ou de l'habitant d'une ville obscure, se reflète sur tous ses contemporains, sur tous ses concitoyens; tous en sont enorgueillis. Cette disposition qui associe le grand

nombre aux efforts généreux de quelques individus offre un instrument admirable à la politique qui, par les distinctions habilement accordées à un seul, concilie à la chose publique les affections et le courage de plusieurs milliers d'hommes.

Malheureusement le besoin de l'éclat ne prend pas toujours une si noble direction ; le plus souvent il s'exerce dans un sens qui fait du succès de la seconde forme son plus grand ennemi.

En multipliant les jouissances, ce succès multiplie infailliblement les passions plus que les ressources propres à les contenir ou même à les satisfaire.

Autant l'on accordera facilement la première partie de cette assertion, autant la seconde paraîtra absurde. Et pourtant, un moment ne doit-il pas arriver où le progrès des arts et des sciences sera tel que l'habitude du beau se changera en dégoût de l'uniformité, que le désir inquiet du mieux jettera dans la recherche, l'affectation, la bizarrerie, l'absurdité même ? .... Ce moment est-il si éloigné de nous ? Et dans le passé, plus d'un exemple n'a-t-il point fait sortir cette supposition de la classe des chimères ?

Mais long-temps avant d'arriver à ce point, et seulement dès que les jouissances positives seront assez multipliées, assez faciles, pour n'être plus l'objet unique d'un désir exalté, elles ne suffiront plus à des passions insatiables. Le désir de l'éclat viendra s'y mêler ; il leur donnera leur

plus grand prix ; il formera le besoin des hommes et celui des peuples. On ne croira point être heureux à moins de le paraître, ni le paraître si l'on n'humilie point, par la comparaison, tout ce dont on est environné. Ce délire qui fait des jouissances d'ostentation une partie du nécessaire, attaque et tourmente jusqu'aux plus indigens.

C'est alors que l'argent l'emporte sur l'industrie, le banquier et le négociant sur le manufacturier et le laboureur, l'agioteur enfin sur le négociant et le banquier. Delà cet attachement concentré tout entier sur l'usage de la propriété bien plus que sur la propriété même ; et ne laissant plus la moindre partie de notre existence morale aux passions politiques qui, dans les anciennes républiques, remplissaient la vie presque entière. De-là aussi un dédain général pour les travaux dont dépend le bonheur social et pour les vertus qui en sont la base, également négligés les uns et les autres, comme ne produisant ni distinctions, ni richesses.

Et la voix générale t'accuse aussitôt des maux qu'enfante cette corruption ; et les philosophes signalent comme prochains ces maux, partout où ils croiront t'apercevoir, luxe, protée politique qui échappes à l'observateur sous tant de formes, toi à qui l'on attribue tant de biens et tant de maux, que l'on condamne le plus alors que l'on en jouit davantage, et dont les peuples modernes, comme les individus, préparent le règne pro-

chain, lorsqu'ils semblent le plus s'en éloigner!

Cette accusation est-elle toujours fondée? Le luxe est-il constamment un mal, et amène-t-il nécessairement à sa suite les effets pernicieux qu'on lui attribue? Ces questions, et toutes celles qui s'y rapportent, auraient, je crois, présenté moins de difficultés, si l'on n'en eût point cherché une solution applicable à tous les hommes, à tous les temps, à toutes les formes, et les variétés de la civilisation. Essayons de les éclaircir par quelques idées générales.

Définissons le luxe : l'excès vicieux d'une bonne chose.

On sent d'abord qu'un tel excès ne peut exister que relativement au peuple chez lequel on l'observe. Chez un peuple très-civilisé, le cultivateur dans sa cabane, l'indigent dans les hospices que lui ouvre la bienfaisance, ou plutôt l'équité, trouvent une existence embellie par des douceurs inconnues à l'homme aisé chez un peuple moins riche ou moins habile à user de ses richesses; et ce qui là est un luxe, ici n'en mérite point le nom.

En rapprochant de la définition donnée la réflexion, bien triviale sans doute, que quelques-uns ne peuvent avoir trop sans que beaucoup n'aient pas assez, nous arrivons au symptôme le plus caractéristique du luxe nuisible : trop d'inégalité dans la répartition, entre les hommes, des jouissances que procure la civilisation, et surtout trop peu de proportion entre les travaux des êtres qui

concourent à produire ces jouissances et la part qui leur en est assignée.

Cette idée simple suffit pour démontrer que le raffinement de la civilisation n'en est pas toujours la corruption ; elle explique comment le luxe, en semblant s'accroître, peut diminuer de fait, alors que la civilisation étend aux classes inférieures son perfectionnement et ses bienfaits, fait descendre jusqu'à elles les jouissances qui rendent l'existence douce, et favorisent la santé, le travail et la population.

Il faut donc séparer de ce que, vulgairement, on flétrit du nom de luxe, le luxe d'*aisance* qui tient au bien-être véritable, dont chacun jouit pour lui-même, sans chercher à faire de comparaison avec ses égaux : luxe innocent, que le législateur doit favoriser, ou plutôt provoquer, puisqu'il acquitte une des dettes de la civilisation. Sa mesure est fixée pour chaque pays, pour chaque siècle, pour chaque classe, par la proportion de l'aisance avec les travaux qui en représentent le prix. Au-delà, commencent le luxe des jouissances *superflues* et le luxe d'*ostentation*. Celui-ci, plus approprié aux classes supérieures, chez qui il engendre le désordre d'abord, et tour-à-tour le délire de l'orgueil et l'infamie de la bassesse ; celui-là plus spécialement funeste aux classes inférieures, qu'il jette bientôt hors de l'aisance, et plus propre ainsi à augmenter encore l'inégalité dans la répartition des jouissances de la civilisation.

Cette inégalité dangereuse peut être secondée dans son accroissement, et même conduite à son point extrême, par une combinaison toute différente des désirs qu'enfante le luxe. Soit découragement ou retour secret vers l'indolence naturelle, soit sentiment de son impuissance, le grand nombre des hommes se contente souvent d'une part aussi modérée que ses désirs; tandis que le petit nombre, agité de toute l'inquiétude propre à la seconde forme de civilisation, tend à s'aggrandir, à tout envahir par l'artifice ou la violence. S'il y réussit, le luxe nuisible monte au plus haut degré, et finit par étouffer la civilisation.

Qu'opposer au mal?

Des lois somptuaires? Remède au moins douteux, qui ne sert le plus souvent qu'à prouver l'étendue des maux et la difficulté de les guérir.

Dans un état de médiocre grandeur, les lois somptuaires peuvent maintenir l'égalité des fortunes, ou la ramener lorsqu'elle est encore peu altérée. Dans un grand état, elles ont difficilement quelques forces, et partout où le luxe domine, leur impuissance avilit l'autorité et les mœurs; leur sévérité déprave l'homme contraint sans cesse, par l'habitude et le torrent de l'exemple, à les éluder ou à les violer. Trop souvent enfin, l'orgueil de la classe supérieure en fait, pour les classes inférieures, moins un frein salutaire qu'un opprobre constant. Contraires à leur but, elles deviennent aussitôt le stimulant le plus vif de la cupidité:

chacun s'efforce à l'envi de sortir d'un état pour lequel la loi consacre un affront permanent.

Ces lois produisent sans doute un résultat avantageux lorsque, égales pour tous, et empêchant le riche d'humilier le pauvre par son éclat extérieur, elles diminuent ou tarissent dans sa source la considération exclusive accordée à l'or, et par une conséquence nécessaire, opposent une digue puissante à la corruption morale et politique. Alors l'homme opulent consacrera volontiers aux dépenses publiques, à l'élévation de quelque monument utile, une partie de ses trésors, noble manière de briller, de capter l'admiration et la bienveillance de ses concitoyens.

Mais quoique l'histoire offre des exemples de cette influence heureuse, les lois somptuaires sont trop peu en harmonie avec les principes d'accroissement continuel qui caractérise la forme perfectible, pour que l'on puisse s'y promettre beaucoup de leur efficacité. Le partage égal des successions, la liberté illimitée de l'industrie, lois dictées par l'esprit qui dirige la seconde forme, auraient bien plus de pouvoir, si leur action convenait également à tous les temps et à toutes les conjectures. Il existe heureusement, et dans cet esprit même, un moyen plus sûr de combattre, par un attrait toujours puissant, l'attrait du luxe de superfluité et d'ostentation.

Pour l'homme policé, ce qui est agréable devient bientôt nécessaire, et cela est vrai surtout

les plaisirs de l'esprit. Augmentez ces plaisirs, encouragez-en le goût; rappelez-vous avec quelle attention tant de sages législateurs veillèrent en Grèce au perfectionnement des beaux arts; que ces arts divins, que les lettres, que les sciences offrent aux cœurs ambitieux de grands moyens de considération et d'éclat. Combien l'emporteront ces nobles plaisirs sur la jouissance avare d'un trésor enfoui, sur la vaine jouissance de ces bagatelles splendides que fait briller autour de lui le riche qui a la conscience de sa nullité personnelle! S'il faut admettre avec J. J. Rousseau, que ce n'est guère qu'au sein d'une population adonnée au luxe que les diverses facultés du génie peuvent atteindre à la perfection, il faut en même temps reconnaître que cette perfection, loin d'accroître la corruption, peut servir à en contrebalancer les effets. Ce n'est donc pas à tort qu'une éducation libérale étend la culture de l'esprit bien au-delà de ce que semblent le demander les besoins communs de la vie. Là où les arts, les sciences, les lettres sont honorés, l'argent et les grandeurs le sont moins qu'ailleurs; la vertu est bien près de l'être davantage.

Le défaut d'instruction interdit cette ressource à la classe inférieure, qu'attaque cependant aussi la corruption du luxe. Mais n'y a-t-il donc point un genre d'éclat également pur et dégagé de la rouille de l'intérêt pécuniaire, que l'on puisse mettre à la portée du pauvre et de l'ignorant? Les

politiques anciens, en recommandant les exercices corporels, se proposaient, je crois, un autre but que celui qu'on leur suppose ordinairement. Remontant à l'origine des traditions mythologiques, qui, dans la Grèce, élevèrent d'heureux chasseurs au rang des demi-dieux, j'ose, à la reconnaissance éphémère qu'inspire la destruction d'animaux nuisibles, au souvenir éloigné de ces exploits incertains, substituer, dans la pensée des instituteurs des hommes, un dessein plus profond, celui de fortifier par la vénération religieuse, cette disposition naturelle qui rend le chasseur plus fier d'un succès acheté par mille fatigues et mille dangers, que de tous les objets de luxe qui seraient la récompense des mêmes travaux. Que penser aussi de la gymnastique, si chère aux Grecs dont elle remplissait les loisirs, de ces jeux célébrés avec tant de pompe à Némée, à Corinthe, à Delphes, aux champs d'Olympie, et dont le retour périodique a fourni une ère à l'histoire; du prix que l'enthousiasme des particuliers, des rois, des cités, mettait à la palme qu'y remportait le vainqueur? Que penser de cette émulation conservée parmi les Romains jusqu'aux derniers jours de la république, et qui les faisait, couverts de sueur, traverser le Tibre à la nage, après avoir, au champ de Mars, lutté d'habileté et de force dans les exercices militaires? L'avantage éloigné de se montrer plus adroit ou plus robuste dans les combats véritables, était-il l'unique ou le principal attrait de

ces exercices, de ces jeux ? Non : mais le citoyen le plus obscur y trouvait un moyen de se distinguer, que le puissant ni le riche ne pouvait lui ravir.

Souillés aujourd'hui par les traces subsistantes de la barbarie du moyen âge, les mêmes goûts n'amènent point les mêmes résultats. Les exercices militaires sont un devoir de soldat, et non une lutte d'émulation (1). Dans les jeux d'adresse, on se propose rarement d'autre but qu'un gain pécuniaire. L'orgueil féodal a fait de la chasse un luxe véritable, le plaisir exclusif de quelques-uns au préjudice du plus grand nombre ; et comparés au pugilat, destiné parmi les Grecs à prouver à-la-fois l'adresse du corps et la constance dans les souffrances, les combats des *boxers* anglais n'offrent qu'un moyen brutal de vider de misérables querelles. Mais le prix que l'amour propre attache à l'adresse et à son succès est senti chez les modernes comme chez les anciens ; et ce germe, pour fructifier, n'attend que les soins d'un habile législateur.

Rentrons dans notre sujet, dont cette discussion nous a peut-être trop écartés, en proposant sur le luxe deux réflexions importantes.

1°. En considérant les diverses nations comme autant d'individus en rapport les uns avec les au-

(1) Les citoyens de la république de Genève offraient une exception à cette règle générale : mais une exception bien propre à la confirmer.

tres, on dira communément qu'un peuple comparé à un autre a du luxe, et cette expression n'est point inexacte. Mais puisque le peuple riche peut souvent, par cette cause même, trouver dans le peuple pauvre un ennemi, on demande si, comme l'ont affirmé tant d'écrivains, il y trouvera nécessairement un vainqueur ? Non : aussi long-temps du moins que le luxe d'ostentation et de superfluité n'aura pas ruiné les principes de l'organisation sociale, n'aura point appauvri de fait la nation entière, en détruisant l'aisance générale par l'extrême inégalité des jouissances, les riches enfans de la France, combattant à nombre égal contre la nation la plus pauvre du globe, seraient indubitablement victorieux ; et si l'empire romain succomba sous les attaques des barbares, c'est que depuis long-temps ses citoyens, corrompus par le luxe, abatardis par la misère, voyaient avec joie des barbares les remplacer dans les rangs des légions.

2°. Je n'ai parlé du luxe qu'en traitant de la seconde forme de civilisation ; on s'en étonnera peut-être. Où, en effet, le luxe ne pénètre-t-il pas? On le retrouve jusque dans les derniers degrés de l'état de barbarie, restes honteux d'une civilisation corrompue. Il existe sans doute dans la forme fixe ; mais son influence est bien moins puissante. Les lois somptuaires, institution appropriée aux principes qui dirigent cette forme, peuvent frapper séparément chaque profession,

ou atteindre à-la-fois tous les individus, et se voir toujours obéies. La contrainte qu'elles imposent secondant un penchant général, que j'ai déjà fait remarquer, le luxe d'ostentation sera relégué dans le palais des princes, et surtout dans les temples des dieux, où brilleront l'or, l'argent, les pierreries, les richesses de tous genres, fruits d'un zèle qui embrâse les plus pauvres comme les plus opulens. S'il existe du superflu, chacun amassera et cachera les trésors qu'il craindrait de laisser paraître, et qui dès-lors seront, relativement au luxe, comme s'ils n'existaient pas. Cette habitude, vicieuse en elle-même, a donc ici peut-être moins d'inconvéniens moraux que d'avantages politiques. C'est grace à elle que l'Hindoustan, où le commerce fait affluer journellement des métaux précieux de toutes les parties de la terre, n'éprouve pourtant pas, dans la masse de numéraire en circulation, un accroissement progressif, qui influerait sur le prix des denrées de nécessité comme des denrées de luxe, et augmenterait ainsi la misère de la classe indigente.

Enfin, et cette considération nous semble prépondérante, de la séparation des castes il suit que, dans la première forme de civilisation, l'inégale répartition des jouissances a lieu d'une caste à une autre, plutôt qu'entre les individus de la même caste. Elle ne peut donc ni changer les mœurs de ceux qui sont le plus avantageusement partagés, ni entraîner ceux qui le sont moins au décourage-

ment ou à l'avidité et au crime, puisque les uns et les autres ne chercheront jamais à altérer une existence pour laquelle ils croient être nés. Le mépris du riche pour le pauvre, ce mépris amer qui parmi nous dit au pauvre de tout oser pour s'égaler au riche, n'existe point ici, ou atteint peu celui qui en est l'objet, surtout lorsque la loi rend les alliances impossibles avec les membres d'une caste différente, et nécessaires avec les membres de la sienne.

C'est ainsi que la première forme ne connaît presque d'autres maux intérieurs que ceux qui dérivent de ses institutions; et ceux-là affectent peu l'homme habitué à les supporter, à les respecter, à les chérir comme une partie de son existence.

Dans la seconde forme au contraire, l'homme est enclin à murmurer de toutes ses souffrances, parce qu'il est élevé dans l'espoir de pouvoir changer ce qui lui nuit, ce qui l'incommode, ce qui lui déplaît.

Frappé de cette différence remarquable, si l'on poursuit le parallèle, que d'oppositions l'on aperçoit entre ces deux formes qui ne sont pourtant que deux moyens d'arriver au même but!

Dans l'une, le mouvement est un symptôme de dégradation, dans l'autre, c'est le repos.

Dans la première, le génie, semblable au dieu des Stoïciens, a ordonné une fois et obéit toujours (1). Il n'a déployé son énergie que pour en-

(1) *Semper paret, semel jussit.* (*Senec. de provid.* C. S.)

enchaîner à jamais dans des règles invariables la pensée et la volonté, les souvenirs et la croyance des hommes.

La seconde tend sans cesse à développer les facultés morales de l'homme, en se développant elle-même. Pour atteindre à son but, elle implore constamment le génie qui, à toutes les époques, peut impunément se manifester dans son sein.

La première, par un effet qui se reproduit dans toutes ses variétés et jusques dans ses plus faibles essais, imprime au caractère de l'homme une direction fixe et inébranlable, et c'est le dernier trait d'elle qui s'efface après la dissolution ou le changement de forme de la civilisation.

La seconde travaille aussi avec force sur nôtre caractère, non pour l'asservir, mais pour donner en tout sens l'essor à son activité. La curiosité est le ferment qu'elle lui inocule, et l'amour de l'instruction la trace lumineuse qui subsiste d'elle, long-temps après qu'elle a disparu.

La première, dans les rapports de l'homme avec l'avenir, semble, comme la nature, dédaigner les individus pour ne songer qu'à l'espèce. De grands et vagues souvenirs, des monumens immenses, des sciences dont les résultats survivent à la théorie, et un peuple qui ne change point, voilà ce qu'elle lègue à la postérité.

C'est la seconde qui a créé l'histoire digne de ce nom : c'est elle qui ouvre à tous les êtres le sanctuaire des connaissances, et qui les guide tous

sur le chemin de la perfection. Justement enorgueillie de consacrer ses ressources à répandre le bien-être sur l'existence de chaque individu, ses lumières à rendre les hommes arbitres de leur bonheur et capables de le mieux apprécier, elle méprise de grossières jouissances des sens, faibles dédommagements de l'esclavage de l'ame; elle cède sans regret à sari vale, la gloire de ces monuments gigantesques qui n'ont pu sauver de l'oubli la mémoire de leurs auteurs.

Enfin pour l'immobilité et la durée, pour la noblesse et l'éclat, la première forme semble comparable à la nature inanimée; la nature animée est l'emblême de la seconde.

Brillant avantage, chèrement payé! Si nous considérons les individus, nous voyons la résignation calme dont la première forme donne l'habitude adoucir toujours et souvent embellir la destinée des hommes. Elle bannit le regret du passé, l'impatience du présent, la crainte de l'avenir. Elle ne crée pas le bonheur, mais elle le conserve ou lui substitue la paix de l'ame.... Agité par le désir constant du mieux qu'inspire la seconde forme, l'homme toujours mécontent de sa position personnelle se reproche de n'avoir pas joui du passé, tandis qu'il oublie de jouir du présent et aspire à un avenir douteux dont il ne saura pas jouir davantage. Le bonheur qu'il poursuit sans relâche, fuit sans relâche devant lui, ou cesse de lui offrir des traits aimables aussitôt qu'il a pu l'atteindre.

Si nous considérons les grandes masses de la société, la première forme semble défier les siècles et ne pouvoir succomber qu'à des conquêtes d'extermination ; ses abus les plus destructeurs n'agissent efficacement qu'après un long laps de temps ; il est presque impossible de l'anéantir toute entière, et sans qu'elle laisse des traces ineffaçables.

La seconde forme, contrariée par son principe même dans son action conservatrice, s'efforce en vain de retenir dans des liens durables des êtres à qui elle a donné le besoin du mouvement en leur donnant le désir de la perfection ; en vain elle se flatte de rendre ses lois éternelles, en vain elle promet de s'arrêter à un point hypothétique de perfection ; le changement s'y introduit de toutes parts ; et l'homme, sous son empire, ne s'arrête pas plus que dans la vie. Contrainte à multiplier et à compliquer ses ressorts, sans pouvoir mettre jamais leur énergie en proportion exacte avec les maux qu'ils doivent combattre, elle se prive par cela même de cette *unité* précieuse qui seule est le gage d'une longue durée. Réduite à craindre et le caractère qu'elle imprime à ses enfans et leurs penchants originels ; luttant avec désavantage contre les obstacles physiques qui entravent sa marche, parce qu'elle ne peut, comme la première forme, à leur influence constante opposer des moyens fixes et constants ; la forme perfectible doit redouter encore son succès, et prévoir d'avance, dans sa marche rapide, que ce qui sert à l'élever au

comble de la prospérité ne peut servir à l'y maintenir, et ainsi se trouve bientôt en contradiction avec ses trop heureux effets. Minée par tant de causes de destruction, elle s'écroule ou plutôt se dissout après une durée dont la brièveté répond mal à ses espérances; laissant à la curiosité une histoire intéressante, des regrets à l'ami des hommes que séduit l'espoir de la perfection, et de brillantes dépouilles aux barbares qui insultent à les ruines.

Ainsi la civilisation de l'Hindoustan et du Thibet remonte à des temps inconnus; celle de la Chine et du Japon a peu souffert des grands bouleversemens politiques. Subjuguée par les Perses, les Grecs et les Romains, l'Egypte n'a cédé la sienne qu'aux conquêtes religieuses des chrétiens et des musulmans. Sans chefs, sans temple, sans patrie, les juifs se sont multipliés sous le fardeau de l'oppression, et les disciples de Zoroastre subsistent encore fidèles à sa loi. Cependant quelques siècles ont vu l'abaissement des plus brillans états de la Grèce succéder à leur élévation. Rome a passé de même, et son vaste empire retombait par lambeaux dans la barbarie, quand l'enthousiasme du christianisme naissant vint lui rendre une vie nouvelle, mais trop passagère. La civilisation du Bas-Empire s'était éteinte avant la prise de Constantinople. Dans l'Europe moderne chaque nation, à des époques différentes, a eu son âge de gloire et son âge d'obscurité. L'Irlande, si avilie depuis, fut, du

cinquième au neuvième siècle, l'asile des sciences et l'institutrice d'une partie de l'Europe. Du neuvième siècle au treizième l'Islande, à l'ombre d'un gouvernement national et libre, vit fleurir, au milieu de ses glaces, de ses rochers et de ses volcans, la population et les lettres, étouffées depuis par la condition de province sujette d'un royaume éloigné. L'Italie éclairait l'univers quand la France et l'Angleterre étaient encore dans les ténèbres. La Pologne, parvenue à un haut point de puissance, soumit long-temps à son influence la Russie et la Prusse, qui n'étaient alors presque peuplées que de sauvages. Deux fois l'Espagne, avant de retomber dans la nuit, a eu des siècles de grandeur et de lumières. Humiliantes alternatives! leçons terribles, bien faites pour rendre les nations policées, moins vaines de leur supériorité, et plus attentives aux moyens de la conserver.

De l'origine de la seconde forme de Civilisation.

Plus on médite sur le contraste dont nous avons esquissé les principaux traits, et plus on sent la difficulté et l'importance du problème à l'examen duquel il nous rappelle. Nous avons vu l'homme, ami du repos et de l'uniformité, adopter sans effort une civilisation immuable; sous l'empire d'une autre civilisation nous le reverrons presque toujours, dès que la force des choses ne l'entraînera point s'arrêter et retomber presque aussi

facilement dans l'indolence et la crainte du changement. Comment donc, à la première forme de civilisation, la seconde a-t-elle pu succéder? Quel Dieu a changé l'instinct paresseux et timide de notre espèce, pour y substituer cette inquiète activité qui ne voit plus dans le repos qu'un tourment, s'il n'est pas une préparation à de nouveaux moyens d'agir?

Cette révolution morale n'a pu s'effectuer naturellement au sein des peuples soumis à la première forme de civilisation; deviendra-t-elle au dehors un résultat de leurs conquêtes? S'ils en font, ils portent avec eux leurs mœurs, leur croyance et leurs usages; où ils peuvent les établir solidement, leurs conquêtes s'arrêtent ou leur échappent; leurs établissemens lointains, pour être durables, doivent être fondés par l'émigration du peuple entier, ou au moins de sa population surabondante; émigration dont le *Ver Sacrum* des Gaulois et les expéditions des anciens Scythes donnent une idée. Exterminés alors, ou forcés de fuir, quelquefois même déportés sur des bords éloignés, les anciens habitans disparaissent; à leur place s'établissent des colonies du peuple victorieux. Malgré la distance, le climat et tant de phénomènes physiques par lesquels la nature s'efforce de dominer les hommes qu'affranchit de son empire une civilisation puissante, elles restent religieusement attachées aux lois et aux usages de la mère-patrie. Supposez ces obs-

cles portés à l'extrême : leur influence douloureuse ne servira qu'à rendre plus chère une existence que l'on ne veut point abjurer, et en se rappelant que sous le ciel natal elle fut jadis exempte des maux qui l'assiégent dans leur nouveau séjour, les hommes s'empareront avec enthousiasme de la fiction astrologique de l'âge d'or, et placeront cet âge regrettable au temps où ils vivaient sur les bords qui furent le berceau de leurs ancêtres.

Aurait-on recours, pour résoudre le problême, à la supposition des voyages de long cours ? Non ; à une telle race d'hommes les voyages sont odieux, souvent même interdits ; ils la conduiraient au milieu de coutumes et de croyances contraires aux siennes. Des pélerinages, dans le cours desquels on n'est point entraîné hors de l'atmosphère des mœurs et de la religion natales, seront les seules excursions permises. Tout au plus, et lorsqu'un besoin incontestable aura démontré la nécessité d'un commerce lointain, des caravanes marcheront au but indiqué, et reviendront sur-le-champ, dans le même temps, par le même chemin, au sein de la patrie vers laquelle on n'aura point cessé de tourner les yeux et la pensée. Des intervalles préfixes séparent les voyages ; l'ordre de la marche, le choix des routes, le lieu et la durée des stations, la manière d'échanger ou d'acheter et de vendre, tout est d'avance prescrit, tout reste le même à jamais. Entouré constamment

d'une masse nombreuse de ses compatriotes, à peine attentif aux usages et à l'idiome des autres peuples, le voyageur qui suit la caravane, s'est déplacé; il a changé de ciel; il n'a point changé de patrie; il n'est point sorti un instant du cercle de sa civilisation habituelle.

Mais les voyages sur mer ne se prêtent pas toujours à tant de régularité. Dès que le navigateur ose aggrandir son frêle canot, et, perdant de vue la rive natale, se livrer aux vents et aux vagues et aborder à des plages inconnues, tout change pour lui au gré de l'inconstant élément qui le porte. Un naufrage, le manque de vivres, la dégradation du bois fragile qui le sépare de la mort, suffisent pour le rendre citoyen du premier rivage où le hasard l'aura jeté. Exposé ainsi à connaître et à partager forcément les coutumes des autres peuples, il l'est également à perdre l'attachement superstitieux qui garantissait l'immutabilité des siennes. Aussi voyons-nous la navigation rester presque étrangère aux peuples soumis à la première forme de civilisation, ou tout au plus condamnée à une éternelle enfance, attendre de l'alternative des moussons la direction périodique et invariable de l'allée et du retour. Les Egyptiens avaient la mer en horreur; les Hébreux n'y ont paru qu'une fois; les nombreuses expéditions des Celtes ne paraissent pas les avoir entraînés sur l'Océan qui baignait leurs rivages. Forcés par le système général de la Grèce à armer des vaisseaux,

les Lacédémoniens y firent rarement briller leur valeur; leurs lois ôtaient aux rois le commandement et l'administration de la marine pour les confier à un amiral, et l'on sait combien sévèrement leurs mœurs proscrivaient le commerce maritime. Cet homme assez pénétré du véritable esprit de l'islamisme pour mériter que Mahomet dît de lui : Si Dieu eût arrêté de donner au monde un autre prophète que Mahomet, son choix n'aurait pu tomber que sur Omar; Omar voulut interdire à jamais aux Musulmans la navigation (1). Il est douteux que l'habitant du Thibet connaisse l'Océan. L'Hindou regarde avec indifférence ces mers tant de fois sillonnées par l'Européen avide d'or et de conquêtes. Les Chinois et les Japonnais resserrent, autant qu'ils le peuvent, leur navigation dans les limites d'un étroit cabotage.

Tandis que ces peuples, forts de leur masse, négligent les avantages que leur offre la mer, et souvent ne cherchent pas à en dominer les rivages, les hordes qu'ils pressent et repoussent devant eux, les bannis qu'ils rejettent de leur sein, les hommes entreprenans qu'une puissance ennemie y persécute, trouvent sur ces mêmes rivages un

(1) *Mémoire sur cette question* : Quelle a été pendant les trois premiers siècles de l'Hégire, l'influence du mahométisme, etc., *par M. de Hammer*..... *Annales des Voyages*, T. XVII, *page* 21.

asile et la subsistance. L'aspect de la mer irrite leur cupidité. La facilité de surprendre les habitans d'une autre rive et de revenir chargés de butin, avant d'avoir pu être poursuivis, a dû promptement transformer en pirates les premiers pêcheurs. Si les côtes voisines offrent peu d'attraits à l'avarice, ou sont habitées par un peuple habile à se défendre, il faudra porter les invasions sur un rivage lointain, s'éloigner sans effroi de la vue des côtes, et se précautionner également contre la longueur du calme et contre la furie des tempêtes.

Bientôt s'offrira un moyen plus doux et plus sûr de s'enrichir. Des productions indigènes d'une médiocre valeur acquièrent souvent un grand prix, si on les porte chez des peuples éloignés. Ceux-ci, en donnant, pour les obtenir, des productions de leur propre sol, consomment un échange avantageux aux deux parties. Le commerce s'établit, et les richesses dont il est la source, enflammant tous les esprits, les voyages deviennent plus fréquens, les tentatives plus hardies et bientôt moins périlleuses. Les navigateurs s'unissent pour se garantir mutuellement les trésors qu'ils ont acquis, et se faciliter les moyens d'en acquérir de nouveaux. Le besoin et les succès resserrent chaque jour ce lien; la prospérité donne du charme à son empire et de la consistance à ses effets; enfin de l'association primitive se forme insensiblement une nation.

les hommes qui la composent savent par expérience ou par tradition quelles sont les bases de la première forme de civilisation et quelles ressources elle fournit aux particuliers et aux états. Mais livrés à une existence qu'elle n'a su ni prévoir ni diriger, ils ne conservent point, pour ses institutions, un respect d'idolâtrie. Privés de ce guide, le seul qu'ils connaissent encore, retomberont-ils dans l'état sauvage? Les efforts de génie que supposent les progrès de la navigation, la souplesse de mœurs et l'esprit de conduite qu'exigent des rapports d'intérêts et d'existence avec tant de peuples divers, ne nous permettent point de le supposer. On les verra donc arriver par une autre voie aux bienfaits de la civilisation. Il le faut; le commerce maritime, semblable dans ses variations, ses faveurs, et ses dangers à l'élément où il a pris naissance, a changé la nature de l'homme. L'inquiétude, la curiosité, le désir, l'espoir, et surtout une activité toujours renaissante forment désormais son caractère; et ses qualités qui excluent toute idée d'immutabilité pour y substituer incessamment le besoin du mieux, présideront à son insu, et peut-être malgré lui, à son nouveau système de civilisation.

Plus d'une fois la nécessité forcera les navigateurs de s'arrêter aux rivages où ils aborderont, et de s'y construire des habitations. Ils sentiront bientôt l'avantage de rendre permanents ces établissements passagers. Ils fonderont des colonies qui, imbues

des mêmes idées, animées du même esprit de commerce, et se modelant avec respect sur la mère-patrie, commenceront toutefois, surtout à l'aide du temps, à se ressentir, dans leur mode de civilisation, de la différence du climat et des localités, et de l'éloignement physique et moral qui les sépare de la source où leurs fondateurs en puisèrent les premiers éléments.

Persécutés dans la première forme de civilisation ou chez les premiers peuples soumis à la seconde, quelques hommes iront-ils au-delà des mers, chercher un asyle parmi des peuplades ignorantes et désunies, des colons jetés sur une terre lointaine ne pourront-ils y subsister sans se mêler aux indigènes : si dans cet état nouveau quelques causes empêchent le commerce d'être l'unique ou la principale occupation des hommes civilisés, leur inquiétude naturelle se portera avec plus d'énergie sur des objets plus rapprochés. Tourmentés du besoin de créer et de jouir, ils cherchent des ressources inconnues sur ce sol étranger, ils communiquent à ses habitans toutes leurs connaissances, ils leur inoculent ce germe de perfectibilité ou plutôt ce désir de perfectionnement qui dirige leur vie. Ils prennent d'eux en échange cet amour de l'indépendance qui caractérise l'état sauvage et qui, plus que toute autre cause, repousse l'idée d'une existence asservie à l'uniformité. Ainsi fondus désormais en un seul peuple, ils s'éloigneront des habitudes de la première forme avec une cé-

égalité inconnue aux colonies où les soins du commerce partagent, avec les progrès de la civilisation, la pensée et les efforts des hommes. Placés ensemble sur la route d'une civilisation toujours croissante, ils y parviendront ensemble, ensemble ils y dévoueront leur commune postérité.

Si nous n'établissons point un vain système, si nous marchons constamment appuyés sur des faits incontestables, c'est ici que doit s'en trouver la preuve. Tandis que la plupart des civilisations de première forme ont eu leur empire au milieu des terres, ou se sont volontairement isolées de la mer, on voit, sur ses rivages, se multiplier les civilisations de forme perfectible, leurs sujets rechercher avidement l'élément dont elles semblent sorties, l'importance des états s'en accroître; et à mesure que s'éleveront les peuples les plus favorisés à cet égard par la nature, on verra ceux à qui leur position ou tout autre obstacle interdit la navigation, tomber dans la décadence politique, suivie tôt ou tard de la décadence de la civilisation.

A ces remarques historiques se joint, pour confirmer notre opinion, une observation qui tient au caractère moral de l'homme. Dans aucun cas, ce caractère n'admet un changement total et subit. La seconde forme de civilisation, dérivée de la première, ne doit s'en écarter que successivement; longtemps elle portera l'empreinte de son origine, et en opposition avec son principe créateur, offrira des traces profondes de l'habitude de l'immutabilité. Ce

ne sera que graduellement, et par l'effet de révolutions successives que le temps la livrera à l'activité entière de son principe de perfectionnement.

Les Phéniciens, dans l'origine, ne furent peut-être qu'une horde d'Arabes, errants sur les confins de l'Egypte maritime. Leurs rapports avec ce pays, dont bientôt leur industrieuse activité les rendit les facteurs, durent leur en faire connaître et adopter les principales institutions. Le savant Barthélemy, après avoir prouvé la ressemblance de leur langue avec celle des Egyptiens, ne craint pas d'avancer qu'ils eurent le même culte et les mêmes mœurs que ce peuple (1), et qu'ils en furent probablement les sujets. Saisissons dans cette position des hommes destinés à exercer sur le globe une si grande influence. L'Egypte, en s'en servant, les repousse, les méprise, les opprime peut-être parce qu'ils ne peuvent résister à l'attrait de la mer et à la voix qui les appelle à faire le commerce du monde. Resserrés sur un étroit rivage, ils s'étendent: mais ils conservent à Sidon, puis à Tyr, une civilisation analogue à celle du grand peuple dont le dédain les humilie. Elle semble n'avoir pris de la seconde forme que ce que l'esprit de commerce ne pouvait point ne pas lui donner. Et cependant, par le seul effet des rapports de trafic et de voisi-

(1) *Barthélemy. Mémoires de l'académie des inscriptions, tome* XXXIII, *page* 221, *et œuvres diverses, tome* II, *page* 410-411.

nage, elle se ploye à des coutumes empruntées de l'Assyrie, long-temps avant que les Phéniciens deviennent sujets de cé grand empire. Carthage, plus éloignée d'une origine à laquelle se rattache le respect de la première forme, plus soumise à l'influence du commerce et de l'ambition, mais long-temps exempte du mélange des étrangers, et jamais conquise jusqu'au jour de sa destruction, garde encore, dans une partie de sa civilisation, une fixité qui ne s'altère qu'à la longue, par l'étendue sans bornes donnée à ses entreprises maritimes et surtout par son esprit de conquête, conséquence inévitable de son excessive prospérité. Mais son gouvernement se ressent déjà de l'esprit d'indépendance que puisent dans la conversation d'indigènes sauvages les fondateurs de la seconde forme : il échange rapidement sa constitution monarchique contre une aristocratie tempérée, qu'il modifie bientôt par des institutions éminemment démocratiques.

Nés du mélange de nombreuses peuplades, civilisés en différents âges par des fondateurs de diverses nations, les états grecs offrent presque tous, dans leur origine, un trait commun plus ou moins déguisé par l'allégorie. Que Danaüs fuie l'Egypte pour se dérober au courroux d'un frère; que Cadmus, par l'ordre d'un père absolu, erre sur les flots loin de la Phénicie; que Cécrops, né sur les bords sacrés du Nil, qu'Orphée guidé aux mêmes rivages par l'inspiration des dieux, viennent tour-à-tour verser dans la Grèce les trésors d'une lumière

jusqu'alors inconnue; nous voyons toujours un héros instruit chez un peuple plus ancien, en rapporter aux grossiers aborigènes qui l'accueillent, les dieux, les traditions, les arts, l'écriture et les sciences allégorisées. Transplantés sur un sol étranger, sous l'influence d'un climat encore sauvage, ces fruits exotiques ne tardent pas à y changer de nature; et perdant en durée ce qu'ils acquièrent en éclat, suivent dans les altérations qu'ils subissent le sort d'une civilisation nouvelle dont ils sont les instruments dociles, et non plus les éléments nécessaires, les bases inébranlables.

Quoique la civilisation de la Grèce présentât ainsi d'une manière marquée la physionomie brillante qui appartient à la seconde forme, et que l'impossibilité de se livrer exclusivement au commerce eût, comme nous l'avons indiqué, rendu sa marche bien plus rapide que dans les colonies phéniciennes, elle conservait encore des traits frappants du type primitif. Citerai-je cet usage continuel de la langue allégorique qui, par exemple, fait naître le cheval en Attique d'un coup du trident de Neptune, attache au nom de ce dieu le surnom de *dompteur de chevaux* et mille légendes analogues, pour exprimer que le cheval a été apporté par mer aux habitans de la Grèce, ou qui peint le même Neptune vaincu à Athènes, à Delphes, à Argos, à Naxos, à Egine par les divinités protectrices de ces villes, et ne cessant point pour cela d'en aimer les habi-

tants (1), et qui ainsi rappelle ingénieusement que les étrangers arrivés sur les flots perdirent leur nom et leurs coutumes pour ne former qu'un peuple avec les indigènes qui les accueillaient? Citerai-je dans le culte des dieux, ces objets offerts à la vénération publique pour laquelle ils nous semblent si peu faits; dans les mœurs, cette indulgence pour les plaisirs des sens qui n'en condamne pas les erreurs, mais tout au plus les excès? Citerai-je l'esprit de mystère subsistant dans plusieurs institutions importantes et propres à faire d'une partie des sciences physiques le patrimoine des prêtres et des chefs d'initiations; le penchant à attribuer à un seul homme, bientôt divinisé, les grandes choses opérées par plusieurs et à mouler sur la forme d'une légende cosmogonique, toutes les traditions relatives à un héros fameux; ou enfin les efforts de Pythagore et de quelques autres philosophes pour introduire dans la vie civile des règles rigoureuses et des pratiques austères qui, au sein de la première forme où elles furent puisées, n'appartenaient qu'à des êtres distingués du commun par leurs droits et par leur croyance? La tendance à l'uniformité n'a même pas perdu tous ses droits sur ces hommes si jaloux d'exercer leur indépendance en marchant toujours vers le mieux. Partout on en retrouve la trace; et jusque dans leur philosophie, libre, hardie, presque téméraire, et

(1) *Plutarch. Sympos. Lib.* IX. *Quæst.* 7.

où néanmoins la foi tenace et *indivisible* que professaient les disciples pour la doctrine de leur maître ne peut guère s'assimiler qu'à la conviction des sectes religieuses les plus enthousiastes.

Mais ce fut sous un rapport bienfaisant que les hommes, alors, se ressentirent le plus du penchant naturel vers l'uniformité qui avait servi de base à la première forme de civilisation. A peine arrachés à ce penchant, pour que la seconde forme leur convînt, il fallait que quelque chose de fixe y attachât encore leurs désirs et leurs espérances. Par la plus heureuse des inspirations, le désir inné de l'indépendance s'empara de cette disposition; et le point fixe que cherchaient les hommes civilisés reposa désormais sur l'amour de la patrie et l'enthousiasme de la liberté politique : tout ce qui tint à la liberté, à la patrie, devint sacré et immuable.

J'ai avancé que l'homme ainsi retenu par un sentiment fixe, héréditaire, donne à la civilisation plus de prise sur ses mœurs, ses goûts et ses idées, et qu'il permet ainsi à la législation d'être moins compliquée, plus libérale et plus douce qu'elle ne l'est chez des peuples qui ne l'étayent point d'un appui aussi ferme. Si cette assertion est fondée, nous en devons trouver la preuve dans la législation des états dont nous rappelons ici l'histoire. Le fait me semble à l'abri du doute; et j'ajouterai que cette moindre complication des lois donnait aux anciens la facilité de conformer leur mode d'ad-

ministration aux principes de leur gouvernement et à l'ensemble de leur civilisation ; en un mot, de conserver dans celle-ci une *unité* presque aussi parfaite que celle qui naît essentiellement de la première forme.

Ce principe de fixité, si bien appliqué et si fécond en conséquences prospères, constitue presque l'unique rapport qui, de la première forme, ait passé dans la civilisation de Rome. Fondée sous les auspices du génie de l'indépendance, Rome ne cesse d'invoquer et toujours en vain l'immutabilité que repoussent toutes les parties de la civilisation. Dans son existence politique, dans ses institutions, dans ses mœurs qu'elle a rendues celles de l'univers, entraînée par un mouvement, jusqu'alors sans exemple, elle parcourt en moins de dix siècles, tous les degrés et toutes les variations, tous les biens et tous les maux, toutes les gloires et tous les opprobres ; et si elle semble s'abaisser et s'obscurcir au milieu du chaos des désastres qui bouleversent l'empire, c'est pour se relever sous un nouveau culte et une loi nouvelle, et grace au prestige de son nom et de sa grandeur passée, dominatrice encore de la moitié du monde civilisé.

Des débris de Rome, sous l'influence de ses antiques souvenirs et de sa religion moderne, nous verrons, dans le mélange fortuit des vainqueurs et des vaincus, s'élever divers systèmes de civilisation, tout-à-fait étrangers dans leur origine aux causes dont la Grèce et l'Italie avaient jadis connu

le pouvoir, et n'ayant plus avec la première forme d'autre rapport de ressemblance que ce qui tient à l'indolence naturelle de l'homme. Ils offriraient la seconde forme précisément telle que nous l'avons dépeinte, s'ils n'étaient souillés par les restes de la barbarie qui entoura leur berceau ; restes honteux dont leur principe de perfectionnement tendra, trop lentement peut-être, à les délivrer.

Ainsi, chose remarquable, la forme perfectible de civilisation voit son principe créateur présider à son histoire non moins qu'à sa formation; ce n'est que par des pas successifs qu'elle se dégage de la première forme et parvient à offrir, dans son ensemble, tous les traits qui la caractérisent.

Il ne serait pas impossible de déterminer chacun de ces pas par des nuances assez marquées. Mais il suffit que l'histoire nous indique, dans cette longue carrière, deux états de civilisation perfectible, distingués par des contrastes frappants. Dans l'un qui est antérieur à la chûte de l'empire romain, la civilisation ressent encore l'influence de la première forme; dans l'autre, si l'on excepte quelques républiques d'une étendue médiocre, elle en paraît entièrement dégagée.

Dans l'un, la civilisation est plus *profonde;* dans l'autre plus *étendue.* A Rome et surtout en Grèce, l'homme du peuple était et pouvait être citoyen.

Cela serait difficile chez les modernes qui laissent rarement descendre assez d'instruction jusqu'aux classes inférieures. Mais aussi, chez les anciens,

les raffinements de la civilisation étaient inconnus, même dans les hautes classes. A Rome, ils y pénétrèrent; la liberté fut perdue, et la civilisation dut changer.

Le premier de ces états, nous l'avons vu, peut jouir des bienfaits de l'*unité* dans la civilisation; bienfaits presque ignorés dans le second état, et dont beaucoup de théoriciens semblent n'avoir pas même connu l'idée.

La législation des anciens, plus simple et plus amie du citoyen, poussa quelquefois la tolérance morale à un point qu'il serait honteux d'excuser et impossible d'imiter : les modernes n'ont-ils pas donné dans l'excès opposé; et ne les a-t-on pas vus porter des lois tellement en contradiction avec les mœurs existantes, que leurs auteurs même étaient les premiers à les violer?

Ces différences tranchantes tiennent évidemment à une cause identique, l'influence ou la non-influence de la première forme sur la seconde : elles semblent confirmer nos idées, et nous autoriser à croire que nous proposons quelque chose de plus que de simples hypothèses.

De la Civilisation imparfaite, de l'état sauvage, et de la dissolution de la Civilisation.

L'homme promulgue les lois de la nature, et la nature se joue de ces lois. La distinction précise des trois règnes n'existe point d'une manière absolue; la division des diverses espèces minéralo-

giques, botaniques et animales n'a rien de plus positif. L'observateur sans préjugés n'y voit que des limites arbitraires posées par l'homme pour servir comme de jallons à sa faible intelligence.

Il en est de même des diverses sortes de gouvernement, reconnues par les théoriciens : aucune n'a jamais offert une ressemblance exacte avec un gouvernement existant. De même aussi, les caractères tranchés que nous avons établis pour classer les formes et les variétés de la civilisation, ne se présenteront nulle part que plus ou moins modifiés : ils seront reconnaissables dans l'ensemble des choses; dans les détails, les traits que nous avons séparés par abstraction, peuvent se combiner; en proportions variables à l'infini, selon les différents états où la sociabilité réunit les hommes, depuis la vie la plus sauvage jusqu'à l'existence la plus policée. Imparfaite à quelque degré qu'elle parvienne, la civilisation offre partout des contradictions qui la défigurent; il est bien rare que dans l'état sauvage ne perce point une lueur au moins apparente de civilisation; et le despotisme même, dans son effrayante simplicité, conserve souvent quelques traits qui semblent étrangers ou contraires à son essence.

Sans rechercher les motifs secondaires et innombrables auxquels tient ce mélange d'éléments divers, il suffit d'indiquer ici les principales sources dont émanent les variétés les plus prononcées.

Nous avons signalé la longue influence de la pre-

mière forme sur la seconde : nous verrons celle-ci exercer une influence presque aussi puissante sur une civilisation de première forme qui s'élève dans son sein, lorsque nous contemplerons le législateur de Sparte et le prophète de l'Arabie.

Cette réaction réciproque des deux formes n'est pas la seule cause qui puisse confondre ou altérer les traits propres à la civilisation. La barbarie antérieure, la barbarie qu'amènent à leur suite des conquérants sauvages, exerce trop souvent une influence semblable. Armée du pouvoir arbitraire, elle se place dans la forme fixe, et y réduit la civilisation à une éternelle enfance, ou prive de tous ses bienfaits des esclaves trop instruits à regarder leur condition comme immuable. Dans la forme perfectible, elle introduit la séparation héréditaire des castes, institution parfaitement appropriée à la première forme, mais que la seconde, loin d'emprunter d'elle, doit, pour obéir à son principe, détruire où empêcher de naître. Chacun de ses pas, en effet, doit amener de nouvelles jouissances, des besoins et des désirs nouveaux. L'homme privilégié à qui la civilisation a, dans un autre temps, assigné une opulence suffisante que la dignité de sa caste l'empêche d'accroître par des travaux utiles, se trouvera donc un jour dans l'indigence, si des moyens coupables ou les largesses du gouvernement ne viennent à son secours. Dans quelques cantons suisses, on se croyait obligé de

conférer des places lucratives aux chefs des familles nobles qui ne pouvaient se livrer au commerce, et la concussion, dans les états de Terre-Ferme, était rarement imputée à crime aux nobles vénitiens. Mais la civilisation perfectionnée refuse toute indulgence aux prévaricateurs, et dirige sans partage vers les sujets les plus dignes, la munificence et la bienfaïsance publiques. La distinction des caste, tend donc à s'y effacer chaque jour davantage.

Mais les puissants et les vainqueurs ne veulent pas apercevoir cette vérité. En cédant peu-à-peu au pouvoir qui les civilise, ils ont trop d'orgueil encore pour consentir à se confondre avec les vaincus et les faibles. Ils s'efforcent surtout, pour conserver le pouvoir, la considération et les richesses, de former une classe exclusivement guerrière. Cette contradiction introduite dans la forme politique y prolonge la barbarie. C'est surtout pour ce qui concerne la défense commune qu'elle jette dans un dédale de difficultés : on les sent, dès qu'on est forcé de chercher des soldats hors de la caste privilégiée, et de contraindre le laboureur à échanger contre une arme de destruction ses instruments de paix et d'abondance. L'expérience de l'Europe moderne, depuis plusieurs siècles, les moyens que l'on s'est vu obligé d'autoriser ou de tolérer pour effectuer le recrutement jusqu'à ce qu'il fût organisé par un mode légal et uniforme, les varia-

tions qu'a subies, à tant d'époques diverses, l'ordre de l'avancement militaire, fournissent à cette proposition un commentaire suffisant.

La politique et l'avidité commerciale ont su aussi modifier la civilisation. Elles l'ont placée sur des points où elle ne pouvait exister par elle-même et sans l'appui d'une civilisation plus puissante. Telles étaient quelques-unes des colonies modernes. Aux jours d'erreur et de discorde, l'Europe a, un moment, retiré sa main, et Saint-Domingue a disparu.

Les mêmes agents, combinés à la force irrésistible des événements antérieurs, peuvent mélanger d'une manière presque contradictoire les deux formes de civilisation. Le commerce et la conquête, en laissant à un peuple la croyance et les usages domestiques qui le dirigeaient dans la forme fixe, lui imprimeront quelques-unes des habitudes qui appartiennent à la forme perfectible. Composée alors d'éléments hétérogènes, et d'autant plus défectueuse, la civilisation formera un peuple ingénieux, hardi et pervers, unissant à beaucoup de vices, beaucoup d'astuce pour les cacher et beaucoup d'industrie pour les satisfaire. Tels paraissent être les Malais : trop féroces souvent et trop étrangers à la justice pour compter parmi les nations policées; trop instruits néanmoins et trop intimement réunis pour être relégués entre les sauvages.

On oppose communément à la civilisation l'état sauvage : mais sous ce nom, je crois, l'on confond

plusieurs états dissemblables entre eux. Ferguson (1) distingue l'état sauvage où la propriété est inconnue, et l'état barbare où la propriété n'est assurée ni par les lois ni par les mœurs, et devient pourtant l'objet du désir général. Cette distinction ingénieuse, mais insuffisante, range dans la même classe des êtres presque aussi éloignés les uns des autres que le sauvage l'est de l'homme civilisé. Il faut donc ici encore admettre des nuances et des gradations.

L'*état sauvage*, dans le sens le plus général du mot, est celui d'hommes faiblement rapprochés par le seul instinct de la sociabilité, et qui jamais n'ont imprimé à cet instinct une direction avantageuse; soit que leur organisation les rende incapables d'apprécier les ressources qu'ils trouveraient dans une réunion intime, soit que des causes physiques les empêchent de se rapprocher et de se multiplier assez pour former une société. Tels sont les naturels de quelques parties de la Nouvelle-Hollande et de la Terre de Feu; tels aussi, et peut-être placés encore plus bas, les derniers restes de la population indigène de l'extrémité méridionale de l'Afrique, les Hottentots qui, si l'on en croit un voyageur moderne (2), plutôt que de travailler,

(1) Ferguson. An Essay on the History of the civil Society, etc., page 124.

(2) *Lichtenstein. Analyse du voyage de Lichtenstein dans l'Afrique australe. Annales des voyages, tome XVI, page 342.*

préfèrent d'endurer long-temps la faim et de tromper le besoin en se comprimant le corps par d'étroites ligatures.

Quelle différence de ces espèces de brutes, à la plupart des indigènes de l'Amérique, que pourtant nous appelons sauvages! Adroits, courageux, éloquents, habiles à perfectionner, par l'habitude, la subtilité de leurs sens, nous les voyons, chasseurs, guerriers, pêcheurs infatigables, n'être arrêtés ni par les montagnes, ni par les torrents, ni par les déserts; et voisins des grands fleuves, des lacs ou de l'Océan, se jouer avec sécurité, à travers les écueils, sur la vague blanchissante. A d'énormes distances, leurs peuplades errantes correspondent entre elles, s'unissent, se confédèrent, et savent ainsi joindre les avantages d'une masse de forces réunies aux jouissances de leur solitaire indépendance.

Si ce portrait brillant a perdu aujourd'hui une partie de sa ressemblance, il l'avait conservée toute entière avant que l'Européen, inhabile à subjuguer les sauvages, leur fît une guerre mortelle en leur apportant des maladies destructives et une boisson spiritueuse mille fois plus destructive. Il offre encore l'image de ces Araucans (1), si fiers et si braves qui, depuis des siècles, maintiennent vierge et exempt du joug Espagnol leur territoire où ils rougiraient de s'enfermer dans des villes murées.

(1) *Annales des voyages, tome* XVI, *pages* 67-102.

Examinez les institutions qui les régissent : elles sont calculées avec tant de sagesse qu'elles vous feront douter si ces hommes ne sont pas arrêtés dans la civilisation par un choix réfléchi, et pour conserver, au sein de la société, le plus possible de la liberté de la nature.

On peut, sous ce point de vue, rapprocher d'eux les Arabes nomades, habiles à commercer et à combattre, possesseurs jaloux d'une langue poétique, de nobles traditions et de fables brillantes; mais trop amoureux de leur indépendance pour chercher plus de jouissances et de sécurité dans de meilleures lois et des habitations sédentaires.

Dans ces divers états, la propriété varie, pour son étendue, depuis le point où des portions de territoire sont assignées d'une manière durable à chaque famille, jusqu'au degré de simplicité qui, au-delà des armes et de la famille que l'homme regarde comme fesant partie de lui-même, la limite aux objets d'une consommation immédiate. Il est à remarquer que, dans son développement, elle n'obéit pas uniquement au développement de la société qui l'a créée, mais aussi aux besoins des hommes, aux circonstances du climat et de la localité. Les pâturages et les puits sont, chez les Arabes, la propriété de la tribu, les troupeaux et les meubles celle des individus; tandis que chez les Araucans, chaque famille possède une propriété territoriale.

Quel pouvoir a établi ces diverses institutions?

Une nécessité assez vivement sentie pour n'avoir pas besoin d'être raisonnée.

On remarque généralement avec une surprise peu sensée que, chez les peuples les plus sauvages, quoiqu'il n'existe ni lois permanentes, ni distinctions de rangs et d'emplois, les entreprises importantes et surtout celles qui ont pour objet la défense commune, se suivent aussi méthodiquement que si cette distinction et ces lois étaient en vigueur depuis plusieurs siècles. Ce n'est encore pourtant que l'effet de la force des choses parmi des hommes qu'a réunis la sociabilité. L'autorité des vieillards, le crédit des guerriers célèbres par leurs exploits se retrouveront partout où l'homme ne sera point assez stupide ou assez dépravé pour oublier la leçon immémoriale de l'expérience.

Dès que l'organisation et la position du sauvage ne condamnent point à l'engourdissement absolu ses facultés morales, il sent l'importance de cette leçon, et en consacre les résultats par des coutumes quelquefois très-sages, quelquefois aussi imparfaites que la culture de son esprit. Mais quelque autorité qu'il leur accorde, il conserve toujours, de son caractère originel, un amour fanatique de l'indépendance, une violence de passions qui le conduit trop facilement à la férocité; une ignorance insouciante ou l'absence de l'art qui ferait servir l'instruction à perfectionner la société, enfin un goût vif pour les plaisirs des sens, souvent exprimé sans retenue, joint au mépris de la

douleur et de tant de superfluités qui sont devenues pour nous des besoins, et au-dessus desquelles le mettent sa constitution robuste et son indomptable patience.

Ces qualités, bonnes et mauvaises, se retrouvent du plus au moins chez tous les peuples que l'on peut appeler sauvages; modifiées avantageusement ou presque effacées, elles annoncent à l'observateur les premiers rudiments de la civilisation. Ainsi nous accordons une civilisation peu étendue plutôt qu'imparfaite à l'association des *Seraires-Noirs* (1). Dans leur caractère dominent une douceur et une bonté bien opposées à la férocité du sauvage. Heureux entre eux, ils comblent de biens l'étranger, à moins qu'il ne les force à repousser des aggressions qu'eux-mêmes n'ont jamais portées hors de leur paisibles frontières.

Sous des traits moins purs, mais plus brillans, se présente la civilisation naissante de quelques îles du grand Océan. La réunion des hommes y est bien plus intime que chez les peuplades sauvages; l'indépendance beaucoup moindre; l'art d'embellir la vie par les jouissances porté à un degré remarquable. Les institutions peu nombreuses y sont assez neuves encore pour ne point produire tous les inconvénients qu'enfantent des institutions analogues chez des peuples plus anciens. Et

(1) *Pruneau de Pommegorge, description de la Nigritie, pages* 120-125.

toutefois, avant que les Européens importassent dans ces beaux pays leurs maladies physiques et morales, l'influence d'un climat trop riche y avait déjà relâché les nœuds de la société et fait tolérer des usages contraires à la fin que se propose la civilisation. Parmi ces enfants de la nature, accoutumés à goûter tous ses bienfaits sans contrainte, sans honte et sans remords, une avidité déréglée, plaçant la jouissance dans l'abus, a formé à Taïti les associations d'*Arréoys* et introduit l'infanticide qui en est l'affreuse conséquence.

Il est pénible d'apercevoir ainsi, à côté du bonheur, un symptome de dégradation. Mais ces symptomes se multiplient à mesure que l'on étudie mieux l'histoire des hommes. Que de peuples, à qui l'on prodigue indistinctement le nom de sauvages, ne sont arrivés à l'état honteux où ils croupissent, qu'après avoir connu la civilisation! Ils en ont perdu et oublié les bienfaits; soit que, dans la première forme, elle ait cédé au pouvoir des siècles, soit que, dans la seconde, elle ait été abolie par des causes aussi actives que celles qui l'avaient élevée.

Les Bédas qui semblent être les premiers habitants de Ceylan, nous paraissent d'autant plus sauvages qu'ils mettent plus de soins à se défendre du commerce et de l'oppression des étrangers: mais la connaissance de leurs traditions et de leur idiome rattachera peut-être un jour leur origine à celle de la religion de l'Hindoustan dont les

Brames placent le berceau dans leur île. La découverte de monuments, de livres, d'idoles artistement fabriquées, de mines exploitées par de grands et longs travaux, et surtout l'analogie des croyances et des pratiques religieuses avec celles du Thibet, font penser que quelques portions du plateau de la Tatarie, la Sibérie (1), le Kamtchatka même ont pu être le domaine de peuples policés. Formées du mélange réitéré et des débris épars de tant de tribus anciennes, les hordes nomades ou sédentaires qui y habitent aujourd'hui, ont perdu presque jusqu'au dernier vestige de cet état de splendeur. Mais à mesure que l'on approfondira ce qu'il leur reste de connaissances ou plutôt de souvenirs, on y reconnaîtra sans doute encore en bien plus grand nombre les enfants déshérités d'une antique civilisation.

L'*état de dégradation* présente l'état sauvage et plus souvent l'état barbare, tempérés ou altérés

(1) Ferguson, (*an Essay on the History of civil Society*, *p.* III, *sect* 1), remarque que, pour étendre immensément l'empire russe à l'est et au nord, il n'en a presque coûté que d'envoyer aux hordes errantes dans ces vastes provinces quelques géomètres et l'ordre de payer le tribut. Plus loin, il observe « que les nations *barbares* de la Sibérie sont, « en général, serviles et timides. » (*ibid. p.* 6, *sect.* 1). Ce caractère qui contraste avec la hardiesse et l'indépendance du sauvage, cette facilité à recevoir le joug, appartiennent, je crois, à un état de dégradation confirmé par un laps de temps déjà bien long.

par les restes informes de la civilisation perdue. On peut en suivre les nuances depuis le paysan islandais jusqu'au serf moscovite, depuis les Turcs jusqu'aux Tatars asservis, depuis ces Tatars jusqu'aux stupides Kamtchadales.

Qui ne serait tenté de détourner de la peinture de l'homme dégénéré ses regards, pour les reporter avec quelque enthousiasme sur ces tribus sauvages où l'imagination se plaît à contempler, dans son développement, ce qu'elle croit être l'homme de la nature? Mais grace à l'orgueil des souvenirs et à l'opiniâtreté qui fait conserver religieusement les anciennes coutumes, ces peuplades déchues appellent impérieusement l'attention de l'observateur à qui elles présentent plus d'instruction positive et des sujets plus vastes de méditation. Il voit une horde de Tatars observer religieusement dans le mépris un des préceptes allégoriques que Pythagore rapporta de l'Inde, celui de ne point toucher le feu avec une épée (1); et ce seul exemple lui dévoile l'origine noble et méconnue de tant de lois et de pratiques qui nous semblent extravagantes. Frappé de l'opinion superstitieuse qui fait croire aux Tatars des bords de l'Irtisch, que s'ils vendaient un veau, la mère qui l'a porté mourrait de chagrin (2), il la rapproche de la difficulté de traire les vaches dans ces pays, difficulté

(1) *Voyage du père Duplan Carpin, art.* 3.

(2) *Nouveaux mémoires de Moscovie, tome II, page* 102-103.

qui a donné aux Tatars l'habitude de vivre de lait de jument, et ne permet pas de trouver de l'avantage à retirer de bonne heure le petit à la mère, et il ne voit plus dans cette opinion qu'une conséquence du dessein réfléchi de multiplier et de conserver saine et vigoureuse une espèce utile aux charrois autant qu'à la nourriture de l'homme. C'est ainsi qu'en portant un œil scrutateur sur les superstitions des peuples dégradés, on y trouve des débris de cette sagesse antique qui, pour frapper plus vivement l'esprit du vulgaire, s'exprimoit en allégories, et dont les emblêmes ont quelquefois continué d'agir alors même qu'ils n'étaient plus saisis dans leur sens véritable. Quand la clef de ces énigmes est tout-à-fait perdue, on se rappelle que les émigrations nombreuses des hordes et des tribus ont pu souvent porter un précepte, du pays où il convenait, dans un autre où il manque d'application ou d'utilité : et cette considération nouvelle peut servir quelquefois à éclaircir des conjectures intéressantes sur les déplacements des nations, ou sur le point où puisèrent jadis leur instruction des peuplades aujourd'hui dégradées.

Une autre sorte de dégénération où les ressources que l'on a pu emprunter d'une civilisation régulière sont tournées directement contre son but, constitue ce que j'appellerai l'*état de férocité*. Cet état fut celui de ces corsaires ciliciens dont l'insolence et le pouvoir s'accrurent au point que Rome fut obligée de leur opposer, avec toutes ses

forces le grand Pompée. C'est aujourd'hui, en Asie, celui des pirates Malais, Japonnais et Chinois qui en infestent la côte orientale et des *Kurdes*, des *Tchiabs*, des *Lors* qui en désolent l'intérieur. C'est celui des Cacovouniotes et des Monténégrins; celui des *Bisnariens* et des autres brigands qui joignent l'horreur de leurs dévastations à l'horreur des déserts de l'Afrique septentrionale. A ce genre d'existence appartiennent jusqu'à un certain point, et les états barbaresques où la piraterie remplace le commerce, et ces troupes de Maures ou d'Arabes qui parcourent sans relâche le pays des nègres pour en enlever les paisibles habitants et les vendre aux Européens. Au dernier échelon, il faut placer les *Idaans* (de Bornéo) persuadés par une affreuse superstition que leur bonheur, dans une autre vie, dépend du nombre des hommes qu'ils auront massacrés; et ces bêtes farouches à figure humaine, les Gallas qui désolent périodiquement les frontières de l'Abyssinie, et se gorgent de sang et de pillage, insensibles aux jouissances de la demi-civilisation qu'ils détruisent, comme aux cris des victimes qu'ils assassinent.

On peut peindre d'un trait l'état de férocité, en l'assimilant au genre de société qui réunit quelquefois entre eux des animaux carnassiers. Le but est de se saisir de la proie désirée. Tous les moyens sont bons pour y parvenir; et dans l'intérieur de l'association, la justice n'est que l'effet d'une crainte réciproque, et le concours à la défense mutuelle une conséquence du besoin.

Et toutefois, cet état cessera de lui-même, les hommes sanguinaires qui y trouvaient une sorte de bien-être l'échangeront contre une civilisation meilleure, si la main puissante de la nécessité vient les arracher de leurs repaires, les répandre sur une terre fertile, les fixer dans des habitations sédentaires. Contraints à goûter les douceurs d'une vie paisible et assurée, ils les préféreront bientôt aux jouissances turbulentes et rapides du brigand toujours pressé de consumer la proie qu'on pourrait lui reprendre et de courir à une proie nouvelle. Les Ciliciens furent répartis en colonies dans l'intérieur des terres ; et les pirates se changèrent en cultivateurs et en citoyens. Parmi les Flibustiers, ceux que les insinuations d'un gouvernement sage et leur bon génie portèrent à s'établir dans les riches campagnes de Saint-Domingue, devenus planteurs, formèrent le premier noyau de la colonie. Eclairés par la prospérité que le commerce a fait naître sous leurs yeux dans l'île d'Hydria, les Maïnotes souhaitent aujourd'hui que le commerce naturalisé aussi dans leurs ports, leur permette de renoncer à cette habitude de brigandage qui dégrade la noblesse de leur origine et la gloire de leur indomptable indépendance (1).

A quoi donc tient ici la possibilité d'un changement en mieux? A ce que bien rarement la force

(1) *Voyages and Travels in the years* 1809-1811... *by John Galts. London* 1812.

des choses y laisse périr tout à fait entre les individus, ces rapports d'équité réciproque, cette énergie dans les affections de famille et de patrie, sans lesquels le penchant de la sociabilité ne serait qu'un piège tendu à l'homme pour accroître ses malheurs. Tant que de tels éléments subsistent, une civilisation fondée sur l'humanité et la justice peut se rétablir presque soudainement. Aussi n'hésiterai-je point à placer, sous ce rapport, l'état de férocité, au-dessus de l'*état de barbarie* auquel il est moins facile de remédier.

Le nom de *barbare* a souvent été appliqué à un peuple non civilisé que les conjectures rapprochaient d'un peuple civilisé, de manière à faire ressortir le contraste de leurs conditions. Mais nous donnerons ici à ce mot un sens indépendant de toute comparaison.

Dans l'*état de barbarie*, des hommes réunis par une force quelconque conservent de l'état sauvage tout ce qu'il a de mauvais et rien de ce qu'il a de bon. Le mépris des jouissances superflues et de la douleur, l'activité, l'indépendance, la force d'ame ont disparu. La violence et la férocité, l'ignorance profonde, le défaut de principes, de pudeur et de retenue, sont seuls restés. Cet état emprunte de la civilisation quelques institutions : mais la plupart des lois qu'elles enfantent sont, de fait, établies contre les hommes et non pas pour eux, et tendent surtout à consacrer leur entier asservissement.

Presque toutes les nations de l'ancienne Ger-

manie étaient *sauvages*. Les Huns étaient des *barbares*.

L'esprit d'indépendance empêche les sauvages de former des hordes nombreuses ; et comme ils ne cherchent dans les combats que la vengeance et tout au plus le pillage, une guerre lointaine et durable leur répugnera toujours.

Sous le joug de l'esprit d'asservissement, les anciens esclaves s'armeront à la voix de leurs chefs pour enchaîner des esclaves nouveaux; et tous combattront et s'établiront où on les conduira, sans regrets, sans souvenir d'une patrie qui n'existe point pour eux. Les sauvages ne feront point de conquêtes : les peuples barbares auront et la possibilité et le désir d'en faire de très-étendues.

Chez les sauvages, l'amour seul de l'indépendance résistera à la civilisation. Elle sera repoussée, chez les barbares, par les vices de leurs institutions générales, et les vices des particuliers qui en sont la conséquence.

L'état barbare peut, chez les sauvages, devenir le résultat de quelque coutume imprudente, de quelque conjoncture imprévue qui donne à leurs chefs la possibilité de les asservir graduellement. Plus souvent, il deviendra le partage du peuple civilisé que la corruption a précipité dans l'*état de dissolution*.

Imaginez un état tel que dans toutes les classes, à un petit nombre d'exceptions près, les rapports d'équité soient méconnus, les affections de famille

et de patrie étouffées par les passions et l'égoïsme; où ce qu'il reste encore des qualités, des penchants qui rendent l'homme aimable et estimable, l'amour, le désir de plaire, la prudence, l'activité, l'industrie, détournés de leur but, empoisonnés dans leur source, n'enfantent que vengeance, pillage, assassinats, débauches hideuses. Plus de remèdes alors! On a vu au milieu de ce cloaque, l'homme de génie lutter en vain par la force ou l'adresse contre la corruption universelle. A peine en pouvait-il retarder les progrès; et bientôt lui-même lui était immolé comme une victime expiatoire. Seule, une grande catastrophe, en renouvelant la population presque entière ou la retrempant dans une longue infortune, pouvait régénérer la civilisation corrompue, dissoute, anéantie.

Ce sombre tableau n'est-il que la revue d'une imagination effrayée? Que l'on se rappelle les crimes sans grandeur, les bouleversements sans audace, les calamités sans intérêt qui remplissent les derniers siècles du Bas-empire; que l'on compte les massacres dont Alger a été le théâtre, Alger, où à l'*état de férocité* se joignent tant de symptomes de l'*état de dissolution;* que l'on jette les yeux sur les régions méridionales de l'Europe à la fin du dix-huitième siècle, et particulièrement sur le ministère de Pombal et sa chute: et l'on pourra prononcer.

D'où est né un tel état de choses? Son nom, et les exemples cités nous l'apprennent: ce fut l'a-

gonie lente d'une civilisation que le temps ne semblait épargner que pour détruire douloureusement chacune de ses parties. Ce fut le fruit des vices de la civilisation poussés à l'extrême, et de l'abus de toutes ses jouissances. Quelle a été sa durée? Il parcourut de nombreuses gradations, depuis la simple décadence jusqu'à la corruption absolue; et subsista tant qu'un principe de force resta encore caché et agissant au milieu de l'anéantissement général. On peut supposer aussi, d'après les faits, que la politique des nations voisines en prolongea la durée. Mais enfin, il eut un terme; le mal n'a pas plus que le bien le privilège d'être éternel : que lui pouvait-il succéder?

Dans l'intérieur de l'état, l'injustice pouvait exciter des soulèvements et la faiblesse les enhardir; mais la corruption universelle leur donnait à tous la même issue : rien ne changeait que le nom des chefs qui se renversaient tour-à-tour.

Mais déjà invité par l'appât d'une proie certaine, ou imprudemment provoqué, un ennemi s'avance. Si ses guerriers reçoivent des lois de cette forme de civiliastion fixe dont l'intolérance farouche ne reconnaît point d'hommes hors de son empire, ils s'établiront brusquement dans leur patrie nouvelle, par la force, et s'il le faut, par la destruction. Ce qui osera s'y soustraire périra; ou sauvé par le mépris, sera, par le mépris, livré sans recours à des vexations sans bornes; et chaque jour affaissé davantage sous le poids de la servitude, passera de

l'état de dissolution à un état permanent de dégradation et de barbarie. Tel fut le destin du Bas-Empire conquis par les Ottomans.

Né au sein d'une civilisation perfectible, un conquérant plus généreux tentera d'en rendre le bienfait aux infortunés qui l'ont perdu. Il n'est pas impossible qu'il y réussisse, surtout s'il procède comme les Romains, en fondant, au milieu du pays conquis, des colonies dont la force militaire contienne tout mouvement séditieux, dont les mœurs policées et les usages réguliers ramènent, par la force de l'exemple, à jouir de la civilisation des hommes qui, depuis long-temps, ne savaient qu'en abuser. Mais un tel changement ne peut s'opérer qu'avec lenteur; et comme les Romains encore, le peuple conquérant risque d'être corrompu lui-même par les vices qu'il entreprend de guérir.

Un semblable danger menace, et avec plus de force, le vainqueur non-civilisé. Non moins ardent à ravir ce qui allume ses désirs qu'à détruire ce qui choque ses préjugés, il s'enivrera de plaisirs inconnus, et, dégradé, tombera au-dessous de ses victimes, et succombera comme elles. Supposons donc que, se succédant les uns aux autres comme des torrents dévastateurs, les hordes guerrières ne trouvent plus, dans le pays épuisé, où elles s'établissent, que ce qu'il est impossible à notre corruption de dévorer, un ciel propice et

une terre susceptible de culture ; quelles seront les conséquences de leur oppression?

On a vu à deux reprises les Tatars, conquérants de la Chine, échanger leur barbarie contre la civilisation des vaincus : mais cette civilisation puissante n'était alors affaiblie que dans ses moyens de défense; et cela par les dispositions naturellement pacifiques du chef d'un grand empire, entouré de barbares indigents et désunis. Le besoin de la sécurité force les vainqueurs à entretenir une force militaire, devenue bientôt nationale comme eux : c'était là seule chose qui manquât à la civilisation ; celle-ci redevenue complète ne dut point changer, et soumit facilement les Tatars qu'entraînait déjà une vénération d'habitude pour l'empire chinois.

Les Romains trouveront en Grèce une civilisation amollie, détériorée et non encore dissoute. Ils ne purent la régénérer ; mais ils la soutinrent, et en prolongèrent la durée. Eux-mêmes, cependant, éprouvèrent un ascendant analogue à celui qui a subjugué les Tatars en Chine. Animés du désir de la perfection, ils prirent de la civilisation de la Grèce tout ce qu'il en subsistait de bon, de brillant et d'agréable, le goût et les principes des sciences, des lettres et des beaux arts. On peut douter que par cet emprunt, ils aient accéléré la décadence inévitable de leur propre civilisation; et il est sûr qu'ils la parèrent de fleurs, et assurèrent à leurs descendants qui la verraient dé-

choir, les consolations les plus chères aux esprits cultivés.

Ce que ces deux exemples offrent de consolant ne peut nullement se réaliser dans la conjoncture particulière que nous examinons. L'état de dissolution ne laisse subsister de la civilisation que les abus, qui se combinent avec les vices de la barbarie dans le mélange des vaincus et des vainqueurs; et de cette combinaison funeste résulte nécessairement une dégradation aussi complète, mais peut-être moins durable que celle qui aurait pris naissance sous le joug d'un conquérant soumis à la première forme de civilisation.

Les Francs, après avoir subjugué les Gaulois-Romains, empruntèrent d'eux quelques jouissances: mais les derniers vestiges de la civilisation n'en furent pas moins rapidement effacés. Ils firent place à ces principes de barbarie déjà familiers aux vainqueurs ou nés de leurs passions exaltées dans l'ivresse du succès, et dont les conséquences atroces ou bisarres resteront, à la honte de l'espèce humaine, consignées dans les archives des lois féodales. Avant le laps de trois siècles, tous, Francs et Gaulois, devinrent également barbares; et si quelque différence subsista entre eux, elle ne se marqua que dans les degrés d'infortune et d'esclavage.

Il importe d'indiquer les gradations qui doivent mettre à cet état un terme que la force des choses placera dans l'avenir bien loin de son origine.

Si toute lumière n'a pas été violemment éteinte, si l'amour de l'instruction n'a pu être entièrement étouffé, si l'histoire et la mémoire même ne sont point réduites au silence, les vaincus conserveront de respectueux souvenirs de la civilisation antérieure, et, au milieu de la nuit la plus profonde, vivra une étincelle du désir de la perfection. Forcé, par un contact assidu, de connaître l'idiome, les arts et les coutumes de ses sujets, entraîné à altérer ses mœurs propres et ses usages pour les adapter à ses jouissances nouvelles, le conquérant qui n'est entravé que par les faibles liens de l'habitude, et non par les chaînes de diamants dont la civilisation fixe charge les hommes, donnera lui-même l'impulsion vers un changement en mieux. Mais il faudra encore bien des années pour fondre ensemble les idées anciennes et les nouvelles lois des vainqueurs, et les habitudes des vaincus et les désirs auxquels ils attachaient jadis l'espoir du bonheur. Par instinct d'ailleurs ou par calcul, les chefs de l'état barbare chercheront à en prolonger la durée; ils mettront en œuvre à la fois et leur puissance oppressive, et leur union avec les ministres ambitieux de la religion; ils entretiendront la multitude dans son ignorance et dans ses vices; ils fomenteront ces haines, ces discordes partielles qui n'ont besoin que d'être faiblement combattues pour empêcher la naissance d'un *esprit national*, et armer chaque jour les hommes contre leurs frères au profit de leurs oppresseurs.

Pour que la barbarie ne prévaille point, il faudra peut-être qu'une suite non interrompue de grands hommes, ou un événement aussi heureux, aussi imprévu que le fut l'invention de l'imprimerie, vienne hâter ce que le progrès du temps opérerait avec trop de lenteur. Alors naît et s'avance désormais au travers des obstacles de tout genre, une civilisation perfectible; non sans traîner encore avec elle des lambeaux honteux de l'ancienne barbarie.

Le lecteur jugera si ce tableau offre quelque ressemblance avec les destinées de l'Occident depuis l'invasion des guerriers du nord jusqu'au siècle qui a précédé le nôtre; il jugera si l'esprit féodal, inconnu dans le premier état de la civilisation perfectible, transmis, de barbares en barbares, des anciens dévastateurs de l'Asie aux moindres oppresseurs de l'Europe, combattu et restreint partout où s'est perfectionnée la civilisation, mais, de nos jours même, si difficile à déraciner entièrement, si, dis-je, cet esprit ne suffit point pour expliquer une grande partie des imperfections politiques de la civilisation moderne.

A la peinture des peuples dont la corruption intérieure a dissous la civilisation, opposons le tableau d'une civilisation détruite par une force étrangère, asservie ou bannie de son territoire natal, et qui domine encore, héréditaire, sur les dernières générations des hommes dont elle a jadis subjugué les ancêtres. Quel témoignage rend au génie de Moïse, sur presque tous les points du globe,

le peuple hébreu ! Semblable à la flamme qui se multiplie en se dispersant, il atteint la bénédiction qui lui promet des enfants innombrables comme les sables de la mer, au sein même des nations conjurées pour l'anéantir, au milieu des outrages, des vexations, des barbaries sans cesse renouvelées. Ces Parsis, que les persécutions successives de[illegible]orce, d'autres religions ont pu détruire presque jus[illegible]me, dernier et n'ont pu changer, ne diront poin[illegible]nés à certitude quand a vécu Zoroastre et ce qu'il [illegible]ur les mais leurs désirs, leurs pensées, leurs actions, leur vie, leur mort sont encore dirigés invariablement par les lois de Zoroastre. Ces deux exemples appartiennent à la première forme de civilisation ; et elle seule, en effet, peut laisser des traces aussi durables. Les Highlanders d'Ecosse, les habitants des Hébrides ont changé de religion et de gouvernement, ont vu altérer chaque jour leurs coutumes et leur langage, par le commerce d'hommes élevés dans des habitudes toutes différentes : que de traits néanmoins accusent encore en eux le peuple soumis pendant des siècles à une civilisation de première forme ! Descendons jusqu'aux Bohémiens, ces vagabonds mendiants, fourbes et voleurs, rebut de l'espèce humaine. Les écrivains les plus judicieux qui ont essayé de remonter à leur origine, ont soupçonné avec vraisemblance qu'ils sont sortis jadis de l'une des castes les moins éclairées de l'Inde ou de l'Egypte. A leur ignorance primitive, l'habitude de la misère, de la persécution et d'une vie er-

rante joignant ses effets désastreux, ces malheureux ont dû oublier peu à-peu toutes les institutions de leur patrie originaire : mais marqués du sceau de la forme fixe, ils en ont conservé un attachement exclusif et profond pour leurs compagnons d'infortune, et quelque connaissance de leur ancien pays natal, devenu langue sacrée et secrète entre eux. Remarquez cependant que l'oubli de tout ce qui leur reste les dérobant aux institutions les plus efficaces de la première forme, rendrait plus facile le succès d'un gouvernement éclairé qui, en leur assignant des propriétés et une demeure fixe, essayerait de les arracher à l'existence vagabonde et aux coutumes particulières, et de les faire rentrer dans la société des peuples de l'Europe. Si les efforts que l'on a tentés pour y parvenir ont jusqu'à ce jour été infructueux (1), c'est que, dirigés par une politique étroite et aveugle, ils se sont bornés à contraindre le Bohémien, d'échanger contre la misère d'un serf attaché à la glèbe, sa misère indépendante.

L'antiquaire s'arrête avec complaisance devant une pierre mutilée, monument muet ou indéchiffrable des arts ou des sciences d'un peuple détruit. Avec plus d'intérêt encore, l'historien de l'espèce humaine s'arrête devant ces monumens vivans d'une ancienne civilisation. A leur aspect, tous ses souvenirs se réveillent, sa vue s'étend,

(1) *Grellman, Histoire des Bohémiens, pages* 194-200.

sa pensée s'aggrandit. Depuis l'apparition de ces hommes de génie dont le nom n'a guère traversé les siècles qu'entouré d'allégories ou obscurci par des fables, jusqu'à nos jours, jusqu'aux jours qui suivront les nôtres, il voit se succéder, s'altérer mutuellement, se disputer la vie des hommes, tous ces modes divers de civilisation, toutes ces combinaisons qui rendent la civilisation impuissante, impossible; il interroge, dans son ame, les hommes à tels de tous les âges, de tous les climats; il leur les demande, parmi tant d'états différens, lequel est le meilleur et fait jouir les hommes de plus de prospérité?

A cette question, une réponse semblable s'élève de toutes parts. Chaque homme est invariablement affectionné et fixé à son état, quelque chétif et malheureux que cet état paraisse aux autres hommes. Les hordes chasseresses des confins de la Sibérie souhaitaient, comme une malédiction, à leurs ennemis de devenir pasteurs, et, ainsi que les Tatars de s'embarrasser follement du soin d'un troupeau (1). Le sauvage de la Nouvelle Hollande fuit les villes où l'Européen l'a conduit, et, pour rentrer dans ses mœurs natales, échange les jouissances dont on le comblait, contre le froid, la faim et le dénuement absolu. Les nations civilisées ne sont pas moins esclaves de l'habitude dans l'appréciation de leurs avantages; et celles

(1) *Abulgari. Histoire généalogique des Tatars.*

même qui se montrent les plus portées à modifier leur civilisation par des usages étrangers, n'en croyent pas moins cette civilisation la meilleure de toutes et la moins imparfaite dans son ensemble.

Prendra-t-on pour mesure de comparaison la puissance extérieure? Nous voyons sans doute maintenant l'Europe, forte d'une civilisation très-avancée, exercer sur le reste du globe une influence prépondérante: mais les Mongols ont conquis l'Hindostan, et les Tatars la Chine; mais sans la courageuse opposition des Français, à la fin du dernier siècle, les Russes menaçaient de subjuguer l'Europe, sans avoir presque emprunté de sa civilisation autre chose que la perfection des arts militaires.

La comparaison des vertus, des lumières, des sciences, offre en apparence une base plus sûre, et d'autant plus que nous sommes habitués à juger des progrès de la civilisation par ceux du perfectionnement moral et surtout de la culture de l'esprit. Mais sans rappeler combien il est difficile d'établir impartialement cette comparaison délicate, sans rechercher avec détail ce qui, en bien ou en mal, tient au climat, aux conjonctures plutôt qu'à des institutions plus ou moins parfaites, l'on trouverait, je crois, un douteux indice d'une civilisation plus heureuse dans ce qu'une telle comparaison offrirait de plus éclatant: elle ne porterait guères que sur les actions de quelques individus mis par leur position en évi-

dence, et non sur la masse entière de la population. Le libertinage d'esprit qui distinguait les courtisans de Charles II, l'éclat incomparable de la cour de Louis XIV, auraient donné une idée peu exacte des principes de morale reçus en Angleterre, et de l'instruction générale de la France, dans la dernière moitié du dix-septième siècle. N'oublions pas, d'une autre part, que de grandes vertus, des génies transcendans brillèrent à souvent en des temps de trouble, qu'en dur les de paix et de félicité. Athènes penchait vers son déclin, et Rome touchait à sa ruine, quand Phocion et Démosthène, Cicéron et Caton immortalisèrent leurs noms et leurs patries. Un peuple dont l'histoire de plusieurs siècles ne comprendrait que quelques pages, et qui pourtant n'aurait pas croupi dans la léthargie de la servitude, aurait probablement atteint le mieux le but de la civilisation.

Ces difficultés indiquent, ce semble, que la question est mal posée, et qu'il faut se borner à rechercher quelle civilisation a rempli le plus sûrement son objet particulier. La discussion de ce nouveau problême exige encore autant d'examens approfondis qu'il existe de divers exemples de civilisation; c'est-à-dire que sa solution doit être, pour mes juges, un corollaire de l'ouvrage que je me propose de mettre sous leurs yeux.

Leur arrêt, qu'il ne m'appartient pas de porter et encore moins de prévenir, reposera sur une

connaissance raisonnée du but que doit atteindre la civilisation, du moyen qui lui est donné pour y parvenir, et des élémens dont elle se compose.

But, moyens et élémens de la Civilisation.

Protéger efficacement contre les attaques extérieures et intérieures, la vie de l'homme, sa liberté, sa propriété;

Le venger l'injure commise et l'empêcher de se renouveler;

Défendre un sexe faible de l'oppression du sexe le plus fort;

Favoriser, dans leurs jouissances et leur durée, les affections naturelles à l'homme, leur assurer l'avantage sur l'impulsion aveugle des passions, et préserver leurs résultats des effets de notre indolence et de notre imprévoyance;

Faire servir les facultés et la culture de l'esprit humain à rendre moins pénible la vie du plus grand nombre des hommes, et aussi à maintenir la somme des moyens de subsistance et de bien-être au niveau de l'accroissement de la population;

Trouver dans l'institution des lois et du gouvernement une garantie de la durée de ces avantages, sans exiger de trop grands sacrifices des biens que la nature nous donne et de ceux que nous promet la société.

Telles sont les résultats que produirait une civilisation parfaite.

L'impossibilité de les rencontrer réunis prouve

que la civilisation est partout imparfaite et qu'elle l'a toujours été.

I. La complication des intérêts politiques, l'ambition, les haines, les ressentimens des peuples ont rarement permis que la guerre eût pour motif réel les injures particulières faites par des étrangers aux sujets de l'état.

Le philosophe déplore la fréquence des guerres, et les maux qu'elles entraînent; mais il n'en accuse que le caractère de l'homme. La civilisation les point multiplié les guerres entre les peuples; a des fureurs irréfléchies elle a seulement substitué des attaques motivées; et s'il est vrai de dire qu'elle a changé l'art grossier des combats en une science aussi compliquée que terrible, il est juste d'ajouter que par la régularité qu'elle y introduit, aussi bien que par les sentimens de générosité qu'elle seule développe, elle a souvent tempéré ce que, hors de son empire, la guerre a de hideux et d'atroce. La guerre, fesons-en l'aveu, est une maladie de notre espèce. La nature a mis dans nos ames une ambition belliqueuse qui se combine avec toutes les passions, même avec la peur. Le monde, depuis les premiers temps connus, semble n'avoir jamais été qu'un vaste champ de bataille, et, en plaçant la guerre jusques dans les cieux, en leurs diverses théogonies, les hommes n'ont point cherché à diviniser leur penchant: par un instinct naturel, ils ont fait les Dieux à leur image.

Le barbare, le sauvage ne croit le plus souvent

exister que dans la guerre. Au sein de la civilisation, la lassitude des combats fait soupirer après les jouissances de la paix; le repos de la paix, en renouvelant les forces, ranime le désir des combats. Celui qui ne croira point avoir besoin de s'armer pour la défense, s'armera bientôt pour l'attaque. Le peuple, en qui la toute-puissance civilisatrice fixe aura engourdi cet instinct guerrier, tombera, comme le Thibet et l'Hindostan, sous le joug d'aggresseurs avides dont l'audace franchira tôt ou tard la vaste mer où les monts impraticables qui les séparaient de leur pays. Pour réaliser la chimère d'une paix perpétuelle, il faudrait que dans l'esprit de tous les peuples sans exception, il s'opérât simultanément et pour durer à jamais, une révolution entièrement opposée à tout ce que l'on a observé jusqu'à ce jour. Tout projet de ce genre plaît à l'imagination par la grandeur de la pensée, et à l'humanité par les fruits pacifiques qu'il devait produire. Mais la réflexion ne tarde pas à découvrir qu'en supposant même qu'il réussît d'abord, il portait avec lui un germe de destruction. Les exploits guerriers; indispensables pour arriver au but proposé, auraient inspiré aux vaincus trop de ressentiment, aux vainqueurs trop d'orgueil, d'ambition et d'esprit militaire, pour que la première occasion ne rallumât point chez les uns la soif de la vengeance, chez les autres la soif des conquêtes. L'histoire aussi n'oubliera point

un fait dont a été témoin notre génération. Un peuple belliqueux proclame solennellement qu'il ne soutiendra plus que des guerres défensives : au même instant, l'Europe entière se coalise contre ce peuple, partage d'avance, par des traités, son territoire, inonde de soldats ses frontières, et, de force, par des attaques sans cesse renouvelées, à rapporter chez ses aggresseurs la guerre offensive, et à faire briller ses étendards des bords vaincus à de la rive africaine jusqu'aux fleuves qui servent de limites à l'Asie.

On a vu long-temps des peuples rester exposés aux invasions subites de l'ennemi, et borner leur politique à punir les hostilités par de terribles représailles. Le désir de la sûreté personnelle a dû enfin les porter à prévenir ces redoutables surprises. A la construction des remparts des villes, des forteresses avancées, des *grandes murailles*, ont succédé en divers pays les armées permanentes. Cette institution dont les avantages et les inconvéniens peuvent fournir la matière de discussions interminables, influe sur la civilisation en déterminant la mesure des états, et ne laissant, à la longue, subsister les moins étendus que d'une manière très-subordonnée. Elle y influe par son effet naturel qui est souvent, comme l'a prouvé Montesquieu (1), de substituer l'esprit militaire

(1) *Montesquieu. Considérations sur les Causes de la grandeur des Romains et de leur décadence, chap.* IX.

à l'esprit du citoyen, surtout pendant la durée des guerres lointaines qu'elle donne la facilité d'entreprendre et de poursuivre. Elle deviendra donc redoutable dans une monarchie, lorsque le chef lui-même ne sera point guerrier. Elle le sera encore plus dans un état libre : Rome forcée, malgré sa position et sa politique, de tenir incessamment sur pied des armées nombreuses, avait senti elle-même le danger. Elle sut long-temps s'y soustraire en ne liant chaque soldat que par le serment prêté au chef dont les fonctions étaient temporaires. L'obligation du serment expirait avec la durée des fonctions.

Lorsque l'on a voulu, au contraire, affranchir entièrement le citoyen de cette obligation, l'on est tombé dans un péril plus grave et plus honteux, celui de confier à des mercenaires étrangers la défense nationale. Les villes libres de Moscovie et les Républiques italiennes qui, dans le moyen âge, commirent une semblable faute, ne tardèrent pas à la payer de leurs richesses, de leur liberté, et du sang de leurs citoyens.

II. La défense des particuliers contre les attaques intérieures a généralement été mieux réglée. Que de maux cependant ont résulté des vices ou de l'insuffisance de la justice criminelle ! Combien de fois la liberté, la vie même ont péri par le défaut des lois et des formes destinées à les protéger !

Sous peine d'être troublée par les vengeances

particulières, la civilisation doit assurer une réparation suffisante à celui qui a reçu l'injure, tendre à corriger le coupable, et pourvoir à l'avenir, par l'effet de son châtiment, à la sûreté publique.

Mais nous la voyons, impuissante, offrir ici, à l'offensé une réparation insuffisante ou nulle, forcé, l'opinion générale ; là, tolérer ou autoriser jusque, un certain point les vengeances commandées à périeusement par cette même opinion ; nulle les ôter tout motif au ressentiment, et à l'agression toute espérance d'impunité.

Rarement aussi le changement moral du coupable a été essayé ou même projeté. L'esprit de vengeance de la nature brute perce dans la civilisation. Chez un peuple doux, sensible, ont subsisté jusqu'à nos jours, et la question et les supplices ajoutés à la peine de mort. La législation qui réglait ces attentats contre l'humanité aurait pu fournir des instructions au cannibale acharné sur son captif et aux brigands qui, à force de tortures, veulent contraindre leurs victimes à révéler des trésors imaginaires. De telles horreurs n'ont point été abolies sans exciter des réclamations. Et aujourd'hui encore le même esprit dirige les idées que la plupart des hommes se forment de la législation pénale. On en trouverait très-peu qui, si on leur présentait un moyen infaillible de corriger le coupable par de bons trai-

temens, n'hésitassent à l'adopter; ils demanderaient toujours; où est l'expiation, la punition, en un mot la vengeance?

Cette disposition haineuse se couvre volontiers du prétexte de prévenir le crime en effrayant par l'exemple public des châtimens: et une telle intimidation est si peu calculée d'après la connaissance de l'homme, l'exemple public des châtimens elle-même si peu que, presque partout, le délit et le punissent se renouvelle avec audace sur le lieu et au moment même de leur exécution.

III. Il est superflu de rappeler les plaintes anciennement élevées contre l'administration de la justice civile; plaintes qui ont donné à la raison même l'amertume et l'emportement de la satyre. La réflexion nous montre dans l'humeur litigieuse un défaut que fait naître souvent l'activité propre à la forme perfectible; dans la complication des lois et de la jurisprudence une conséquence nécessaire de la multiplicité des nuances par lesquelles des hommes très-civilisés font varier leurs conventions particulières; ici enfin, comme partout ailleurs, le mal mêlé au bien et très-difficile à en séparer.

IV. Ce n'est pas seulement sous le rapport des lois qui la doivent protéger, que la propriété intéresse la civilisation. C'est sur la propriété de tout genre que se prélèvent les dépenses publiques, inséparables d'une civilisation étendue. Les contributions destinées à les acquitter ne

sont point, comme le pensent les chefs de l'état barbare, un fermage qu'ils ont toujours droit et intérêt d'augmenter sans mesure. Elles ne sont point ce qu'elles paraissent à l'avare égoïste, des fléaux auxquels il peut légitimement se soustraire; les contributions sont, de fait, une condi[illegible] essentielle de la garantie que la société acc[illegible] aux propriétés individuelles, et trouvent [illegible] seule mesure légitime dans les besoins réels [illegible] traîne cette garantie. C'est une vérité d[illegible] civilisation doit également convaincre les gouvernans et les gouvernés.

Le mode le meilleur de lever les impôts dépend de tant de circonstances relatives aux climats, aux temps et aux mœurs que l'on doit peu s'étonner des erreurs où sont tombés plusieurs écrivains estimables, quand ils ont voulu établir sur ce point un système invariable et universel. La science financière dans ce qu'elle a d'absolu, se compose d'un petit nombre d'axiomes vulgaires jusqu'à la trivialité; mais leur application forme une science particulière pour chaque pays et même pour chaque siècle.

Des contributions se rapproche une ressource financière dont l'usage paraît exclusivement propre aux peuples modernes, celle des emprunts publics (1). Je ne discuterai ni les inconvéniens,

(1) Heeren, (*Manuel d'Histoire ancienne. Section V, seconde période,*) affirme que les Romains ont eu quelquefois

ni les avantages attachés à cette manière de prélever, dans les temps de nécessité, une partie de l'imposition des temps prospères. Il suffit de remarquer que l'on doit faire entrer comme élémens, dans cette discussion, non-seulement la différence qui existe entre les emprunts d'un prodigue oisif mais aux d'un père de famille habile et économe, lisati aussi l'influence des emprunts publics sur elle g rale et la fortune des particuliers, influence Le ible; car tout se lie dans la civilisation. J'observerai seulement, qu'en vertu de cette liaison même, les emprunts bien administrés opèrent sans efforts et presque sans qu'on s'en aperçoive, ce que n'aurait pu faire aucune loi, même pénale, la fixation réelle du taux de l'intérêt de l'argent. Le degré de certitude de la propriété territoriale, les chances et la quotité commune du revenu qu'elle produit, la certitude et les chances du prêt d'argent, enfin l'intérêt que l'on en peut exiger, voilà les quatre termes d'une proportion qui s'établit naturellement, et suivant des rapports d'au-

---

recours à des emprunts, de l'an 490 de Rome à 620. « Il « n'y a, dit Bilhon (*du gouvernement des Romains*, p. 179,) « qu'un seul exemple d'un emprunt fait pour le compte « de la république; c'est celui que le consul Fabricius ou- « vrit pendant la guerre avec les Samnites, et qu'il rembourса « lui-même après la guerre. » En admettant l'une ou l'autre assertion, il ne reste pas moins certain que rien de semblable à notre dette publique constituée, à nos *effets publics* n'a existé chez les Romains : et c'est ce dont il s'agit ici.

tant plus rapprochés que l'état est plus florisant et mieux administré (1). Mais la certitude et les chances du prêt doivent varier sans cesse, au gré de circonstances qu'il est presqu'impossible d'évaluer dans chaque cas particulier : elles ont donc besoin d'être fixées d'après un terme commun et universellement connu. Par le taux de l'intérêt de ses emprunts l'état fournit ce terme ; et il est sûr : Ce qu'annonce d'embarras ou de prospérité dans la fortune publique la proportion de cet intérêt avec le revenu de la terre, existera également pour la majorité des particuliers. En effet, les emprunts ne peuvent avoir lieu que chez un peuple dont les citoyens ont entre eux beaucoup d'intérêts mêlés et subordonnés les uns aux autres : dès que l'état, débiteur d'un grand nombre de ses sujets, intéresse ainsi leur opulence à son opulence, les rapports des débiteurs particuliers aux créanciers, et des marchands aux consommateurs, forment comme deux chaînes électriques pour transmettre aux fortunes, en apparence les plus indépendantes, tout ce

(1) On a vu en France, il y a quelques années, l'intérêt de l'argent tomber subitement de 9 à 6 pour $\frac{0}{0}$: c'est la preuve frappante de la prospérité publique et de la confiance qu'inspire le gouvernement.

N. B. La portion indiquée est *inverse* : soit la certitude de la propriété territoriale représentée par 2, celle du prêt par 1 ; le revenu territorial évalué à 3 pour $\frac{0}{0}$; la proportion s'établit ainsi :

1 : 2 :: 3 : 6. Taux de l'intérêt de l'argent.

qu'éprouve de bien ou de mal la fortune des créanciers de l'état.

Comme les contributions et les emprunts, la confection de la monnaie soumet à l'action de l'état la richesse des particuliers; la perfection de ce signe d'échange a toujours été regardée comme la preuve d'une civilisation perfectionnée : c'est le jugement que portèrent les indigènes de la Taprobane en admirant la beauté des monnaies romaines. L'influence désastreuse que l'altération de la monnaie exerce sur la prospérité publique et spécialement sur la solidité des liens qui attachent les gouvernés aux gouvernants, est jugée depuis long-temps, au moins en théorie. Les effets moraux de la diverse subdivision de la monnaie publique ont été moins appréciés et méritent pourtant de l'être; surtout si l'on songe que ces effets, quelque faibles qu'on les suppose, se renouvelant dans tous les échanges dont se compose le commerce intérieur, se multiplient ainsi des millions de fois, en un jour, sur la surface d'un vaste empire.

Quelle que soit, dans la civilisation, l'importance accordée aux objets et à l'activité du commerce intérieur, le commerce extérieur appelle, par une importance plus grande encore, l'attention du législateur. Nous avons déjà fait pressentir combien il peut subir d'entraves dans la première forme. Peut-être faut-il aller plus loin; et quand on considère une nation telle que celle des Hindous, qui n'a besoin d'aucune autre et dont toutes

les autres ont besoin, on peut mettre en doute s'il ne serait pas meilleur pour elle de proscrire absolument le commerce extérieur et de repousser l'or qu'il fait affluer dans son sein. Il est sûr au moins que la Chine, par les sévères prohibitions et les précautions jalouses qui circonscrivent son commerce, s'est préservée de bien des maux. Dans la seconde forme, on le sent, la question prend un aspect différent; le commerce semble n'y pouvoir être trop favorisé : et cependant cette faveur doit peut-être reconnaître des limites posées par la main de la nature. L'avenir décidera si l'Angleterre a suivi une saine politique en compromettant depuis tant d'années les destinées de l'Europe entière, pour assurer à son commerce une étendue exagérée, ou plutôt une suprématie véritable sur tous les points de l'univers.

V. De tous les genres de propriété, la propriété territoriale est la plus intéressante sous le rapport de la civilisation. Si l'exemple de quelques peuples a prouvé que la division du territoire entre les individus n'est pas indispensable à l'établissement d'une demi-civilisation, des exemples infiniment plus nombreux ont montré, dans cette institution, le plus sûr garant de la durée d'une civilisation étendue. Les talents, les arts agréables ou industriels suivent partout leur possesseur. Un peuple purement manufacturier irait chercher un sol où ses travaux lui assurassent une richesse permanente. Purement navigateur, il ne tarderait pas à

former des pirates et à retrograder vers l'*état de férocité* : l'incertitude des propriétés sous un régime despotique, n'a pas peu contribué à perpétuer la piraterie chez les Barbaresques. La propriété territoriale reste fixe et enchaîne son possesseur, dont l'attachement s'augmente par les travaux même qu'il entreprend pour en augmenter la valeur. C'est à elle qu'il appartient de consacrer, par les affections personnelles, cet amour du sol natal que doivent faire naître l'habitude, l'orgueil du nom national, et les traditions des familles et de l'histoire.

Il suit de là, 1° que partout où la propriété territoriale n'est point l'objet d'un grand respect et le principe d'une grande influence, la civilisation est imparfaite; 2° que la distribution des propriétés entre les individus n'est jamais indifférente à la civilisation. On aperçoit d'abord, et il serait facile de prouver dans tous les détails, comment doivent varier avec elle la mesure commune de l'instruction, les habitudes, les mœurs, la multiplicité des crimes, leur gravité, et la manière dont ils sont appréciés. Si l'on se borne à faire entrer en considération le genre du gouvernement, on conçoit que la démocratie tend à rendre la moindre possible l'inégalité des propriétés; l'aristocratie à établir une inégalité énorme et tranchée entre la classe gouvernée et la classe gouvernante; la monarchie à faire procéder cette inégalité par des gradations presque insensibles. Le despotisme, sans s'inquiéter

de la mesure des propriétés, les veut toutes également instables, afin que toutes soient dans sa main pour y servir de garants, non de l'amour de la patrie dont il a étouffé le germe, mais d'une obéissance aveugle et illimitée.

VI. La propriété la plus respectable de l'homme est celle de sa personne. Il y fait participer la société, mais sous la condition expresse de n'en disposer qu'avec justice, et dans des formes légales. On a vu en Allemagne des gouvernements tolérer des manœuvres attentatoires à cette propriété, soit pour peupler des colonies éloignées et malsaines, soit, ce qui est plus infâme, pour recruter des troupes étrangères. L'avantage que procurent de pareils crimes est compensé, et au-delà, par le danger d'introduire et d'autoriser ouvertement l'affreuse corruption qu'ils supposent.

L'esclavage est une institution si anciennement, si universellement répandue sur la terre, que, malgré son injustice évidente, on a pu la croire naturelle. Aristote (*Politique*, *liv.* I, *ch.* 5 *et* 6.) soutient cette opinion, et allègue plusieurs raisons pour l'appuyer; mais lui-même n'en semble pas pleinement satisfait. Aussi lui échappe-t-il de dire (*Chap.* 5, *traduction de M. Millon.*) « En « un mot, celui-là est naturellement esclave qui « a assez peu d'ame et de moyens pour se ré- « soudre à dépendre d'autrui ». Plus loin cependant (*chap.* 8) il affirme que « la guerre..... « contre les hommes qui, étant nés pour obéir,

refusent de le faire. . . . n'a rien d'injuste, étant pour ainsi dire déclarée par la nature même ». Cette contradiction étrange prouve quel ascendant les préjugés universellement reçus exercent sur la droiture de l'âme, la justesse de l'esprit, la perspicacité du génie.

D'autres théoriciens ont prétendu que le vainqueur, maître de tuer l'ennemi qu'il épargne, acquiert par cela même la propriété durable de l'existence qu'il lui a conservée. A ce sophisme dont J. J. Rousseau a fait sentir la faiblesse, on pourrait substituer la pensée plus juste de chercher, dans les travaux d'un ennemi captif, une indemnité de son aggression téméraire. Mais ne serait-ce pas tomber cette fois, comme tant d'autres, dans le tort grave d'assigner pour cause primitive à une institution, un raisonnement inventé bien postérieurement à son origine, dans la vue de la justifier ou de l'expliquer? Il n'est pas dans la nature des hommes pris en masse de procéder si logiquement: le premier mouvement détermine leurs actions; l'habitude les continue, les intérêts de chaque jour les modifient; l'influence de la réflexion arrive la dernière, et ne sert souvent qu'à faire trouver un prétexte plausible à ce qu'elle ne saurait changer. Le sauvage errant dévoue ses prisonniers aux plus affreux supplices que puisse inventer la vengeance. Sa rage est-elle assouvie ou lassée? Il adopte le captif que la veille il aurait déchiré vivant; il en fait son con-

citoyen, son frère. Mais lorsque des demeures fixes et la propriété d'un territoire ont changé la nature de la guerre; lorsqu'elle est devenue quelque chose de plus qu'un coup de main, une surprise; lorsque les vaincus retrouvant derrière eux et des remparts protecteurs et des guerriers amis, ont pu se rallier et revenir défier leurs vainqueurs; cette adoption bienveillante a cessé d'être possible. On a dû craindre, au contraire, que le captif, si on le laissait libre, ne retournât grossir l'armée de ses concitoyens. Pour l'en empêcher, il fallut l'enchaîner; mais alors il fallut aussi le nourrir: et rien ne parut plus légitime que de le contraindre, dans la captivité, à travailler pour subvenir à sa subsistance. Cette mesure ne pouvait être bien rigoureusement calculée; d'ailleurs la nécessité de surveiller le captif ne permettait pas de lui laisser entreprendre toute sorte d'ouvrages : on s'accoutuma donc à regarder sa nourriture comme l'équivalent de son labeur, quel qu'il fût; bientôt, par un progrès imperceptible, on sentit la possibilité de tirer de ce labeur forcé un parti plus avantageux que la simple subsistance de l'individu. On en profita; et le captif devenu de fait une propriété productive fut conservé et traité comme tel, et comme tel échangé contre d'autres propriétés.

C'est alors, sans doute, que le plus dangereux des sophistes, l'intérêt, mit en avant et la prétendue loi de la nature qui condamne le faible à la servitude, et le droit que peut s'arroger le vainqueur

sur une vie qu'épargne sa clémence, et celui qu'il a réellement d'exiger un dédommagement d'un agresseur injuste. Etayé de ces idées plus ou moins spécieuses, et aussi de la considération que le sort variable des armes pouvait soudainement assimiler les vainqueurs aux vaincus, l'esclavage parut légitime aux peuples anciens. En vain le législateur aurait-il tenté de l'abolir : la vente des prisonniers fesait partie du droit de la guerre entre les nations, et d'une manière tellement avouée qu'à Rome la captivité entraînait la mort civile et dissolvait les nœuds du mariage. La faculté de se racheter fut un pas vers le mieux; elle conduisit par degrés à l'usage des rançons, tel qu'il subsistait il y a moins de trois siècles; puis enfin s'établit l'échange des prisonniers, l'un des traits les plus honorables qui caractérisent aujourd'hui les peuples civilisés.

Mais par une de ces contradictions trop familières à l'homme, la civilisation consacra la servitude de la glèbe, née, au sein d'une société informe, de l'oppression de l'homme paisible par l'homme violent, de l'agriculteur par le guerrier; elle conserva, elle étendit le commerce des esclaves, après que le droit de la guerre eût cessé de lui servir d'excuse ou de prétexte. Un état contraire à toutes les lois de la justice fut réglé par des lois; on crut en pouvoir porter d'obligatoires pour les esclaves, comme s'il existait des devoirs sociaux pour ceux qui ne conservent aucuns droits. Enfin l'humanité s'est élevée contre

ce crime antisocial ; la raison a miné peu à peu les obstacles qu'opposaient au triomphe de la morale l'intérêt et l'ignorance ; et dès l'époque où j'ai posé la limite de la carrière que je dois parcourir, on a pu prédire avec confiance le jour prochain où l'esclavage aura disparu de toute la terre civilisée.

VII. C'est aussi par la force, déguisée sous le nom de la force des choses, qu'ont été réglées d'abord et rendues presque inattaquables aux efforts d'une civilisation meilleure, les relations de pouvoir et d'obéissance entre les deux sexes. Parmi les modifications qu'y ont apportées le temps, le besoin, la générosité, la reconnaissance, on remarque surtout la loi singulière des Egyptiens que nous a fait connaître Diodore de Sicile(1), le respect enhousiaste qu'avaient pour les femmes les Gaulois et les Germains, et quelques usages analogues nés des lois bien moins que des mœurs, chez les peuples les plus policés de l'Europe.

Ces usages ont quelquefois exercé sur le mariage une influence assez marquée, pour que le sexe qui voudrait abuser du pouvoir, l'achetât à des conditions aussi pénibles que l'obéissance peut le paraître à l'autre sexe. On sent qu'une telle influence a dû être jugée diversement, suivant les passions et les intérêts des êtres qui l'éprouvent.

Il en est ainsi du mariage lui-même La licence

(1) *Diod. Sib. Lib.* 1, *p.* 1, *c.* 15

extrême censure la rigueur de ses lois; l'extrême austérité, leur relâchement. Loin de ces deux jugemens contraires, il est plus sage, je crois, pour excuser ce qu'a d'imparfait cette institution importante, de rappeler qu'elle ne se propose pas moins qu'un prodige continuel, celui de rendre permanent un désir fugitif et de faire servir le bonheur d'un jour au bien-être de toute la vie. Pour y parvenir, il faudrait de bonnes lois, toujours d'accord avec l'ensemble des mœurs, des habitudes, des opinions et des préjugés. Où trouver cette perfection et surtout cet accord? Platon, en introduisant la communauté des femmes dans sa république imaginaire, a prouvé qu'il ne pouvait résoudre la difficulté. Les peuples qui ont donné pour base au mariage l'esclavage des femmes, se sont sauvés d'une faute par un crime, et ont acheté, au prix d'un bonheur vrai, un calme trompeur. Ailleurs, l'exagération des idées de perfection a fait croire qu'il suffisait de prescrire pour être obéi; on a décrété des lois contre le célibat, et l'on a multiplié les causes du célibat; on a imposé au mariage un joug pesant et indissoluble; et l'on a été surpris de voir violer les lois sociales, après les avoir mises en opposition avec les affections les plus douces, les penchans les plus impérieux, les calculs les plus raisonnables.

V. L'autorité des parens et la soumission des enfans sont une conséquence nécessaire des besoins des uns et des soins des autres. Et quoique

l'on se soit égaré dans les deux extrêmes, tantôt en consacrant chez les modernes une puissance excessive qui ne convenait qu'à la constitution politique de Rome, tantôt en souffrant qu'une tendresse aveugle relâchât des nœuds dont l'affaiblissement est un désastre en politique comme en morale, ce n'en est pas moins ici la tâche la plus facile de la législation pour qui la nature a tout fait d'avance.

IX. L'état civil est la reconnaissance faite devant la loi et attesté par elle, des rapports divers que la formation des familles enfante entre les hommes. On croirait volontiers que cet acte si facile et si important a dû fixer toujours les regards les plus attentifs de la civilisation. L'histoire prouve le contraire. Le sentiment et la raison ont inspiré moins d'exactitude que l'orgueil, pour constater la descendance et les alliances des familles ; et les Arabes, peuple demi-civilisé, sont encore à cet égard plus avancés que beaucoup de nations policées. Des peuples barbares même ont pu prétendre à ce genre de supériorité.

X. Ce n'est point assez d'assurer à l'enfant, par l'état civil, la qualité et les droits de citoyen. Il faut encore que l'éducation le rende digne des biens qu'on lui conserve. Cette tâche peut souvent être dévolue au gouvernement ; soit qu'il s'en empare, au moins pour ce qui concerne le sexe appelé aux plus grands droits et aux travaux les plus importans ; soit que, faute de zèle, d'ai-

sance ou d'instruction, les parens se réposent sur lui d'un devoir qu'ils rempliraient mal.

Au delà d'une instruction générale, nécessaire dans toute civilisation, mais diversement mesurée suivant la nature de chacune, la forme fixe, par ses principes ou par ses conséquences, est portée à restreindre l'instruction dans la circonscription étroite d'une tribu privilégiée; d'autres fois, ses législateurs regardant un grand développement moral comme une sorte de luxe, ont mieux aimé se priver des jouissances qu'il offrait que de s'exposer à de ses inconvéniens. Il est donc naturel que cette forme, pour s'assurer des effets de l'éducation, la concentre impérativement sous la main de l'autorité. C'est ce que le seul peut-être entre tous les législateurs (1), Lycurgue, avait fait à Sparte.

La forme perfectible, au contraire, doit par son essence étendre indéfiniment le développement de l'esprit humain; elle ne peut essayer de l'enchaîner sans faire un pas vers la barbarie; il lui conviendrait donc mal d'user de contrainte; mais il est de sa munificence de suppléer à l'insuffisance des parens, et d'offrir même par les vastes moyens qu'elle seule peut réunir et mettre en œuvre, une étendue et une facilité d'instruction auxquelles les efforts des particuliers ne pourraient jamais atteindre.

(1) *Aristote. De la morale, à Nicomaque. Liv.* X, *ch.* 10.

L'instruction publique est un des ressorts les plus puissans de la civilisation, et en même temps un de ceux qu'il faut manier avec le plus de prudence. Le gouvernement qui en ordonne l'emploi, s'il ne le surveille pas, risque d'avoir à redouter les hommes à qui il le confie, ou de tomber dans leur dépendance. Jacques II se trouva de fait, à bien des égards, le premier sujet de ceux qu'il avait chargés de prêcher en Angleterre la doctrine de l'obéissance passive; et en France, le vice introduit dans l'instruction par les querelles religieuses fut une des principales causes des horreurs qui signalèrent la seconde moitié du seizième siècle. En général, le peuple peu instruit est moins dangereux que le peuple mal instruit : l'un est ce troupeau qui obéit à son chef et le voit périr avec la même impassibilité; l'autre a pour emblême la meute d'Actéon, troupe de bêtes égarées par la rage qui boivent le sang de leur guide et se déchirent entre elles.

Il est remarquable que les Romains ne connurent point, à proprement parler, l'éducation publique : et chez eux néanmoins, un candidat devait réunir à l'instruction militaire, celle de l'orateur et même les talents du jurisconsulte et de l'homme d'état. Dans cette singulière république, la force de l'esprit national et de la civilisation réparait tout et suppléoit à tout.

XI. L'accroissement de la population est le signe d'une prospérité au moins relative : car il ne peut

être à la fois sensible et durable qu'au sein de l'abondance et du bien-être général. Mais ce n'est point assez que les hommes se multiplient; il faut qu'ils se conservent : et ce qui semble très-simple pour une peuplade peu nombreuse, le devient beaucoup moins chez un grand peuple répandu sur un territoire immense. L'art de maintenir la quantité des subsistances au niveau précis des véritables besoins; d'apporter une égale attention à leur salubrité, à leur répartition sur les divers points de l'empire, enfin à leur valeur commerciale qui doit se proportionner en même temps au prix des travaux nécessaires pour les recueillir, et aux demandes de l'indigence, cet art d'autant plus difficile qu'on ne peut s'y permettre aucune expérience d'instruction, cet art n'appartient qu'à une civilisation perfectionnée.

Enfin, au milieu des changements physiques ou politiques que le temps enfante, la prospérité qui avait amené un accroissement de population peut décroître et même s'évanouir. Si néanmoins son effet subsiste après elle, on se trouve dans l'impossibilité de proportionner constamment à la multiplication des hommes les moyens de subsistance et de jouissances. Faudra-t-il alors tolérer le crime odieux de l'infanticide? Ou cherchera-t-on à restreindre le nombre des mariages (1); c'est-à-

(1) *Voyez l'ouvrage du docteur Malthus, intitulé : Essay on population.*

dire, à placer l'homme entre la plus insupportable des privations, et la séduction, le libertinage, les désordres les plus opposés à la nature? Et que l'on y prenne garde; l'un ou l'autre de ces vices, une fois introduit dans la civilisation, doit s'y perpétuer, alternativement cause et effet; parce qu'il favorise, dans ses excès, une tentation sans cesse renouvelée par la présence des objets qui font naître le désir.

XII. Les diverses institutions dont se compose la civilisation, ont besoin de lois qui les énoncent, et d'une force qui les mette en œuvre. Deux chemins sont ouverts pour conduire au but. On cherchera à rendre les lois assez fortes pour que leur bonne exécution dépende peu du caractère de leurs ministres; ou l'on tentera de placer ceux-ci dans une situation telle que l'honneur, la sûreté, la satisfaction personnelle se trouvent pour eux dans l'observation exacte et zélée de leurs devoirs. Le premier moyen convient mieux à la forme fixe, le second à la forme perfectible. Heureux les hommes, si l'emploi de ces moyens était toujours à leur portée; et si au lieu d'une constitution politique appropriée à leur position, à leur caractère et au reste de leur civilisation, la plupart des peuples n'en avaient reçu une toute contraire des mains de l'aveugle nécessité.

Il serait facile de donner à ce rapide recensement un développement immense, et de montrer la civilisation défectueuse sur les points où sa per-

fection importe le plus à notre bonheur. Mais sans anticiper sur des détails affligeants que nous aurons souvent à retracer, arrêtons-nous à l'idée que leur ensemble fait naître du principe moteur de la civilisation. Quel est ce principe si faible, si incertain dans son action, quelquefois même si contradictoire? La raison? C'est sans doute le chef-d'œuvre de la raison de combiner dans la proportion la plus juste les éléments de la civilisation, de deviner dans l'avenir leur réaction et leur influence réciproques, de peser, de contre-balancer les avantages, les inconvénients qui en seront les conséquences. Mais cette raison créatrice est celle d'un homme de génie, ou d'un petit nombre de sages; et elle ne s'adresse point à la raison des hommes pris en masse. Celle-ci en effet ne sort de l'enfance qu'au sein de la civilisation; la supposer capable d'adopter le bien en vertu d'une conviction réfléchie et universelle, c'est supposer que déjà l'on touche au point de réaliser cette perfectibilité indéfinie entrevue ou rêvée par des amis zélés du genre humain. Jusques là, nos penchants naturels, nos passions, ces artisans de désordre et de trouble que la civilisation doit sans cesse diriger, contenir ou réprimer, voilà les seuls leviers offerts à l'homme qui veut établir ou maintenir la civilisation parmi ses semblables. On reproche à quelques théoriciens de supposer des hommes sans passions: la civilisation ne serait point faite pour de tels êtres, moins encore parce

qu'ils n'en auraient pas besoin, que parce qu'ils en seraient incapables.

De principes si variables dans leur mesure, si divers dans leur direction, si confus dans leur mélange, si violents dans leurs combats, le résultat dut toujours être imparfait : imparfait comme l'homme au sein duquel ils sont puisés. Dans l'impossibilité de les concilier tous, on essaya d'en faire prédominer un seul ; et de son choix dépendit l'existence de générations nombreuses. Guidé par une connaissance profonde du peuple dont il régla les destinées, Lycurgue osa prendre pour premier mobile l'estime de soi ; et par un artifice admirable en plaça la mesure dans l'estime de la patrie. La civilisation qu'il fonda ne fut point à l'abri de graves reproches. Mais le souvenir de sa durée de sept siècles, au milieu de tant de causes de destruction, atteste la force du génie de Lycurgue.

Un grand nombre de législateurs, et surtout les plus anciens, ont cherché quel penchant exerce une domination absolue sur la masse des hommes, et subsiste communément, ou même se renforce lorsque tous les autres cessent ou s'affaiblissent. Le penchant de l'homme à embrasser et à conserver des idées religieuses, leur offrait ce caractère ; il devint leur point d'appui. Au milieu de tout ce qui peut séduire l'esprit, toucher le cœur, entraîner la raison, exalter l'imagination, enflammer l'espoir, imprimer le respect, effrayer

la contradiction, la voix du ciel se fit entendre à la terre; et trop merveilleux pour émaner de la main des hommes, le bienfait de la civilisation fut un don de la divinité.

Telle est l'énergie de ce moyen que l'on est porté à regarder les idées religieuses comme le premier élément de toute civilisation. Cela n'est pas tout-à-fait exact.

Dans la première forme, il est vrai, si l'on excepte la Chine (1), Lacédémone et le Mexique, la croyance religieuse paraît avoir été partout la base de la civilisation. Mais partout aussi nous la voyons altérée dans son langage, dans son action, dans son ensemble, suivant les passions et les besoins de l'homme qui la met en œuvre. Ainsi une religion originairement identique a changé ses cérémonies, et jusqu'aux noms des objets de son culte dans l'Hindoustan, à Siam et au Thibet, et l'on a, de nos jours, accusé des missionnaires célèbres, d'altérer les dogmes et les rites du christianisme, dans un empire où son admission devait substituer à la civilisation existante un ordre de choses tout nouveau.

Dans la seconde forme, la religion ne peut être la base de la civilisation; l'une, de sa nature, est fixe et immuable, l'autre toujours changeante

(1) Ce fait indique, je crois, que la civilisation de la Chine est moderne, comparativement à celle de l'Hindoustan, du Thibet et de l'Egypte.

pour s'avancer vers le mieux. Aussi les variations de celles-ci y ont-elles fait constamment varier l'influence de la religion, qui tantôt y dirige presque entièrement la morale et tantôt laisse ce soin aux magistrats et aux sages. On l'a vu même consacrer des cérémonies capables de dépraver les ames, et des croyances propres à favoriser le déréglement des mœurs. Elle peut aider de son pouvoir les lois et les institutions. On conçoit également qu'il s'élève entre elle et la civilisation une longue et pénible lutte, conséquence de la diversité des voies où chacune veut entraîner les hommes, et destinée à durer jusqu'à ce que l'une des deux ait ployé sous l'autre, ou que la lassitude, l'intérêt, l'expérience ait ramené la paix au prix de concessions mutuelles. Enfin la religion, loin de contrarier la civilisation perfectible, peut s'y trouver intimement mêlée, comme dans Rome ancienne: alors elle participe à sa nature, et varie avec elle. Le droit d'auspices solemnellement réservé aux Patriciens fut partagé par les Plébéiens dès qu'ils purent s'élever aux charges curules; le sacerdoce ne fut qu'une magistrature, et les cérémonies et la croyance religieuses que les conséquences d'un acte de législation.

Il y a plus: la religion qui peut être la base ou l'appui de la civilisation, qui la modifie nécessairement d'une manière efficace, quand elle ne l'a point créée ou secondée, la religion existe avant elle et sans elle; et quelque soit d'ailleurs l'état des peu-

ples. La même religion compte sous son empire toutes les nuances qui séparent la civilisation la plus avancée, de la barbarie, de l'état de férocité, de la dégradation complète et de la dissolution. Le christianisme régit à la fois les peuples les plus policés de l'Europe, le Grec dégradé, le Copte abruti, l'Abyssin farouche, le Monténégrin et le Cacovouniote avides de pillages et d'assassinats. En ce sens, la religion est indépendante de la civilisation, elle lui est étrangère, elle n'en fait point partie. Mais son influence nuisible ou profitable est immense, et par la morale qu'elle établit et par le parti que peuvent tirer l'ambition ou la sagesse de la vénération qu'elle inspire et de l'enthousiasme qu'elle enflamme. C'est donc sous cet unique point de vue que nous l'envisagerons, en la considérant comme moyen et non comme élément de la civilisation.

La civilisation est composée de trois éléments, la politique, la morale et l'instruction.

Ces éléments se combinent dans les proportions les plus variées. La politique peut être très-forte, l'instruction à-peu-près nulle, et la morale médiocre. A l'époque de leur fondation, les républiques Suisses durent infiniment à la morale, peu à la politique et rien à l'instruction. Plusieurs civilisations modernes nous feront voir l'instruction devançant de beaucoup dans ses progrès la morale et la politique. En un mot, un ou plusieurs éléments de la civilisation

peuvent se développer et se perfectionner, tandis qu'un autre reste encore dans la nullité ou dans l'enfance. Nous devons insister sur cette vérité importante, dont l'oubli frappe d'erreur les jugemens que l'on porte sur l'histoire. Faute d'admettre la possibilité de cet inégal développement à la même époque, possibilité si souvent prouvée par les faits, dès que la civilisation présente quelques parties informes, on se croit ramené à l'état sauvage. C'est ainsi que l'estimable Ferguson (1) juge les Grecs au temps du siège de Troye; il oublie que déjà ces peuples avaient des demeures fixes, des propriétés, des villes, qu'ils unissaient à leurs mœurs pastorales et à leurs coutumes belliqueuses, la théorie et la pratique de plusieurs arts utiles, une mythologie brillante, et des idées justes de gouvernement et de législation.

La politique se compose des institutions qui fixent l'état des citoyens, et la mesure de leur liberté politique et personnelle constituent le gouvernement dans toutes ses parties, assurent à chacun le secours de tous, veillent à la défense commune et à la paix intérieure, protègent les diverses branches de l'industrie individuelle, et font concourir l'ensemble de la société aux tra-

(1) *An Essay on the History of the civil Society. Part. II. Sect. III.*

vaux et aux améliorations dont tous peuvent directement ou indirectement percevoir quelque avantage. On y doit rapporter aussi ces coutumes, ces préventions générales qui, dans la pratique, ont souvent plus d'influence que des lois positives, sur la marche des gouvernants, les choix des citoyens, l'obéissance des sujets. La prévention établie à Rome en faveur des Patriciens survécut à la loi qui la consacrait; elle les fit souvent élire à l'exclusion des Plébéiens, après que ceux-ci eurent conquis le droit d'arriver comme eux aux magistratures. Plus tard, changeant moins d'objet que de nom, elle concentra volontiers les choix dans les familles déjà illustrées par des choix antérieurs, et produisit la défaveur communément attachée au titre d'*Homme nouveau.*

La morale d'un peuple civilisé ne se borne point non plus aux règles de conduite dérivées des grands principes universellement reconnus. Elle compte encore plusieurs branches. A la plus noble appartiennent ces sentiments profonds d'affection et de dévouement qui, faisant de l'amour de la patrie une sorte de religion, s'exaltent dans l'infortune, subsistent dans les dissensions et doublent le prix de la prospérité. Malheur au peuple qui en est privé! Pour lui est fermée la source du plus grand bonheur peut-être que la civilisation puisse donner aux hommes. Les succès ne lui inspirent que de l'arrogance, les revers que du découragement et du dépit : que dis-je?

calomniant le bien, exagérant le mal, il se complait à envenimer ses blessures et à flétrir ses lauriers.

Dans la morale sont comprises les opinions particulières qui modifient l'application de ses lois générales chez une nation plus que chez une autre, et tantôt leur donnent de l'extension, tantôt resserrent leur empire, et presque toujours ainsi que le commande la position physique et politique du peuple qui les adopte. A la morale aussi appartiennent ces usages, ces convenances, ces lois muettes que la loi écrite sanctionne et qu'elle aurait quelque peine à créer; qui naissent spontanément de l'opinion et de la volonté unanimes, et que l'on pourrait appeler la religion civile des peuples policés.

Elles portent quelquefois sur une portion de notre vie exposée aux regards de nos semblables. La politique alors a droit de s'en emparer; mais seulement pour réprimer des actions qui, sans être prohibées par une loi écrite, n'en deviendraient pas moins un outrage fait au public, et risqueraient de se voir punies par un mouvement soudain de l'indignation générale. Cette attribution très délicate, parce qu'elle entraîne beaucoup d'arbitraire, constitue, à proprement parler, la police.

Ces loix muettes deviennent le supplément de la loi écrite, là où celles-ci ne pourraient s'immiscer sans de graves inconvénients. Un exemple éclair-

cira ma pensée. La loi détermine le mode du contrat civil dont se forme le mariage, et fixe les principaux effets qui en doivent résulter. Mais elle s'arrête sur le seuil du temple de l'Hymen; elle ne règle point, elle n'observe que dans des cas d'exceptions, l'existence intérieure des deux époux: c'est aux usages, à la morale commune à décider quelle sera cette existence; elle pourra différer beaucoup chez deux peuples également civilisés; l'intérieur d'un ménage présentera peu de ressemblance en France et en Angleterre.

Enfin, (l'on éprouve quelque peine à le dire); à la morale considérée comme élément de la civilisation, se rapportent ces infractions convenues des lois de la morale pure, abus qui subsistent pour épargner de plus grands maux; et la mesure et la distinction précise de ce que l'on en doit tolérer ou légitimer, de ce que l'on peut espérer et de ce que l'on ne doit point tenter de réformer.

L'instruction est le symptôme le plus frappant de la civilisation; c'est presque le seul pour bien des observateurs (1). Tous les hommes, en effet, ont les mêmes yeux pour apercevoir ses lumiè-

(1) Chez tous les écrivains allemands le mot de *civilisation* est synonyme de *culture de l'esprit*. « L'histoire de la « civilisation ne s'occupe de l'homme qu'en ayant égard « au moral, et n'étend point ses recherches à ce qui con- « cerne la politique », dit le savant Heeren. *Manuel d'Histoire ancienne*, *Introduction*, *p.* 1. Je ne connais qu'une traduction manuscrite que m'a confiée pendant l'impression de mon ouvrage M. J. Eyriès. On ne peut que souhaiter de voir bientôt paraître ce travail intéressant.

res. On peut blâmer les lois, les mœurs, les usages, les institutions d'un peuple, parce qu'on a vécu sous des lois et des institutions, au milieu de mœurs et d'usages tout contraires : mais malgré la prévention nationale, on ne peut nier son instruction. Une proposition mathématique est vraie, sur toute la terre, pour ceux qui la comprennent ; et les arts utiles sont appréciés, même par les barbares qui cherchent avidement à s'en procurer les résultats, alors qu'ils dédaignent ou sont incapables de s'en approprier les procédés. Un immense domaine appartient à l'instruction : c'est celui du génie, de l'esprit, de l'intelligence, de la mémoire, de la réflexion, des talents, de l'industrie, et même de l'aptitude physique à apprendre ; les sciences naturelles, les sciences exactes, l'érudition, le souvenir du passé, la connaissance du présent, la prévoyance de l'avenir, les arts les plus sublimes comme les plus vulgaires ; en un mot tout ce qu'il y a, après la faculté d'aimer et celle de faire le bien, de plus propre à embellir notre vie, rentre dans ce domaine sacré, concourt à diminuer nos maux, à multiplier nos jouissances, et aussi à unir entre eux par des liens innocents les peuples que séparent la nature, la politique et la différence des mœurs et des usages.

Mais le bien n'existe nulle part sans mélange. C'est peu d'être sans cesse bornée par l'ignorance invincible et l'inévitable oubli : l'instruction, considérée comme élément de la civilisation, ren-

ferme encore les opinions hasardées, les faux principes, les préjugés invétérés que l'habitude consacre chez tous les peuples. Le législateur, le gouvernant qui les suivent en aveugles, s'égarent; ils risquent, s'ils les heurtent de front, de révolter les esprits, plus que ne ferait une faute ou une injustice. L'opposition qu'ont éprouvée les plans réformateurs de l'empereur Joseph II, est née le plus souvent de cette seconde cause. Quant à la première, supposons que l'opinion générale qui fait regarder la mort comme la plus grande des peines ne soit point exacte; que l'idée de peine légale emportant celle de réparation et de possibilité d'amendement, l'expression même de *peine de mort*, soit impropre; que l'on y doive substituer l'acte par lequel la société se défait d'un membre gangrené, dont l'existence compromettrait certainement la sûreté de tous; ne faut-il pas alors réformer les lois criminelles de la plupart des peuples modernes?

Malgré ses imperfections inévitables, l'instruction est presque toujours la partie la plus importante de la civilisation. Elle a dû présider à sa création dans la première forme; elle la conserve dans la seconde, en s'opposant avec force à ce que l'homme retombe dans l'indolence naturelle. Elle pourrait même la recréer en quelque sorte et la faire remonter d'une décadence réelle à une existence florissante. Posons d'abord en principe que l'instruction ne se mesure point

par ce que savent quelques hommes, mais par la somme de connaissances utiles et agréables qui sont répandues dans la masse de la nation et pénètrent jusques aux dernières classes. Que l'on suppose alors un climat peu favorisé de la nature, une politique médiocre, des usages mal calculés pour le bonheur des peuples; si rien encore n'a porté dans l'instruction un germe destructeur, il est permis d'espérer qu'elle combattra avec avantage la rigueur du climat, modifiera peu-à-peu la politique et rectifiera les usages: tous sentiront trop bien ce qui doit être, pour que le grand nombre ne concourre pas à le réaliser. C'est l'instruction de la Chine qui a soumis les conquérants Tatars aux lois et aux institutions appropriées depuis des siècles à la civilisation de ce vaste empire; c'est l'instruction régénérée dans l'Europe moderne, qui a effacé l'empreinte de plusieurs siècles de barbarie.

De cette influence prédominante accordée à l'instruction, il ne faut pas conclure que la politique et la morale ne réagissent point sur elle. La révolution politique qui s'opéra en Islande au treizième siècle, y porta à la civilisation un coup mortel; et cependant la morale y était bonne; l'instruction y florissait à un point assez remarquable pour que les traces en soient encore sensibles, jusques chez les individus les plus pauvres (1), au sein d'un peuple tombé, sous les

(1) *Travels in the Island or Iceland during the summer*

autres rapports, dans l'état de dégradation. Si quelque catastrophe pouvait replonger dans la barbarie les contrées de l'Europe où la politique est aujourd'hui mieux organisée et l'instruction portée au degré le plus haut, elle prendrait infailliblement sa source dans la corruption de la morale.

C'est qu'en effet la division que j'ai établie et les subdivisions plus exactes que l'on pourrait proposer pour les éléments de la civilisation n'ont rien d'absolu, et dans le fait ne supposent rien de séparé. On distingue dans le corps humain diverses parties composantes, le sang, les nerfs, les muscles, sans qu'il soit possible d'établir l'action de l'une, indépendamment de l'existence des autres. Les éléments de la civilisation ne sont pas moins intimement unis ; et ses parties les plus importantes supposent quelquefois la combinaison de plusieurs d'entre eux. Ainsi l'*Esprit public* ne se compose pas uniquement de « la totalité « des opinions nationales qui sont ou peuvent « être liées aux affections des hommes considérés « comme membres de la société » (1); il comprend aussi cet amour profond, irréfléchi, inextinguible que ressent pour sa patrie tout homme

---

of the year 1810, *by sir G. Mackenzie*... N. B. Un autre voyageur, M. Hooker, paraît avoir conçu une opinion moins favorable de l'instruction des Islandais. Voyez *Magasin Encyclopedique*, 1813. *T.* 1. *p.* 256.

(1) *D. Thiébault. Traité de l'Esprit public*, *p.* 7 *et* 8.

dont l'intérêt ou le vice, l'erreur ou l'ignorance n'ont point dépravé le cœur. Sous le premier rapport il appartient à l'instruction, sous le second à la morale.

Là même où les éléments de la civilisation peuvent être considérés isolément, ils dépendent encore les uns des autres pour la mesure et la direction de leur énergie. Les mœurs soutiennent les lois et les lois peuvent réformer les mœurs. L'opinion publique, résultat et expression de l'instruction commune, guide ou arrête la politique dans ses réglements et dans leur exécution. Elle n'a pas une influence moins directe ou moins prompte sur la morale, et, à son tour, l'instruction peut être encouragée, perfectionnée, égarée, entravée par la morale et par la politique. Ainsi les préjugés aveugles presque universellement reçus en Angleterre sur le personnel, les usages, les vertus, la littérature des Français, sont l'ouvrage de la politique qui fait ainsi dévier l'instruction, pour écarter tout ce qui pourrait affaiblir la haine nationale contre la France. On conçoit même en théorie certaines chances politiques capables d'éteindre presque subitement le flambeau de l'instruction, et de commencer par le retour des ténèbres, le retour de la barbarie.

L'examen des deux grandes formes de civilisation, en nous offrant des combinaisons diversement proportionnées des mêmes éléments, fournit aussi la preuve de leur influence réciproque.

La première toujours fixée à l'unité des principes, toujours portée à compenser, par la simplicité de ses moyens et la durée de leurs effets, la modicité de leurs avantages, met dans la politique la civilisation presque entière, et évite ainsi, entre ses éléments, une réaction trop compliquée pour que l'on puisse constamment la régir et la prévoir. Les mœurs, les usages sont réglés par la croyance, par les lois ou par des habitudes aussi respectables. De-là cette physionomie morale, commune à tous les individus, et bien plus fortement marquée dans la première forme que dans la seconde. De là encore ces pratiques révoltantes adoptées par des peuples chez qui aucune dépravation ne les devait introduire. Une erreur légère dans la loi, une allégorie mal comprise dans la croyance, aura suffi pour les faire prévaloir.

Contenue dans les mêmes limites, l'instruction se borne, pour le commun des hommes, à la connaissance des choses nécessaires, des arts indispensables à l'existence de l'individu. Condamnés à une médiocrité soutenue, les arts applicables à l'utilité générale sont le patrimoine d'une classe privilégiée, dépositaire unique des secrets, des sciences et des traditions antiques. L'homme étranger à cette classe, enchaîné par la loi et l'opinion, dans la caste où il a pris naissance, dans la profession qu'a exercée son père, n'a pas plus de désirs que de moyens de sortir du cercle étroit où est bornée son instruction personnelle : il n'en a

même pas l'idée; l'avenir ne lui offre aucune chance qui l'invite à des efforts inconnus au passé.

Ceux qui, trouvant dans l'histoire de la Chine une objection contre ce que j'avance, opposeraient à la forme de civilisation de ce pays la possibilité accordée à chaque citoyen, d'arriver aux dignités par ses progrès dans les sciences; ceux-là oublient sans doute qu'il faut communément trente ans et plus à un lettré Chinois pour connaître tous les caractères dont se compose la langue écrite, et qu'ainsi la difficulté de l'instruction positive supplée à l'effet des prohibitions pour prévenir la diffusion des lumières et leur perfectionnement.

L'exemple de Sparte est plus frappant encore. Les distinctions de professions et de castes n'y existaient pas : mais la force de la civilisation y embrassait tellement l'existence entière du citoyen, que l'instruction n'y passa jamais les bornes de la simple nécessité. On n'y reconnut ni poëtes, ni orateurs, ni philosophes; et les derniers Spartiates, dignes de ce nom, regardèrent comme un signe de décadence l'attention qu'accordaient enfin leurs compatriotes aux arts et aux talens qui, depuis les siècles, charmaient le reste de la Grèce.

Les progrès des Arabes-Musulmans dans les sciences, eurent une cause déjà indiquée. Il suffit d'observer ici qu'aucun des empires fondés par eux n'a joui d'une durée paisible. Les royaumes maures en Espagne, furent le théâtre de divisions continuelles qui ramenèrent peu à peu les chré-

tiens de leur exil au fond de l'Asturie, jusqu'à la suprême domination sur la péninsule entière. La Mauritanie fut également en proie à des guerres et à des révoltes sanglantes qui ont précipité l'anéantissement de la civilisation. Les califhats de Damas, de Bagdad et du Caire succombèrent tour-à-tour sous des barbares dont l'islamisme faisait toute la civilisation, comme il fait aujourd'hui toute celle de la Turquie. Omar avait pressenti les dangers d'une instruction disproportionnée avec la forme de civilisation, lorsqu'il défendit aux Arabes l'usage d'une autre langue que leur langue maternelle (1); et l'on conçoit pourquoi les Jésuites soumettaient à une semblable prohibition leurs sujets américains.

Faisons abstraction maintenant de tout souvenir politique, et considérons en elles-mêmes la littérature des Arabes, celles des Hébreux, des Persans et des Hindoux. Malgré la différence des lieux, des temps et des climats, un caractère identique s'y fait reconnaître, et dévoile l'influence puissante de la première forme. Quelques emprunts que fassent les écrivains à ceux qui les ont devancés, chacun n'a pour guide que ses principes ou plutôt ses sensations individuelles. Peu de communication entre les disciples de la

(1) *Hammer. Discours sur cette question :* « Quelle a été, « pendant les trois premiers siècles de l'Hégire l'influence « du mahométisme, etc. » *Page* 22.

science et moins encore avec les profanes; point de connaissance réfléchie d'une littérature étrangère; aucune comparaison propre à faire éclore le désir du perfectionnement; point de ces principes raisonnés, de ces observations fines et vraies, qui éclairent à la fois les écrivains et les lecteurs: en un mot point de goût.

Le goût, dans sa délicatesse exquise, échappe à celui qui veut le définir. Mais envisagé d'une manière plus générale, c'est la faculté heureuse de pressentir avec justesse le sentiment de tous les esprits bien faits; d'éviter ce qui les révolte, de repousser ce qui les dégoûte, de choisir, d'orner, d'ennoblir, toujours dans la mesure convenable, ce qui leur plaît, ce qui les charme, ce qui les pénètre d'admiration ou d'attendrissement. Pour faire éclore cette précieuse faculté, pour la perfectionner, il faut que l'instruction devienne le besoin du plus grand nombre des hommes; que chacun sente, juge, motive son jugement, le communique aux autres en échange du leur, et par ce commerce, le rectifie et l'épure: c'est dire assez que le goût n'a pu naître qu'au sein de la forme perfectible.

Il n'en est pas de même des autres éléments dont se compose le domaine littéraire, et particulièrement du sublime. Un trait sublime peut éclater partout où existent la générosité, la bravoure, la pitié, la reconnaissance; partout où sont d'intrépides guerriers, de tendres parents, des

citoyens dévoués, des amants passionnés, des frères, des fils, des épouses et des mères; le sauvage même alors rivalise avec le plus beau génie dont s'enorgueillisse la civilisation : le plus souvent le sublime ne doit rien à la société, il émane tout entier de la nature.

Les principaux monuments littéraires, produits sous l'empire de la première forme étincellent de beautés fortes, gracieuses, sublimes : mais un ouvrage avoué par le goût, pour sa mesure, sa marche, son ton, ses ornements et ses couleurs, un tel ouvrage ne sera enfanté que sous la forme perfectible, et dans ses défauts encore perceront non-seulement les préjugés de position, d'éducation, de sexe et d'âge que laisse subsister partout la civilisation : mais on y retrouvera aussi le cachet que chacune de ses variétés imprime aux productions de l'esprit humain. Les taches éparses dans les immortelles conceptions d'Homère, de Pindare et des tragiques grecs, accusent l'influence de la forme fixe, substitante dans l'état intermédiaire et le manque d'une conversation intime dans la société des hommes, seule ressource qui développe parfaitement l'organe du goût. Dans un poëme que lui-même jugeait imparfait, Virgile est, pour le goût, au dessus d'Homère, autant qu'il lui est inférieur sous d'autres rapports; Horace a la même supériorité sur Pindare, dont il ne produit d'ailleurs ni la force ni l'inépuisable prodigalité de grandes images ; je crois apercevoir

ici, dans une civilisation parvenue au point de ne plus ajouter à l'instruction, le goût rendu exquis par la communication universelle et la critique réfléchie des idées, mais peut-être devenu timide et trop soigneux de polir ses ouvrages, au risque d'en altérer la vigueur. Les fautes commises contre le goût par Ovide et surtout par Sénèque le tragique, appartiennent à cet état de civilisation trop avancée où, comme nous l'avons dit, « l'habitude du beau se change en dégoût de l'uni« formité, et le désir inquiet du mieux jette « dans la recherche, l'affectation, la bisarrerie, « l'absurdité même ». Les traces de défauts semblables se font remarquer chez les auteurs italiens qui, succédant immédiatement à la renaissance des lettres grecques et romaines, crurent, ainsi que les successeurs d'Horace et de Virgile, devoir s'éloigner de leurs modèles, afin de n'être point regardés comme de serviles copistes. L'Espagne, disciple des Maures ses conquérants, se rapproche, pour l'emphase et le manque de goût, de la littérature orientale. Les meilleurs écrivains Anglais et Allemands montrent à découvert, quelfois même avec affectation, les préventions qui distinguent du goût général, le goût national. Et au contraire, les bravades, les *concetti*, les fadeurs, reprochés aux premiers maîtres de notre théâtre, décèlent l'influence vicieuse du ton qu'emprunte de ses voisins plus policés (1), une nation

(1) L'Espagne et l'Italie au commencement du 18e. siècle.

qui commence à se polir. En un mot, à l'aide d'un discernement exercé, il ne serait point impossible, peut-être, quand on lit un ouvrage digne d'une longue renommée, de retrouver les principaux traits de la civilisation dans laquelle a vécu son auteur; peut-être même d'arriver, en multipliant les essais, à connaître la direction qu'imprime à l'esprit humain l'ensemble de chaque civilisation.

Cet exemple particulier nous rappelle à l'idée générale du contraste essentiel des deux formes : nous retrouverons partout ce constraste aussi nettement prononcé. A l'esprit jaloux de la première qui, pour tout fixer, concentre tout, j'oppose l'esprit libéral de la seconde qui sépare tout pour tout perfectionner, au risque de se détériorer en voulant étendre trop ses avantages. Tandis que la morale est en quelque sorte asservie dans la forme fixe; dans la forme perfectible, les lois ont peu d'influence directe sur les mœurs, et point du tout sur les usages. C'est au fond du cœur de l'homme que cette civilisation va chercher les germes du bien pour les fomenter par de grands exemples et des distinctions honorables, et surtout par l'instruction qui ne s'arrête pas toujours au terme de l'adolescence, et peut se prolonger durant toute la vie du citoyen. Dans les républiques anciennes, l'instruction morale était continuellement entretenue par les spectacles nationaux, les discours des orateurs, les préceptes des

sages : les écrivains y insistaient tous sur la nécessité d'inculquer au peuple la morale, non moins que de lui inspirer l'esprit public ; placer ainsi la politique sous la sauve-garde de la morale, leur paraissait à la fois le plus honnête et le plus sûr.

La morale, dans la forme perfectible, peut être tellement indépendante de la politique que l'on y voie des circonstances singulières les mettre en opposition ; l'opinion et l'usage prescrire ce que la loi défend ; ce conflit étrange n'en tenir pas moins sa place dans la civilisation, et ne céder qu'à une raison perfectionnée, et non aux efforts d'une autorité imprudente.

A l'abolition des combats singuliers, autorisés, ordonnés par la loi, succéda subitement en France la fureur des duels ; cette folie épidémique convenait au caractère national d'hommes trop vifs pour ne pas s'insulter quelquefois, trop fiers pour supporter une insulte, et d'ailleurs habitués à regarder le glaive comme l'instrument du jugement de Dieu dans les querelles des mortels. La politique y opposa une rigueur mal calculée, puisqu'elle ne menaçait d'ôter au coupable que ce qu'il avait d'abord dû exposer volontairement : ce fut en vain. L'éloignement progressif des temps où le duel était, dans la législation, un droit et un devoir, la mitigation, dans la pratique, de la sévérité des lois ; peut-être aussi un changement de costume qui ne permet plus guères que le combat suive soudainement la provocation ; et surtout une idée

plus saine de ce qu'exige l'honneur; des mœurs plus polies, des relations sociales plus fréquentes; toutes ces causes réunies (dont la seconde seule dépendait de la politique) ont tempéré peu-à-peu la fureur des duels. Ce qu'il en reste aujourd'hui sert peut-être plutôt qu'il ne nuit au bon ordre de la société intime, en obligeant les hommes à des égards mutuels et au respect pour les femmes; et sans vouloir faire une apologie du duel, il me semble probable, je l'avoue, que l'autorité qui tenterait de le détruire, risquerait d'échouer contre la résistance morale de tout un peuple, et de rallumer un incendie en voulant étouffer quelques étincelles.

L'instruction est permise, elle est offerte à tous; tous, dans la forme perfectible, tendent à l'étendre, parce que tous ont la perspective des avantages qu'elle doit procurer. De là, l'immense supériorité que, sous ce point de vue, la seconde forme a sur la première. On la reconnaît en comparant, dans l'une et dans l'autre, les ouvrages de l'esprit et des arts, et les commodités de la vie intérieure. Elle n'est pas moins prouvée par la concurrence que les peuples d'Europe soutiennent, dans l'échange des produits de l'industrie, avec les peuples d'orient, quoique ceux-ci aient reçu de la nature les matières premières les meilleures, les couleurs les plus solides et les plus vives, les parfums les plus odorants, et le bienfait d'un climat dont rien ne peut remplacer l'inexplicable influence.

On l'appréciera mieux encore, si l'on considère la même invention, le même phénomène physique, mis, par l'instruction, à la disposition des hommes dans l'une et l'autre forme de civilisation.

L'histoire de l'influence morale et politique de l'imprimerie en Europe, (sujet digne d'occuper la plume d'un grand écrivain) présente véritablement une succession de prodiges; l'habitude nous a familiarisés avec eux; la réflexion leur rend tout ce qu'ils ont d'admirable : moins de deux siècles après sa naissance, l'imprimerie étoit une puissance que bientôt toutes les autorités ont dû employer ou craindre. L'imprimerie est connue au Thibet et à la Chine, depuis vingt-deux siècles peut-être (1). Au Thibet, elle ne sert encore qu'à multiplier les livres religieux; à la Chine, pays moins asservi à la religion qui n'y est pas la base de la civilisation, l'usage de l'imprimerie est beaucoup plus étendu; mais dans l'un ni l'autre empire, elle n'a exercé d'influence marquée sur la civilisation. On a dit, et j'en conviendrai sans peine, que son influence auroit été bien différente, si l'on eût su, dans ces pays, appliquer à l'imprimerie les presses et les caractères mobiles : mais si cette application n'a pas été tentée, c'est parce que l'esprit de perfectionnement répugne au caractère des peuples soumis à une civilisation de première forme.

(1) Quelques auteurs placent l'invention de l'imprimerie en Chine, au 5e. siècle avant J. C.; d'autres au 10e. siècle. *Description du Thibet, par Reuilly, pages 32-33. Note de M. Langlès.*

Une composition peu différente pour ses effets de notre poudre à canon, étoit connue dans l'Hindoustan de temps immémorial; on en fait usage depuis des siècles à la Chine; et il est probable que dans la plupart des temples du paganisme, on conservait un secret analogue. Qu'en résultait-il? des combinaisons de pur amusement; des prodiges préparés par les prêtres pour exciter l'admiration du vulgaire et le respect des aspirants à l'initiation; dans une nécessité pressante, une fois ou deux, un moyen d'effroi et de défense, moyen réservé pour la sûreté du temple même, et jamais employé au-dehors. Dans l'Europe encore barbare, mais déjà livrée à ce mouvement vers la perfection qui caractérise sa seconde forme, le hasard révèle cette invention ou la fait retrouver. La guerre bientôt a pris une face nouvelle; la tactique a changé ses principes, et le courage guerrier sa direction : l'instant est arrivé où l'Europe va assurer sa suprématie sur les autres parties du globe, et où le monde entier ressentira les effets d'une expérience faite sans dessein peut-être, par un homme si obscur que son véritable nom est resté problématique.

Le témoignage de Pline et de Dioscoride prouve que les anciens pratiquaient l'art de la distillation, pour extraire le mercure du cinnabre (1); et plu-

(1) *Plin. Lib.* XXXIII. *Cap.* 41. *Dioscorid. Lib.* V. *Cap.* 110.

sieurs cérémonies magiques semblent supposer l'emploi des substances que cet art enfante. Mais s'il fut connu en Egypte, il n'y servit sans doute qu'à offrir dans les temples et les initiations quelques miracles de plus. Chez les Arabes même, il est resté oisif, et tout au plus consacré à la stérile alchymie. En Europe au contraire, l'art de distiller les liqueurs spiritueuses a exercé sur la civilisation une influence presque égale à celles de la poudre à canon. La médecine, les arts, les manufactures ne peuvent plus se passer de ses produits. La guerre s'en empare pour soutenir les forces et exalter la vaillance du soldat. Le commerce y trouve un aliment immense, et un moyen d'échange apprécié aux lieux où l'or est sans attraits et l'industrie européenne sans valeur. De grands maux compensent tant d'avantages : et la classe peu éclairée qui, dans une liqueur perfide, boit avidement l'oubli de ses peines, et les indigènes d'Amérique dont, au prix de ce poison, l'on achète les déserts, les denrées, le courage et les crimes, descendent par milliers au tombeau.

Ce résultat nous avertit de ne point nous livrer trop à la perspective flatteuse que présente le progrès toujours croissant des arts et des sciences, progrès tel qu'il ne semble plus pouvoir jamais rétrograder. A sa suite marchent de graves inconvénients. Au sein de nos villes, des hommes pervers ne le tournent-ils point contre la sûreté et le bonheur de tous, avec autant et souvent plus d'ha-

bileté que l'on n'en déploye dans son légitime usage? Tant de faux de toute espèce qui trompent avec audace la vigilance de la loi, sont un exemple suffisant pour faire comprendre ma pensée.

Ce n'est point pour l'instruction seule qu'existe cette triste compensation. Entraînés par le désir constant du mieux, et dégagés des entraves qu'ils s'opposent mutuellement dans la première forme, les usages, les mœurs, la législation font aussi des pas vers le but de la civilisation : mais ces pas sont des changemens; et l'inconstance peut devenir funeste à la politique et à la morale, lors même qu'elle conduit au mieux; et parce qu'elle détruit ou rend impossible *l'unité* si désirable dans l'ensemble de la civilisation, et parce qu'elle diminue le respect et la docilité des hommes. Enfin, si les changemens sont grands, s'ils sont subits, on risque de voir décrier la justice éternelle des principes qui les ont amenés, par la considération des maux temporaires, mais cuisans, mais universels qu'ils entraînent d'abord après eux.

Si au contraire la prudence, l'intérêt, l'erreur, la pusillanimité préviennent ou retardent les changemens qui dépendent de la volonté des hommes, ceux qui s'opèrent spontanément, par le progrès seul d'une civilisation perfectible, rendront débiteux tout ce qui restera stationnaire, et troupeleront également l'*unité*. En Angleterre, la sécurité et l'industrie ont accru la population; et des villes, des villages nombreux se sont élevés aux

dépens de quelques bourgs qui durent jadis leur importance à l'avantage d'offrir un refuge fortifié contre les attaques des brigands et la fureur des partis; un meilleur système de gouvernement a rendu sans fonctions des places essentielles autrefois et richement payées; le progrès de la morale et de l'humanité permettent à l'opinion publique de déclarer trop cruelles les anciennes lois pénales: mais la politique a gardé le silence: des bourgs presque sans habitants (*rotten boroughs*) conservent dans la représentation nationale une part que réclame en vain une population considérable; les places sans fonctions (*sinecures*) sont devenues pour le gouvernement une source abondante de grâces à distribuer; les juges se trouvent investis de fait du pouvoir de tempérer ou de maintenir la sévérité de la loi (1); c'est-à-dire, que la crainte d'un changement a conduit à des changements plus grands. L'influence assurée, par ces diverses causes et sans le concours de la loi, au gouvernement, aux juges, aux habitants ou propriétaires des *rotten boroughs*, est bien moins conforme à l'ancien esprit de la constitution anglaise que ne le serait la réforme légale des *sinecures*, du code pénal et de la représentation parlementaire.

Le désir infini du mieux, même en morale, a son danger. Il conduit à pousser jusqu'à l'excès

(1) *Observations on the criminal law of England*, etc. *By sir Samuel Romilly.*

en théorie, la sévérité des principes. De-là suivent, tantôt la nécessité de professer de bouche une austérité qui n'est nullement dans les actions; tantôt l'habitude de regarder comme la base de la morale, ce qui n'en est qu'une partie secondaire; tantôt des lois justes en apparence, mais qui supposant trop légèrement à l'homme un empire facile sur lui-même, l'exposent sans cesse à la tentation de les violer; toujours enfin des idées fausses ou exagérées, nullement compatibles avec la raison et les penchants du plus grand nombre des hommes. Veut-on un exemple de ces erreurs? Le mot de *mœurs* ne perd-il pas souvent parmi nous son sens véritable? Un avare, un ambitieux, un homme peu délicat ou avide de querelles, un égoïste étranger aux affections de la nature et inaccessibles à la pitié, ne seront point taxés de *mauvaises mœurs*. On réserve cette accusation pour l'homme qui se livre sans mesure et sans décence aux penchants de l'amour.

Enfin, tandis que la seconde forme multiplie les jouissances et les besoins, sous quelle sauvegarde met-elle les mœurs exposées à tant et de si pressantes tentations? La loi ne les contient guères que dans les vastes limites de la sûreté et de la tranquillité publique; l'homme vicieux et aveugle croit que la religion lui offre des expiations promptes et aussi souvent renouvelées que ses fautes; mais l'opinion qui n'est alors qu'un bizarre composé du sentiment des convenances et de l'inspiration

des passions, semble tout permettre aux unes dès qu'elles ne violent pas les autres trop ouvertement. La raison qui se développe avec plus d'énergie et d'étendue dans la seconde forme, l'honneur qui y prend naissance du besoin de sa propre estime, la conscience enfin qu'une éducation libérale rend à-la-fois plus sévère et plus éclairée, voilà les principes des vertus sociales; mais ces principes n'agissent point avec toute leur force sur le plus grand nombre des hommes, et la morale doit se ressentir de leur faiblesse ou de leur absence. Ici encore, comme dans une théogonie antique, le génie du mal se place à côté du génie bienfaisant; et l'espoir d'une perfectibilité indéfinie, dès qu'on le discute en présence des faits, semble devoir s'évanouir.

Quant à la liberté politique, ce bien que tant d'hommes désirent, dont si peu sont dignes, et qui généralement est si mal connu, la forme fixe l'admet autant que la forme perfectible, si l'on fait consister la liberté, non à pouvoir sans cesse altérer ses lois, mais à n'obéir qu'à des lois justes et immuables. Lacédémone en offrit la preuve; et l'on sait que, dans la seconde forme, les amis sévères de la liberté se sont toujours plaints de l'instabilité des lois, comme du fléau le plus contraire à sa conservation. Quelque ancien que le despotisme, il l'est moins que la société, naît de la force et de la terreur dans l'état de barbarie; et dans la civilisation, de la corruption

ciéments politiques, la première forme, par cela seul qu'elle simplifie le gouvernement et rend son action plus facile, le peut voir dégénérer jusqu'à ce point fatal; elle peut, comme l'Hindoustan en a offert l'exemple, l'y laisser entraîner par la prépondérance d'un conquérant, éprouver d'ailleurs de grands changements; mais dans la pleine vigueur de ses institutions, loin d'enfanter le despotisme, elle tend à le repousser ou à le modérer, puisque les gouvernants y sont les premiers soumis aux lois. Si elle va jusqu'à prescrire d'obéir au chef comme à l'envoyé de Dieu, c'est parce que ce chef doit se borner à être l'interprète des lois qu'elle consacre; c'est à ces lois, et non aux caprices d'un faible mortel, qu'est due une obéissance passive. L'idée que plusieurs hommes appartiennent à un seul, comme de vils troupeaux ou un meuble insensible, est née de la barbarie féodale qui ne voulait voir sur toute la terre que des esclaves, inégaux entre eux par le pouvoir tyrannique que quelques-uns exercent, égaux par la servitude commune à tous.

La seconde forme, rend, en général, le gouvernement plus difficile, ainsi que la législation; l'aveugle ardeur de tout perfectionner peut y amener la dissolution à la suite de l'instabilité, du trouble et de la licence. Mais tous les gouvernements peuvent naître dans son sein, même le gouvernement absolu. Alors il arrive de deux choses l'une: où la civilisation dépérit et s'éteint accablée par

le despotisme; où son influence y tempère tellement le pouvoir suprême que le bonheur général n'en souffre point; c'est ce que l'on observe en Danemarck depuis un siècle et demi. Par un effet analogue, le mouvement qui porte vers la perfection peut, dans la seconde forme, changer en gouvernement modéré le despotisme introduit par l'état barbare. Toutes les monarchies ont suivi cette marche dans l'histoire moderne.

Mais je le répète, ces effets bienfaisants ne peuvent se produire et subsister qu'autant que la civilisation est vigoureuse. Dès qu'elle tombe en décadence, le despotisme, alternativement interrompu et ramené par l'anarchie, quelquefois même combiné bisarrement avec elle, vient peser sur la terre, et rien n'indique où s'arrêteront ses désastres. L'esclavage, en effet, est un vice de la société, un crime des hommes; rien n'empêche qu'il ne soit porté à l'extrême: la liberté est un bien et un droit; elle a donc une mesure nécessaire hors de laquelle, devenue contraire à elle-même, elle ne pourrait subsister et entraînerait dans sa ruine la civilisation.

Difficultés du sujet.

A l'instant de s'élancer dans la carrière, l'athlète est excusable d'en mesurer d'un coup-d'œil l'étendue; et lors même qu'il oublie le peu de proportion de ses forces avec la distance qu'il doit parcourir, de compter les obstacles qui pourront entraver sa course.

L'imagination a quelque peine à se représenter toutes les variétés que doivent enfanter dans la civilisation, les combinaisons diverses des détails dont nous avons présenté un rapide aperçu : et cependant l'historien de la civilisation s'engage à saisir, à faire distinguer d'une manière caractéristique, ces variétés nombreuses et souvent fugitives, partout où elles ont motivé les murmures des hommes ou leur reconnaissance. Mais c'est peu encore de l'immensité d'une semblable tâche; c'est peu de l'impossibilité bien sentie de classer exactement, dans les divisions établies, tant de choses diverses et tant d'anomalies frappantes : il faut presque à chaque pas, suspecter la lumière que l'on suit, redouter un écueil où l'on croyait trouver une ressource, et se défier de ce que l'on sait comme de ce que l'on ignore.

Quels sont en effet nos guides? les récits des hommes, l'histoire, et, pour suppléer à son témoignage, pour l'appuyer ou l'éclaircir, les monuments des arts, la comparaison des idiomes, l'étude des productions de l'esprit humain.

Examinons ce que l'on peut attendre de ces divers moyens d'instruction.

Par un desir bien naturel, et que mon sujet même commande, prétendrai-je remonter à l'origine des choses? Quelle nuit impénétrable la couvre à mes yeux! que de lueurs fausses se mêlent aux clartés qui s'échappent du chaos primitif! La chronologie n'offre qu'un vide immense.

En vain, pour le combler, s'efforce-t-on de rapprocher les premières époques connues. Des systêmes très-ingénieux, très-plausibles, mais contraires aux traditions anciennes, et non moins opposés entre eux, ont prouvé la sagacité de leurs auteurs, et n'ont point rétabli l'accord dans les opinions des savants.

Le même nom, différemment écrit dans les chroniques de différents peuples, des noms semblables appartenant à des personnages différents, et appliqués à un seul, ont servi à établir de faux synchronismes, et à en détruire de réels (1).

Etudiera-t-on l'histoire, privée du secours de la chronologie? Partout son commencement se confond et se perd dans les récits mythologiques, et partout la mythologie couvre un piège tendu à notre curiosité. On peut, chez tous les peuples, la comparer à un lac immense, où plusieurs fleuves ont porté le tribut de leurs eaux. Les phénomènes du ciel et de la terre, traduits en langage hiéroglyphique, y prennent l'apparence d'événements réels; et les événements réels, défigurés par la même traduction, ne paraissent plus que des allégories. L'indigence de la langue parlée, la nécessité, et plus souvent la volonté réfléchie de remplacer la langue écrite par la langue figurée, conduisent à allier les symboles les plus éloignés pour peindre les dogmes de la religion, les principes de la métaphysique, les préceptes de la

(1) Voyez la note A à la fin de l'ouvrage.

morale; et ces symboles complexes, expliqués par l'ignorance dans le sens matériel, deviendront à la longue des histoires monstrueuses. Enfin le penchant à mouler sur la légende religieuse l'histoire ancienne d'un peuple, et celle de ses rapports commerciaux, politiques et guerriers avec les autres peuples, a dû augmenter encore le domaine de la mythologie et y naturaliser des erreurs sans nombre.

Les grands monuments dont on peut rapporter l'érection à ces temps obscurcis par la fable, tous ceux dont l'origine n'est pas racontée avec certitude et expliquée par l'histoire, loin de nous offrir des phares lumineux, n'existent que pour présenter à l'esprit de système des points d'appui ou des bases. Tout au plus prouvent-ils le pouvoir et les connaissances des hommes qui les ont élevés; et quelquefois même on n'a pas craint d'avancer que des ouvrages dont la construction surpasserait aujourd'hui les forces politiques et morales d'une grande nation civilisée, sont le fruit de la persévérance stupide d'une horde sauvage, ou la tâche des esclaves d'un peuple demi barbare.

Mais ces documents si peu certains, tant qu'ils restent isolés, ne peuvent-ils s'éclairer mutuellement par l'effet d'un rapprochement habile? C'est ce que l'on a tenté d'effectuer, et rien ne semble rester à faire après les travaux des savants qui, pour éclaircir les origines des peuples, ont réuni

tous ce que les traditions, les mythes, les usages, les monuments peuvent offrir de lumières, et les ont combinées avec toute la richesse de leur imagination, toute la puissance de leur dialectique. Qu'en est-il résulté cependant? une érudition immense, et la certitude qu'il n'est rien en ce genre que l'on ne puisse rendre probable, et rien qu'on puisse rendre certain. A combien d'hypothèses la tradition relative à l'Atlantide n'a-t-elle pas donné naissance? Et sans citer une question si abstruse, quand on voit chez tant de peuples divers, le culte du feu sacré établi et son extinction, présage de désastres, punie par les peines les plus sévères; quoi de plus naturel, que d'affirmer, conformément à l'opinion générale étayée par des exemples non douteux, que le feu est l'emblême du soleil, de l'astre qui donne la vie à toute la nature, du premier objet physique qui ait obtenu l'adoration des hommes? Que répondre pourtant à celui qui avancerait que ce rapport emblématique n'a existé qu'en vertu de causes secondaires; qu'une peuplade presque sauvage ayant jadis par ignorance, laissé éteindre le feu dont elle avait eu le temps de connaître les bienfaits, puis recouvrant ce trésor qu'elle croyait perdu sans retour; le soin de l'entretenir jour et nuit, l'idée des maux affreux attachés à son extinction, les peines que, dans ce cas, encouraient ses gardiens, n'ont pas eu primitivement d'autre origine?

L'histoire sort du chaos; elle nous retrace des souvenirs vraisemblables et régulièrement conservés, mais trop souvent obscurs et incomplets. Le temps déchire les pages que lui dispute en vain notre mémoire, à mesure que les évènements qu'il amène remplissent des pages nouvelles; il se complaît à assimiler l'histoire au tonneau fabuleux des Danaïdes.

Plus avancée et armée d'un flambeau plus lumineux, l'histoire, dans la multitude des faits qu'elle rassemble, en offre encore plusieurs plus propres à nous égarer qu'à nous conduire. Elle parle des émigrations fréquentes de peuples lointains: rien n'en subsiste qu'un stérile souvenir; ces torrents d'hommes ont passé, et leurs vestiges ont passé comme eux. Elle nous montre des traits semblables dans des civilisations différentes; des usages, des traditions presque identiques chez des peuples que séparait une distance immense de temps ou d'espace: l'observateur sent la nécessité de distinguer dans ces ressemblances, dans ces traditions et ces usages, ce qui découle immédiatement de la nature de l'homme, ce qui constitue un trait commun à toutes les civilisations de même forme, à quelque éloignement d'ailleurs que le sort ait dispersé les nations; enfin ce qui indique que plusieurs peuples ont une origine commune, ou qu'ils ont puisé à la même source les principes de leur civilisation. De ces distinctions importantes, les deux premières peuvent

être établies avec assez de vraisemblance par le raisonnement. Il n'en est pas ainsi de la dernière: et c'est elle toutefois qui attire le plus puissamment nôtre attention et notre curiosité: l'histoire de la civilisation nous semblera incomplète, tant que nous n'y trouverons point dans son immense développement, le tableau vrai de l'influence que les peuples ont exercée sur les peuples et les siècles sur les siècles. C'est dans l'antiquité surtout que nous voudrions suivre la marche des principes de la société; reconnaître, jusques dans les moindres détails, les altérations ou le perfectionnement qu'ils subirent en se transmettant et s'étendant à l'infini; pouvoir dire à chaque nation: dans l'ensemble de la civilisation qui t'énorgueillit, tu as reçu ceci de telle nation, cela de telle autre, cela de telle autre encore, en un mot, lier l'histoire de tous les peuples par la plus belle de toutes les chaînes, celle des bienfaits et de la reconnaissance.

Rien, malheureusement, n'est moins facile. Ici la théorie est impuissante; les conjectures insuffisantes: il faut des preuves directes; et ces preuves se refusent le plus souvent aux idées les plus plausibles; arrêté par un doute légitime, il faut sans cesse renoncer aux conséquences fécondes que fournirait un fait probable, peut-être vrai, mais trop peu prouvé.

De toutes les analogies, la plus déterminante pour rapprocher les origines des peuples est, au

premier coup-d'œil, celle qui résulte de la comparaison des idiomes. Le langage varie d'une manière si évidente, dans les diverses provinces du même empire, que ses rapports de ressemblance paraissent la portion la moins méconnaissable de l'héritage commun à tous les enfants d'une même patrie.

Les recherches de ce genre sont suivies de nos jours, avec une ardeur et une instruction qui semblent promettre les résultats les plus lumineux : leur succès néanmoins est, je crois, ce qu'il y a de plus propre à répandre des doutes sur les conséquences que nous en pourrions tirer. Nous trouvons des mots identiques dans les langues de nations que tous les faits nous représentent comme constamment séparées par la distance physique et la distance morale : oserons-nous affirmer qu'ils ont été importés directement d'une nation chez l'autre ? Et s'il faut au contraire supposer entre elles un ou plusieurs intermédiaires, l'indication de ceux-ci ne nous jette-t-elle point dans des hypothèses aussi vagues qu'inutiles ?

De tels rapports servent à confirmer un fait général, mentionné obscurément par l'histoire : mais seuls, ils fournissent à peine une probabilité pour l'établir. Ils ont plus de poids sans doute quand il s'agit d'un fait particulier, tel que la transmission d'un animal ou d'une plante utile, d'un art ou d'une invention : on admettra volontiers que les peuples chez qui l'animal ou la

plante, l'art ou l'invention porte un nom identique ou analogue, l'ont reçu les uns des autres(1). La priorité de possession est moins facile à déterminer, la plus grande ancienneté d'un peuple n'y donnant pas toujours un titre. Tout au plus si, dans deux langues qui l'adoptent, ce nom est formé d'une manière appropriée au génie de l'une et contraire au génie de l'autre (2), affirmera-t-on avec quelque assurance que la chose nommée était originairement étrangère chez le peuple qui parle la dernière langue. Ces conclusions ont bien peu d'importance, et toutefois on citerait sans peine des faits qui les contrarient (3), on conçoit telle hypothèse qui les renverserait de fond en comble.

Les ressemblances de prononciation offrent une analogie non moins équivoque. Comment d'abord les établir avec certitude? Les savants n'ont point décidé si la véritable prononciation du grec ancien est celle des Grecs modernes ou la nôtre qui en diffère totalement. La véritable prononciation du latin semble perdue, chaque nation l'ayant depuis long-temps conformée à celle de son propre idiome; et le savant qui voudrait la retrouver serait, je crois, obligé d'en rechercher les traits épars dans tous les langages de l'Europe (4).

Sur ce que présente d'avéré une discussion de ce genre, la difficulté n'est guères moindre. La

(1). (2). (3). (4). Voyez la note B à la fin de l'ouvrage.

prononciation gutturale, si remarquable dans la langue espagnole, y a-t-elle été introduite par les Arabes, ainsi qu'on l'a cru long-temps, ou par les Wisigoths, comme le soupçonne un érudit moderne (1)? Si nous ne pouvons résoudre ce problême, quoique pleinement éclairés sur l'une et sur l'autre invasion, combien d'incertitudes ou d'erreurs analogues n'égareront point l'histoire comparée des langues, quand elle aspire à jeter du jour sur la science des faits, au lieu d'être éclairée par elle? Combien aussi compte-t-on de mots qui, en passant d'une langue dans une autre, échangent leur orthographe ou leur son propre, contre la prononciation et l'orthographe habituelles du peuple qui les adopte, et perdent ainsi la physionomie qui révélerait leur origine! Combien enfin s'altèrent, par une conséquence du penchant qui porte l'homme à assimiler les sons qu'il entend pour la première fois aux sons qu'il a l'habitude d'entendre, comme il aime à retrouver partout et à reproduire par des conformités de nom, les lieux chers à son cœur!

De l'identité et de la ressemblance des mots, passons à leur composition et à leur origine. Rien de plus séduisant que la science étymologique; rien de plus décevant, si l'on en juge par la multiplicité et la contrariété des systêmes qui lui doi-

(1) *Bouterwek. Histoire de la littérature Espagnole. Tome I. Pages 67-68.*

vent la naissance. On peut la comparer à ces substances trop actives, essentiellement nuisibles quand une main peu exercée les applique à la guérison de nos maux, et quelquefois trompeuses dans la main la plus savante. Tant que l'histoire ne vient pas confirmer le témoignage de l'étymologie et prouver la réalité des rapports qu'elle semble dévoiler entre les diverses nations, on ne peut guères considérer ses résultats les plus positifs, que comme des vraisemblances, et tout au plus des motifs de recherches.

Les lois de la versification scandinave, fennique et laponne sont les mêmes, dit-on, que les lois de la versification des Perses et des Hébreux; chez ceux-ci, le retour des mêmes lettres et l'acrostiche dominent, comme dans les vers lapons, finois et islandais (1). En admettant cette conformité, qu'en peut-on conclure? Et quel écrivain ne craindrait de passer pour absurde si, de quelque ressemblance dans ces inventions arbitraires, il partait pour établir entre le Nord et l'Orient des relations dont l'histoire n'a point chargé ses fastes?

Les rapports dont les sciences sont l'objet, forment un indice plus important sans doute, mais rarement plus décisif. « La seconde constellation « lunaire des Indiens est la première pour les « Perses. Ce fait semble annoncer qu'à l'époque

(1) *Groberg de Hemsoä. Saggio Scagli Scaldi, p.* 60.

« où le calendrier lunaire passa d'un pays à l'au-
« tre..... 923 ans s'étaient écoulés entre l'origine
« et la transmission de cette découverte (1) ».
Rien de plus vraisemblable en effet; et l'on peut ajouter cette preuve à tant d'autres rapports propres à établir que la civilisation de la Perse est postérieure à celle de l'Hindoustan, et a emprunté d'elle son instruction. C'est cependant aussi des analogies reconnues universellement dans la religion, l'idiome et les mœurs des deux peuples, que part aujourd'hui un érudit allemand (2), pour affirmer que les Hindous ont reçu des Persans, bien antérieurs à eux, leur civilisation, leur culte, et jusqu'aux éléments de la langue sanscrite. Dans ce dissentiment, étayé de part et d'autre de rapprochements spécieux, comment découvrir la vérité?

L'incertitude subsiste, là même où il ne s'élève point de contradiction. La composition du calendrier, la division et les dénominations partielles de ce cercle de constellations que le soleil semble parcourir tous les ans, offrent de grandes res-

---

(1) *Lenglet. Introduction à l'Histoire, etc., pages* 153, 154.

(2) *Othm. Frank.* De Persidis linguâ et genio commentationes *Phaosophico-Persicæ.* (*Nuremberg*). Boxhornius a aussi avancé (*Originum Gallicarum liber*, etc. *Cap.* VIII) que nos chiffres arabes ne sont que des lettres scythes : les Hindous, suivant lui, les ont reçus des Persans, et ceux-ci étaient Scythes d'origine.

semblances dans l'Hindoustan et au Mexique (1). Jusqu'à ce que des faits aujourd'hui inconnus expliquent comment s'est opérée d'un pays à l'autre la tradition de la science, on regarderait comme téméraire celui qui s'appuyerait trop de cette curieuse analogie, en retraçant l'origine, les progrès et les communications de la civilisation.

Quand l'histoire dégagée de ces appuis trompeurs se soutient par elle-même dans l'évidence de ses récits, quel fonds pouvons-nous faire sur la rectitude des jugements que nous en portons? C'est par ce que nous éprouvons dans le présent que nous jugeons le passé: cela était bien, cela était mal, prononçons-nous d'après notre manière personnelle de sentir, et nous oublions que cette manière de sentir n'est qu'une habitude née de la civilisation qui nous domine, et qu'ainsi nos jugements ont pour base un exemple unique, une exception peut-être, et non un principe.

Affranchis par le raisonnement de l'influence décevante de la comparaison, nous formons-nous une idée juste des masses? C'est dans les détails que s'enveloppe en général, le secret de la perfection et des défauts de la civilisation; comment rassembler ces détails mal compris pour la plupart, ou complètement ignorés? Leur peu d'im-

(1) *De Humboldt. Mémoire sur un bas-relief en basalte représentant le Calendrier Mexicain*, inséré dans ses *Vues des Cordillères et Monumens des peuples indigènes de l'Amérique.*

portance répugne à la majesté de l'histoire; elle dédaigne de s'en charger, et n'invite à les approfondir que lorsqu'ils deviennent absolument nécessaires à l'intelligence de ses récits. La législation les indique quelquefois, surtout dans la première forme : mais avant d'ajouter à son témoignage une foi implicite, il faut se rappeler que les hommes communément prescrivent plus qu'ils n'exécutent; il faut craindre de prendre ce qui a été ordonné pour ce qui a existé en effet.

La littérature d'un peuple ou d'un siècle est plus propre à révéler le secret des mœurs intérieures, surtout si on fait moins d'attention à ce que l'on y voit blâmer qu'à ce qui y est cité avec éloge, ou rappelé avec indifférence. Les anciens poëmes des Brames respirent un excès de tolérance morale qui ne peut exister que dans la première forme : on y voit prescrire à l'hyménée, l'étude de ces artifices voluptueux que, même chez les Grecs et les Romains, la poésie érotique n'enseigne qu'en rougissant à l'amour (1).

Homère, génie universel, ne se contente pas de peindre avec détail les mœurs et la demi-civilisation des Grecs aux temps héroïques; il nous donne encore une idée des connaissances répandues de son temps dans la Grèce asiatique. L'étendue de ces connaissances aussi bien que la

(1) Extrait du *Nydivenla* dans les *Essais philosophiques sur les mœurs*, etc., *de Foucher d'Opsonville*, *pag.* 255-256.

perfection des poëmes du Chantre d'Achille et d'Ulysse, nous force à reconnaître dans les pays où il vécut une civilisation bien supérieure à celle que l'on suppose communément y avoir alors existé: tandis que l'ignorance profonde qui perce dans les chants d'Ossian décèle un peuple isolé, privé d'instruction par une révolution politique dont les traditions nous ont conservé le souvenir, et ne devant plus qu'à la nature son faible développement moral.

Les fictions romanesques, les premiers essais littéraires d'un peuple très-peu avancé dans la civilisation, peuvent fournir des notions aussi sûres et souvent aussi importantes. De nombreux volumes de voyages et d'histoire ne nous font pas connaître autant de particularités sur les mœurs et les usages de la Chine, qu'un roman chinois (1), production originale, aussi précieuse pour l'observateur, qu'elle peut paraître insipide à l'homme de goût. Lisez les poëmes des Troubadours: dans cet âge que l'on peint aujourd'hui sous des couleurs bien différentes, vous verrez le libertinage affiché sans honte par l'un et l'autre sexe, le brigandage honoré comme le principe de la libéralité, la guerre éternelle des barons entre eux préconisée comme une source de gloire (2). Les romans

(1) Hau Kiou Choaan. *Histoire chinoise, etc. 4 vol. in-12. Lyon*, 1766.

(2) Voyez l'*Histoire littéraire des Troubadours, par Mil-*

de chevalerie, composés au dixième siècle, montrent tous, sous le nom de Charlemagne, un monarque rarement obéi et souvent bravé par ses vassaux qui se font un jeu de lui arracher, par ruse ou par violence, des portions de ses domaines et des principautés indépendantes. C'est sur eux seuls que repose l'intérêt; ils sont toujours les héros du roman. On voit l'un d'entre eux (1) tuer un officier qui veut l'empêcher d'entrer avec insolence dans la chambre de Charlemagne, et le prince reconnaît que le chevalier a eu raison. Des exemples analogues se rencontrent fréquemment: tout ce qui n'était pas chevalier n'était pas homme.

Ici du moins, conformément au génie de la nation, l'atrocité des mœurs est tempérée par l'éclat des hauts faits des chevaliers, par la générosité qui préside quelquefois à leurs actions et la noblesse de l'amour dont ils se montrent enflammés. Descendons plus bas, et jusqu'à une dégradation dont rien ne compense l'avilissement. Le héros d'un ancien conte russe (2) est fils de l'un de ces chefs militaires que les villes libres

---

lot.... Passim et surtout tome I, *p.* 236-238.... 246-247.. 440. *Tome* II, *p.* 257. *Tome* III, *p.* 45, etc. etc.

(1) Girard, fils de Guerin de Monglave. Voyez *Œuvres de Tressan. Tome* VIII, *page* 285, etc.

(2) *Batzcka* ou *Bazile fils de Boguslas*, dans les Contes de Wieland et du baron de Ramdohr, suivis de deux Contes russes, 2 vol. in-12, Paris, chez Fr. Schœll.

prenaient à leur solde et par qui elles furent asservies. Pour uniques exploits, dès son bas-âge, il tue ou mutile les enfants qui jouent avec lui. Les magistrats s'en plaignent à sa mère et cherchent à éloigner un être si dangereux: ce sont eux que le fabliau dépeint comme des traîtres et des scélérats, et qu'il punit au dénouement.

Cette naïveté de peinture s'efface avec le temps. On exige que l'écrivain peigne les hommes tels qu'ils devraient être, et non plus tels qu'ils sont; qu'il affiche des prétentions à la vertu, à la délicatesse, ou du moins qu'ils rende les vices aimables, et qu'il ôte ainsi au tableau des mœurs le mérite de la ressemblance.

Ce mérite se retrouve plus tard dans quelques mémoires particuliers. Attentif à se faire valoir, l'écrivain suit pas à pas et exprime avec force l'opinion du siècle où il vit, et de la classe à laquelle il est fier d'appartenir. Henri de Rohan visite (en 1600), les citoyens de la ville de Strasbourg, alors encore république: il observe « qu'ils n'ont « point de canons de batterie, *leur raison tient* « *fort du rôturier;* car à ce qu'ils disent, ils « ne veulent attaquer personne, mais seulement « se défendre (2) ».

Avec la civilisation se perfectionne l'art d'observer. Ce progrès donne du prix aux narrations

(1) *Mémoires du duc de Rohan.... ensemble le Voyage*, etc. Tome II; *page* 209.

des voyageurs. L'homme frappé du contraste de ce qu'il voit et de ce qu'il est habitué à voir, le retrace vivement, et, sans adopter ses jugements probablement partiaux, on peut en admettre les bases.

Les biographies enfin, les recueils épistolaires, les comédies dont se compose un théâtre national, offrent des peintures d'autant plus exactes de la vie intérieure des hommes, que l'on y rappelle continuellement ce que l'on a sous les yeux sans songer à le retracer. Il faut pourtant puiser à ces diverses sources avec précaution ; se défier des passions dans la lecture des lettres, des voyages et des vies particulières; remarquer que ce qui nous reste du théâtre comique de Rome ancienne n'a rien de national; qu'Aristophane, chez les Athéniens, a souvent sur la scène forcé les traits de la vérité et l'a ployée à ses vues personnelles; que dans l'Europe moderne, chaque nation embellit volontiers son propre portrait aux dépens des autres peuples et surtout des Français; tandis que ceux-ci exagèrent leurs vices, leurs défauts et leurs ridicules pour exalter les étrangers. Au milieu de tant de nuances douteuses ou opposées, comment choisir les véritables couleurs? Comment éviter de tracer un roman, dès que l'on sortira des généralités pour traiter la partie la plus délicate et la plus piquante de la civilisation, celle qui concerne les mœurs et les usages?

Plan de l'ouvrage. Ière. *partie.*

Tant d'obstacles et des ressources si peu nombreuses, si souvent équivoques ou insuffisantes, semblent nous condamner à errer dans un labyrinthe inextricable: juste peine de l'homme assez présomptueux pour se proposer de n'omettre aucun détail, de retracer une histoire universelle, ou de dicter des lois à la civilisation et de décider quelle a été, quelle peut être sa forme la meilleure. Telle n'est point notre tâche: nous cherchons seulement à rappeler les diverses lois que la civilisation a suivies dans ses diverses périodes. Il nous suffit pour cela de rassembler les faits les moins douteux, de les rapprocher et de les comparer sous tous les rapports dont nos aperçus nous ont indiqué l'importance. Où les savants n'ont point décidé, l'on nous pardonnera de rester dans l'ignorance; où le résultat de leurs recherches n'a point entraîné l'opinion générale, nous serons excusables d'en profiter avec circonspection et sans prendre sur nous de garantir ce qui ne peut l'être que par le suffrage de la postérité. C'est spécialement sur les détails que le doute et le silence nous seront permis, d'autant que, dans les problêmes historiques, beaucoup de détails très-intéressants pour l'érudition n'ont pas un prix aussi grand relativement au sujet que nous voulons embrasser.

Le plus grand avantage auquel puissent préten-

dre nos travaux, c'est de faire connaître toutes les espèces, toutes les nuances de la civilisation. Prendre séparément, pour y parvenir, chaque subdivision de ses éléments, de ses moyens, de ses inconvénients, de ses avantages et en suivre les variations en tous les temps et dans tous les pays, ce serait mettre en pièces l'histoire d'une manière aussi fatigante que peu instructive; ce serait ne présenter que des membres épars, sans montrer jamais comment-ils peuvent se réunir pour former un corps régulier, vivant et agissant. Il faut donc suivre, chez chaque peuple, les pas de la civilisation, depuis son origine connue. Cette marche a des inconvénients; le plus grave est peut-être de nous abandonner à un ordre rarement d'accord avec la succession des temps et le rapprochement des lieux, ou, pour mieux dire, presque entièrement arbitraire. Mais le désir d'offrir des tableaux complets a dû l'emporter sur toute autre considération.

Partons des deux grandes divisions de la civilisation, la forme fixe et la forme perfectible. Tous les genres, toutes les sortes, toutes les anomalies s'y rapportent plus ou moins exactement; et les modifications particulières de l'état sauvage, des états de dégradation, de dissolution, de férocité et de barbarie peuvent se rattacher aux tableaux principaux, au moins comme objets de comparaison.

Nous rechercherons d'abord sous quels traits

la première forme de civilisation a existé et existe encore aujourd'hui. Cette partie de notre tâche sera la plus facile : un long espace de temps ne présentera, sous bien des rapports, qu'un tableau uniforme.

La seconde forme de civilisation, variée dans ses principes, dans ses effets, dans ses progrès, dans ses révolutions, demande des détails plus étendus. L'élévation et la chûte des empires, les découvertes de l'instruction et du commerce, forment une partie essentielle de son histoire. D'ailleurs, quand on voudrait se borner à peindre la civilisation existante chez un peuple, on apercevrait bientôt qu'elle a été créée ou modifiée par la civilisation de peuples antérieurs auxquels il faudrait remonter; et dont l'histoire à son tour forcerait de remonter plus haut encore.

Nous examinerons donc surtout la forme perfectible comme soumise à l'influence de tout ce qui l'a précédée, et d'abord à l'influence de la forme fixe. Nous y distinguerons deux états : l'*état intermédiaire* qui, tout en s'éloignant de la première forme par la marche progressive des lois, des usages et de l'instruction, en retient quelque chose dans la religion et dans les principes constitutifs de l'état, en même temps que le souvenir de l'indépendance sauvage y consacre avec enthousiasme la liberté individuelle et la liberté politique; et l'*état secondaire* né, à un long intervalle de la dissolution du précédent, ne ressemblant à

la forme fixe que par la durée de ses défauts, et ne parvenant à mériter le nom de civilisation qu'autant que la morale et l'instruction y prévalent sur les restes de la barbarie.

Développons ce plan, en indiquant sur quels points la force des choses nous contraindra à nous écarter de l'ordre indiqué.

Le premier pas à faire est sans doute de remonter jusqu'au commencement de la civilisation, de percer la vénérable antiquité qui couvre son berceau, et de résoudre, s'il est possible, le problème de l'origine de la première forme. Ce genre de civilisation, nous l'avons vu, doit être apporté par un ou plusieurs hommes supérieurs, à des peuplades assez simples encore pour recevoir, sans objection, l'ensemble des lois et de la croyance auxquelles on veut les soumettre. Mais ces hommes supérieurs, où ont-ils eux-mêmes puisé leurs lumières? Les tiennent-ils d'une étude suivie pendant plusieurs générations, et d'une transmission successive qui rappellent la marche de la forme perfectible? Les auront-ils reçues, comme Moyse, de l'inspiration divine? Où faudra-t-il, avec quelques philosophes, admettre un peuple *instituteur*, chez qui, à une époque reculée, la civilisation, les sciences morales et physiques, les expressions allégoriques de leurs principes et de leurs phénomènes, furent le bien, l'instruction et le langage de tous; peuple dont les colonies, ou plutôt les débris épars à la suite de quelque grande

catastrophe de la nature, auraient, chez des hommes d'une condition morale bien inférieure, porté des lambeaux précieux de la science primitive, et laissé un souvenir consacré en Egypte, dans l'Inde et dans la Perse, par la tradition du règne des dieux, des demi-dieux, ou des génies?

Tout nous interdit l'espoir de répondre d'une manière satisfaisante à ces grandes questions. Quelques faits propres à reculer et non à fixer le point de départ; quelques conjectures plus ou moins probables; enfin un aperçu rapide des principales hypothèses proposées sur ce sujet, et de leurs divers degrés de vraisemblance, voilà tout ce que nous pourrons offrir, fermement résolus à ne point donner des systèmes pour des vérités.

Plusieurs savants pensent que la civilisation a pris naissance dans la Haute-Asie; d'autres regardent l'Afrique comme le premier point où elle ait existé. Les recherches qui étayent l'une et l'autre opinion ne sont point inconciliables dans leurs résultats. La civilisation peut être arrivée de l'Inde, par la Chaldée, jusques en Egypte; et à une époque antérieure, avoir été portée en Asie par une race africaine, dont le souvenir n'est plus retracé que dans les anciennes images des divinités du Thibet et de l'Hindoustan. Une discussion approfondie de ces conjectures, nous écarterait trop de notre sujet. Nous ne nous arrêterons même pas long-temps sur ces Atlantes qui ont exercé l'esprit et la critique de nombreux érudits, mais qui

chez Diodore même, l'écrivain qui en a parlé de la façon la plus positive, semblent appartenir à la mythologie plutôt qu'à l'histoire.

Quelque hypothèse que l'on adopte sur l'histoire primitive du genre humain, quelque origine que l'on assigne à la civilisation ; disciples des Grecs et des Romains, il nous est difficile de ne point tourner d'abord nos regards vers les Egyptiens, les instituteurs de nos maîtres : grace à notre éducation première, n'est-ce point vraiment aux rives du Nil que commence pour nous l'histoire de la civilisation ?

Avant l'Egypte, néanmoins, il convient de placer les Ethiopiens ; *amis des dieux*, et célébrés sous ce titre par Homère ; les Troglodytes que l'on a représentés comme des sauvages, parce que la rigueur d'un climat brûlant les forçait de vivre dans des cavernes ; et qui, dans ces mêmes cavernes, ont laissé des preuves encore subsistantes de leur civilisation et de leur habileté dans les arts ; enfin les habitants de l'île de Meroé que les Egyptiens ne rougissaient pas d'avouer pour leurs maîtres.

Aux souvenirs trop bornés que l'on peut recueillir sur ces peuples, succédera le vaste tableau de la civilisation de l'Egypte, dégagé enfin des comparaisons dont on s'est servi tant de fois pour altérer son éclat, ses proportions et ses figures. Nous montrerons cette civilisation survivant sans efforts à l'invasion des rois-pasteurs, recevant un

coup funeste de l'introduction des troupes étrangères sous Psammétiçus, peu troublée néanmoins par la tyrannie des Perses, résistant aux usages des conquérants grecs; ébranlée par les mœurs romaines que tant de causes concouraient à faire prévaloir; cédant encore davantage au christianisme; et détruite presque soudainement par la politique avide et défiante des sectateurs de Mahomet.

Instruit dans les sciences de l'Egypte, Moïse arracha ses compatriotes de cette contrée qui était pour eux une terre d'esclavage. A ces hommes abrutis par une longue servitude, et façonnés auparavant aux habitudes nomades des peuples pasteurs, il sut faire désirer, il osa promettre, il assura enfin des demeures fixes, des villes et un pays qu'ils ont possédé pendant quinze cents ans, et à la perte duquel leur civilisation presqu'entière a survécu. Epars sur toute la terre, nous les verrons conserver opiniâtrement leur croyance et leurs mœurs, au milieu de persécutions jamais interrompues et que l'âge de la raison a eu peine à faire entièrement cesser.

Les Arabes aussi connaissaient l'Egypte, et y pénétraient, non pour y puiser des principes de civilisation, mais pour y exercer des brigandages rarement punis. L'instruction littéraire des Arabes paraît s'être bornée toujours à des compositions purement nationales; et leur instruction religieuse à un sabéisme assez grossier. L'islamisme a

remplacé le sabéïsme, sans changer beaucoup aux mœurs de ces tribus vouées, par la nature de leur pays et l'amour de l'indépendance, à une existence qui tient le milieu entre la civilisation et l'état sauvage. Leur histoire se place ici d'elle-même, puisque les Hébreux qui eurent tant de fois à les combattre, leur étaient liés par une origine commune, et, sans l'influence de Moïse, n'eussent probablement été jamais que des pasteurs arabes.

C'est à regret que nous ne pourrons guères rappeler que le nom des Arabes-Homérites qui formaient, dans l'Yémen, une monarchie déjà ancienne au temps de Ninus (1). Une puissance guerrière qui, des murs de Saba, étendit ses efforts jusque dans la Mauritanie, aux portes Caspiennes et aux frontières de l'Inde; des travaux publics qui annonçaient une instruction remarquable; des richesses dont l'abondance supposait un grand commerce, ou peut-être des pillages fréquents et fructueux; ces traits généraux sont à-peu-près les seuls que nous ait transmis l'histoire. Il est seulement permis de supposer qu'alliés de l'Assyrie, malgré les déserts qui les en séparaient, les Homérites en avaient, au moins en partie, emprunté la civilisation.

Mais quelle était la civilisation de ce peuple qui ouvre dans tous nos livres l'histoire de l'Asie et celle des anciens empires? L'empire d'Assyrie

(1) *Volney. Chronologie d'Hérodote, pages* 192-206.

n'a laissé, avec un nom imposant, que des souvenirs peu nombreux, peu détaillés, d'après lesquels il est difficile de dire ce qu'étaient ses mœurs et ses lois. L'instruction y fut probablement brillante et solide. Sans parler du luxe qui éclatait dans Babylone, et qui supposait le concours de plusieurs arts très-avancés, on sait que les instituteurs de l'Assyrie, les Chaldéens, se vantaient d'avoir instruit l'Egypte; habitants du plateau élevé dans la Babylonie, ils pouvaient avec quelque vraisemblance réclamer cet avantage sur une terre sortie de dessous les inondations du Nil et créée par les alluvions. Mais telle est la fatalité qui se joue de la gloire des peuples: l'Egypte, dans les moindres parties de son histoire, est une terre classique pour nos souvenirs; et le temps a dévoré les ouvrages, obscurci la gloire, transporté à d'autres hommes l'honneur des découvertes de ces Chaldéens qui connaissaient le mouvement de la terre autour du soleil, et même le mouvement propre des étoiles fixes.

L'empire d'Assyrie vit naître dans sa vaste étendue, une civilisation destinée à subjuguer ses conquérants. Un Mède, réfugié dans la Bactriane (1), opposant au sabéisme des Chaldéens, le magisme et l'adoration du feu, institua des lois auxquelles furent soumis les Mèdes et les Perses, heureux vainqueurs de l'Assyrie, de l'Egypte et de l'Inde;

(1) *Volney. Chronologie d'Hérodote, pages* 209-282.

des lois que sembla devoir noyer dans le sang des mages l'usurpation momentanée du sceptre par ces prêtres ambitieux, et que rétablit avec les honneurs des mages, l'homme habile qui leur succéda dans la possession du pouvoir; des lois enfin dont les sectateurs, dispersés et opprimés, attestent par leur ferveur, la puissance, mieux encore que ne l'a fait la longue durée de l'empire à la chute duquel elles survivent depuis près de douze cents ans.

Zoroastre, en séduisant un Brame pour s'étayer dans l'esprit des peuples d'un suffrage révéré, rendit hommage à l'antérioté de la civilisation religieuse de l'Hindoustan: Par son antiquité, par sa complication et son énergie, par l'étendue des régions qu'elle domine et l'étendue plus vaste encore du territoire où elle paraît avoir régné jadis, et dans lequel se trouvaient renfermées les contrées soumises depuis à la loi de Zoroastre (1), cette civilisation offre autant d'attraits à la curiosité que de sujets de méditation à l'observateur. Aux renseignements très-incomplets que les Grecs nous ont laissés sur l'Inde, en ont succédé de plus surs, tirés des livres sacrés de la nation; mais obscurcis peut-être par l'esprit de système qui égare quelquefois dans leurs recherches les savants occupés de nous les transmettre. Riche d'une langue sacrée,

(1) *W. Jones. Discours sur les Persans. Recherches asiatiques. Tome II, pages* 103-104.

la plus parfaite, dit-on, de toutes les langues que parlent les humains, dépositaire ancienne de sciences et d'arts aujourd'hui perdus en Asie, la civilisation des Hindous, depuis un temps dont nous n'assignons point la mesure, n'a subi d'autres changements réels que ceux que les événements rendaient inévitables : car nous ne regarderons point comme des mutations essentielles certaines variétés locales ou temporaires dans le culte et les usages, qui ont servi à étendre et à affermir cette division et cette subdivision des castes dont nous avons déjà indiqué le but et l'artifice. Sa fixité et sa force se sont marquées surtout par la manière dont elle a subsisté, en plaçant hors de la politique qui lui est propre, le gouvernement des oppresseurs étrangers. Altérée de nos jours par le commerce intime des Européens, et penchant peut-être vers sa ruine, elle conserve sur ses dociles sectateurs un empire qu'envieraient avec raison bien des civilisations modernes.

Dans l'île de Ceylan où les Brames semblent avoir placé l'origine mythologique de leur religion, dans les états de Siam, de Pégu et d'Ava, cette religion plus ou moins modifiée, préside au peu de civilisation qu'y laisse subsister le despotisme.

La civilisation est-elle descendue des montagnes du Thibet dans les plaines de l'Hindoustan; ou, comme l'affirment les Brames, les instituteurs du Thibet ne sont-ils que des sectaires rebelles déta-

chés de l'arbre sacré de la religion? Ce problème reste insoluble, dans l'état d'imperfection où sont nos connaissances sur le Thibet. On pourrait opposer à la seconde opinion que l'aristocratie religieuse de l'Inde, qui paraît n'avoir jamais changé, aurait difficilement pris au Thibet la forme d'une théocratie monarchique; l'on conçoit mieux le changement invers opéré par des prêtres ambitieux qui voulaient se soustraire au despotisme de leur chef. Leur nombre les aura réunis dans l'Inde en une caste privilégiée, tandis que quelques-uns d'entre eux errants dans les déserts de la Tartarie, y sont devenus des pontifes, sinon égaux au pontife suprême, du moins indépendants de sa puissance. L'opinion qui ferait du Thibet le berceau de toutes les religions de la Haute-Asie, se fortifie quand on voit le lamisme, malgré la rébellion de plusieurs vicaires du Dalaï-Lama, être encore la religion du plus grand nombre des Tatars, former, à la Chine, la croyance populaire, et subsister, au moins par des vestiges difficiles à méconnaître, dans les glaces du Kamtschatka, dans les neiges de la Laponie, partout où les *chamans* abusent de la crédulité des peuplades retombées dans la barbarie (1).

(1) Deux rapprochements confirment cette identité; 1°. l'analogie du nom de *chamans*, et de celui de *samans* que les Mant-Cheoux et quelques autres Tatars donnent à leurs prêtres-lamas. (Voyez *Reuilly. Description du Thibet*, *page* 4. *Note de M. Langlès*); 2°. la similitude des cérémonies

La puissance civile et militaire a succombé au Thibet, sous l'influence d'un voisin ambitieux; mais, l'état des individus ne paraît point avoir changé. Le peu que nous en savons nous offre l'image parfaite d'un bonheur passif, d'une existence calme et résignée.

Nous n'essayerons pas d'assigner à quel point la civilisation avait pénétré dans ces pays où des ruines, des idoles, des manuscrits retrouvés tous les jours annoncent que florissait jadis le lamisme; ni d'expliquer comment cette religion, si forte au Thibet, a été si faible pour civiliser les Tatars et les arracher à leurs habitudes errantes : la nature du sol où ils sont répandus semble résoudre la dernière question.

Les Tatars jadis conquérants, ou plutôt dévastateurs de l'Asie, sous le nom de Scythes, ne fournissent guères à notre sujet que la notion d'un état sauvage, où la haine pour tout ce que l'on pourrait emprunter de l'étranger était portée au même degré que dans les civilisations de première forme les plus sévèrement exclusives. Les Tatars, deux fois conquérants de la Chine, nous introduisent dans ce singulier pays, trop décrié et trop vanté peut-être; c'est là que leur barbarie a cédé

---

que pratiquent, lorsqu'ils veulent deviner, guérir les possédés, ou prédire l'avenir, les *chamans* proprement dits, et certains prophètes qui existent au Thibet, et sont élus ou confirmés par le Dalaï-Lama. (*Ibid*, *pages* 30-32).

constamment à une civilisation très-ancienne, immuable dans ses principes et dans ses détails les plus importants, environnée d'un respect universel, et qui pourtant n'a point la religion pour sa base.

Le Tonquin, la Cochinchine, la Corée qui furent jadis des provinces de la Chine, participent de loin à ses lumières, ou plutôt n'en réfléchissent qu'une pâle lueur dans leur civilisation imparfaite.

Voisines de la Chine, des îles puissantes prendraient, sur le sud-est de l'Asie, l'influence que l'Angleterre cherche à exercer sur le reste du monde, si l'empire qu'elles composent n'était régi par une civilisation de première forme. Analogue pour les dogmes et pour la hiérarchie à celle du Thibet dont elle paraît dérivée, semblable pour une grande partie des mœurs et de l'instruction à celle de la Chine, la civilisation du Japon conserve pourtant une physionomie originale comme le caractère des hommes qu'elle domine, composé étrange de noblesse et de servitude, de supériorité morale et de superstition.

On doit remarquer, dans la plupart des civilisations asiatiques, l'indifférence pour les religions exotiques qui s'introduisent dans leur sein, l'éloignement pour la personne et les usages des étrangers, et la tolérance, je dirai presque la faveur accordée aux plaisirs des sens.

On ne retrouve point du tout l'indifférence re-

ligieuse, et bien moins aussi l'excessive tolérance morale qu'en effet le climat ne commandait point, dans la partie de l'Europe longtemps soumise à la civilisation druïdique. Cette civilisation que quelques auteurs ont crue originaire d'Asie, et que l'on peut sans crainte faire remonter à une haute antiquité, a surtout fleuri dans les Gaules : mais elle étendit bien plus loin son empire, et elle a laissé, dans les monuments, les traditions et les usages de plusieurs peuples, des traces durables qui accusent le silence des historiens, quand elles n'y peuvent suppléer. Mieux éclairés sur la suite des faits, on sera avec plus d'assurance que nous peindrons la lutte de la civilisation druïdique contre la conquête politique et religieuse des Romains et du christianisme : la durée de cette lutte imprime une idée imposante des constitutions qui ont fini par y succomber.

La jeunesse gauloise, exilée périodiquement de sa patrie, portait en des contrées lointaines la terreur de ses armes plutôt que ses institutions nationales : exception remarquable, mais qu'il n'est point impossible d'expliquer si, comme tout porte à le croire, la tribu sacrée, dépositaire de la civilisation, ne fesait point essentiellement partie de ces émigrations guerrières.

L'histoire ancienne signale presque partout des conquêtes et des établissements de Celtes ou de Gaulois. Sous ce rapport ils l'emportent sur tous les peuples connus, si l'on excepte les Phéni-

ciens, qu'il est temps de montrer, changeant par leur ambitieuse industrie la face de la terre.

Ici l'on me reprochera sans doute de m'écarter de la marche la plus naturelle, de négliger les divisions indiquées par moi-même, et de passer aux civilisations de forme perfectible, avant d'avoir épuisé l'histoire de la première forme. Mais comment parler de la législation de Lycurgue ou de celle de Mahomet, si je ne puis expliquer l'influence qu'exercèrent sur l'une et sur l'autre les civilisations antérieures et contemporaines? Comment transporter le lecteur au Mexique et au Pérou, avant d'avoir rappelé quelles institutions régissaient les farouches dévastateurs de ces contrées? L'ordre des temps, l'ordre des lieux ne peuvent être négligés ni suivis absolument.

Pressés d'abord par la masse colossale de l'Egypte et de l'Assyrie, et, pour cesser d'être une faible horde d'esclaves, contraints à devenir un peuple puissant, les Phéniciens fondent successivement Sidon, Beryte, Tyr et enfin Carthage, Carthage l'émule de Rome. C'est par eux que, pour la première fois, la civilisation perfectible a paru sur la terre. Leur empire a passé; leur histoire est tombée dans la confusion, leur souvenir peut s'obscurcir un jour et se perdre: mais ils ont imprimé au monde un mouvement qui ne s'arrêtera plus.

En critiquant sévèrement la constitution politique des Carthaginois, Aristote convient qu'ils

étaient bien policés (1). Nous ne connaissons presque leur histoire que par les récits d'un peuple ennemi : mais dans ces récits même se peint une civilisation puissante et perfectionnée. De tous ses défauts un seul causa sa ruine et celle de l'empire, l'habitude de confier à des étrangers la défense publique : c'est que ce défaut était irrémédiable, parce qu'il découlait de la même source que la prospérité de l'état et des particuliers, de l'esprit commercial.

Les colonies phéniciennes et carthaginoises se répandent en Grèce et en Espagne. L'état antérieur de ces contrées appellera d'abord notre attention. Elle se fixera ensuite spécialement sur les villes fondées par les Grecs en Asie ; en Italie et jusques en Gaule. Portant nos regards sur la Grèce même, nous remarquerons cette *civilisation fédérative*, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui tirait plus de force encore des usages et de l'opinion que de stipulations expresses ; ce lien tissu par la religion et la politique pour unir en un seul peuple les nations nombreuses qui reconnaissaient l'autorité des Amphictyons, et participaient à la célébration des jeux olympiques.

Entre les états de la Grèce, presque tous féconds en hommes célèbres, brillera surtout Athènes, cette république qui, malgré le peu d'étendue de son territoire, occupa une si grande place

(1) *Aristot. polit.* lib. II, c. 11.

dans le monde connu, et, malgré ses malheurs et ses fautes, en obtient une si intéressante dans nos souvenirs.

En suivant ainsi *l'état intermédiaire* dans toutes ses variétés, nous y retrouverons constamment les traits qu'il emprunta de la première forme, et particulièrement la trop grande tolérance morale. Mais par un effet du mouvement propre à la forme perfectible, l'instruction y scruta souvent avec plus de raison que de respect, les mystères religieux consacrés dans l'état; elle s'éleva avec force contre des mœurs qui lui semblaient déréglées, et tenta même d'y introduire une austérité vraiment idéale. Objets d'une vénération muette, dans la forme fixe, les lois n'échappèrent point à cet esprit d'amélioration et de critique : on discuta théoriquement leurs bases posées par l'expérience et la nécessité; on censura leurs moindres défectuosités avec une sévérité souvent excessive. Jamais cette injustice n'a été portée plus loin que dans la comparaison qu'ont prétendu établir plusieurs auteurs entre la civilisation de Sparte et celle d'Athènes : on ne compare point deux choses de nature absolument différente.

A côté d'Athènes où la seconde forme parut ornée de tant d'attraits, la forme fixe régnait à Sparte : c'était l'austère Pallas à côté d'Hébé ou de Vénus. Pour établir ses lois, parmi des hommes déjà sortis de l'état sauvage, Lycurgue dédaignant de jouer le rôle imposteur de prophète, n'eut

qu'un parti à prendre, celui de créer des institutions plus fortes que la nature : il l'osa, et réussit.

On croit que Lycurgue avait puisé dans les lois de la Crète ses principales institutions : un homme comme lui invente ce qu'il emprunte. Mais cette tradition seule nous imposerait la loi de recueillir avec soin toutes les traditions dont la Crète est l'objet. La civilisation de cette île nous offrira aussi l'occasion de faire sur l'influence de la première forme, une remarque analogue à celle que nous a fournie le Japon : la Crète, qui, soit faiblesse, soit bonheur, n'a rempli que quelques pages de l'histoire, la Crète, suivant Aristote, était, par sa position, destinée à dominer sur la Grèce entière (1).

On vit en Grèce la forme perfectible déchoir autant qu'elle s'était élevée. La forme fixe soutint mieux le choc des événements et l'influence destructive qui l'environnait ; et dans Sparte encore libre, quoique déjà bien peu digne de Lycurgue, elle subsista plus d'un siècle après la mort d'Alexandre.

Le pays où prit naissance le conquérant de l'Asie était méprisé de la Grèce, à l'égal de ces contrées barbares où elle trouvait, sous le nom d'alliés, des sujets ou des instruments : et par lui-même, en effet, il mérite à peine une place dans

(1) *Aristot. Polit.* lib. II, cap. X.

le tableau que nous traçons. Tout ce que la Macédoine eut de civilisation, elle l'emprunta des Grecs. C'est à leur école que se formèrent Philippe et son fils, et quelques-uns de leurs principaux capitaines. Mais la révolution ne s'étendit pas plus loin : et la Macédoine, jusqu'à la conquête des Romains, resta plus puissante mais non plus policée. La Perse, un moment soumise aux Grecs, puis reconquise par les Parthes, ne vit point varier ses institutions. Les rois Macédoniens ne changèrent point l'Asie; ils y devinrent des princes asiatiques. Les Ptolémées adoptèrent plusieurs coutumes de l'Egypte; et si la ville où ils tenaient leur cour ressembla entièrement à une ville grecque pour les usages, le langage et la littérature, son influence ne s'étendit pas plus en Egypte que l'influence européenne ne s'étend aujourd'hui en Russie au-delà de St-Pétersbourg. Si l'on excepte donc la fondation d'Alexandrie et la direction nouvelle qu'elle donna au commerce, la grande révolution politique opérée par Alexandre n'opéra point une révolution sensible dans la civilisation, preuve remarquable que la politique n'est qu'un des éléments de la civilisation, et n'est pas toujours le plus important.

Mais une juste impatience nous entraîne vers une terre plus célèbre, s'il est possible, que la Grèce, vers l'Italie, deux fois l'arbitre du monde connu, à deux titres bien différens. Sur la péninsule que resserrent la mer de Toscane et les flots

orageux de l'Adriatique, ont afflué les émigrations de l'Orient et de l'Occident. L'Italie elle-même a souvent envoyé au-dehors ses enfants belliqueux. Et toutefois, hors l'histoire encore incomplète de la Grande-Grèce, que nous reste-t-il sur l'Italie avant la domination des Romains? Des narrations mutilées, difficiles à éclaircir, et qui, malgré les efforts des savants les plus recommandables, ouvriront longtemps encore un vaste champ aux discussions; des monumens dont l'explication n'est pas moins douteuse, et dont plusieurs, connus sous le nom de *constructions cyclopéennes*, paraissent appartenir à une époque où l'histoire n'a point la prétention de remonter avec certitude.

Les ténèbres se dissipent: de l'origine la plus faible et la plus obscure sort *la ville éternelle*. La civilisation de Rome, considérée dans l'intérieur de l'état, n'a eu ni modèles ni imitateurs. Elle n'est pas moins remarquable au-dehors par l'influence que Rome prenait sur les pays conquis ou alliés, tout en leur laissant, de fait et de droit, leurs lois et leurs usages.

Le poids de la prospérité accable la république Romaine. Les mœurs commencent à s'altérer, quand la politique lutte encore et repousse le changement. La civilisation politique a changé; les mœurs semblent rester les mêmes: apparence trompeuse qui se dément bientôt sous les féroces successeurs de l'adroit Octave. Telle est néan-

moins la force de la civilisation que, dans Rome et dans les provinces, elle combat longtemps contre toutes les causes qui tendent à la détruire. Sa décadence moins prompte et moins complète que ne le feraient supposer le malheur des peuples, est tout-à-coup suspendue par un événement dont les conséquences, on peut le croire, pèseront sur l'avenir le plus reculé.

A cette époque finit l'antiquité proprement dite, et commencent, avec une nouvelle ère, de nouveaux principes de civilisation, de nouveaux dogmes, et même une histoire nouvelle, je dirai presque une race d'hommes nouveaux. Les événements se pressent en ce sens pour seconder l'énergie naissante du christianisme ; et ce n'est point en vain que le Dieu qui s'est révélé dans cette religion, a dit, du haut de son trône : « Voilà que je renouvelle toutes choses (1). »

Plan de l'ouvrage. Seconde partie.

De l'une des extrémités de l'Asie, le christianisme se répand sur la surface de la terre : timide d'abord et couvert d'une prudente obscurité ; mais bientôt hardi, téméraire, fier de combattre au grand jour ses antagonistes ; et après une courte lutte, victorieux, tout puissant, assis sur le trône des

(1) *Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia.* Apocal. c. XXI. v, 5.

Césars et élevant ses temples sur les ruines des temples de tous les dieux du paganisme.

Il n'est point aujourd'hui de peuples civilisés, il en est peu de sauvages et de barbares qui, médiatement ou immédiatement, n'aient ressenti les conséquences de l'établissement du christianisme. Cette considération servira d'excuse à des développements qui pourraient d'ailleurs paraître trop étendus pour la simple exposition d'un plan.

Ici plus que jamais il importe de rappeler une condition essentielle de notre travail : nous ne sommes point théologiens; nous n'envisagerons le christianisme et son action politique et morale que dans les choses que ses ministres même appellent les *choses temporelles*.

Après avoir retracé dans un aperçu général et rapide ce qu'était à l'époque de l'établissement du christianisme la civilisation du monde connu, quatre considérations importantes se présenteront à notre examen.

I. Influence première du christianisme sur la civilisation.

II. Influence qu'a exercée sur la marche *temporelle* du christianisme la civilisation des pays où il s'établit d'abord.

III. Action *temporelle* du christianisme en Orient.

IV. Action *temporelle* du christianisme en Occident.

1°. La répression partielle des désordres qui

de la forme fixe, avaient pénétré avec l'excès de tolérance morale dans l'*état intermédiaire;* l'abolition graduelle et temporaire de l'esclavage; une activité nouvelle donnée à la pensée, activité qui relève la littérature, moins à la vérité sous le rapport de la poésie que sous celui de l'éloquence; enfin le changement, sauveur de l'état et de la civilisation, en vertu duquel le monarque fut désormais l'empereur des chrétiens, l'empereur d'un peuple, et non plus le chef et la créature de soldats avides, séditieux inconstants : voilà les avantages qui nous frappent à cette première époque. L'idée de perfection attachée au célibat; la multiplication des cénobites toujours préjudiciable à la civilisation, l'éloignement, dans l'instruction dominante, de toutes les idées qui appartenaient à l'ancien ordre de choses; et surtout cette division haineuse qui s'établit entre les sectateurs des deux religions rivales, et forma vraiment deux peuples dans le même empire: voilà les principaux inconvénients.

Constantin qui fit servir le christianisme à ses projets de grandeur, n'avait point assez de génie pour sentir comment, aidé d'un si puissant secours, il pouvait renouveler la civilisation, ni assez de fermeté pour empêcher la discorde religieuse de pénétrer et de se propager dans l'ordre social. Ses successeurs furent encore moins capables d'une si haute conception ou d'une modération si soutenue.

Les chefs de la religion, naturellement, et peut-être sans qu'ils s'en rendissent compte, conçurent la pensée d'établir une civilisation nouvelle sur les ruines de l'ancienne. Tandis qu'ils s'efforçaient de remplacer les orateurs, les historiens, les philosophes et même les poëtes de l'Italie et de la Grèce, ils détruisaient de tout leur pouvoir les œuvres de ces écrivains immortels. Le succès rapide et trop vaste de cette tentative, nous a coûté bien des regrets: mais elle n'avait rien que de légitime aux yeux d'hommes persuadés que du renouvellement de la civilisation dépendait le salut des ames.

Ils n'atteignirent pourtant pas le but où ils tendaient: une religion ne peut créer qu'une civilisation fixe comme elle; et cette forme de civilisation ne subjuguera point des peuples déjà instruits et façonnés par une civilisation perfectible.

2°. La civilisation de l'empire influa nécessairement sur la marche de la religion qui s'y établissait. Le christianisme, voué par sa nature à la fixité de la première forme, parut suivre dans son développement hiérarchique, dans l'énonciation de ses dogmes et même de sa morale (1), la marche

(1) *Cæterum qui non habet uxorem et pro uxore concubinam habet, a communione non repellatur: tamen unius mulieris aut concubinæ sit conjunctione contentus.* Ainsi s'exprimait, en 400, le premier concile de Tolède. (*Cap.* XVII.)

On a voulu depuis interpréter *concubina* par *uxor minus*

progressive propre à la civilisation des peuples qui adoptaient la religion du Christ.

3°. A peine délivrés de la concurrence des payens et déjà divisés entre eux, on voit les pontifes d'Orient former un corps d'*opposition* contre tout empereur trop fier pour leur obéir, trop faible pour leur commander, trop peu habile pour les ranger de son parti. Il est dans la nature de l'*opposition* de varier avec l'intérêt de ceux qui l'élèvent et les sentiments des personnes qu'elle combat: de-là tant d'opinions adoptées et condamnées tour à tour, suivant que l'empereur qui employait ce moyen pour diviser les évêques, accablait ses adversaires, ou se trouvait forcé par l'opinion publique de leur céder et même de s'en faire un appui. Mais l'opinion s'affaiblit par le défaut d'un centre: malgré la prépondérance du patriarche de Constantinople, les autres pontifes

---

solemniter ducta : mais l'exemple d'Agar que l'on cite en conséquence, est absolument contraire à cette opinion. La définition de Gratien (*ad finem canonis, Omnibus dist.* IV.) *Concubina ea intelligitur quæ cessantibus legalibus instrumentis unita est* ; celle que cite l'éditeur des Actes des Conciles, *connubium cui non intevenerunt dotalia instrumenta de jure civili et canonico requisita ut sit legitima uxor*, excluent toute idée de contrat civil et de sacrement, c'est-à-dire toute idée de mariage.

Cette doctrine indulgente a dû céder au mouvement général vers la perfection théorique ; et la doctrine contraire a enfin prévalu universellement.

contestaient sa suprématie, et se prêtèrent souvent contre lui aux ressentiments d'une cour irritée. Le trône profita de cette disposition; et se soutint au milieu des orages. Mais la civilisation n'eut jamais qu'à perdre en ces éternelles disputes, où l'esprit de parti, forcé de se couvrir d'un voile sacré, portait sur des opinions et des subtilités peu intelligibles, toute l'énergie de passion et de volonté qu'il fallait inspirer pour la morale et la prospérité publique. Aussi irritable et plus mobile, plus emporté que ses chefs religieux, le peuple fit succéder à la rivalité des cultes, la furie intolérante des sectes, et prodiguant les persécutions aux prêtres d'une opinion contraire à celle qu'il adoptait, affaiblit le respect dû à la religion, par le mépris jeté sur ses ministres. Devenu par les mêmes causes, disputeur, turbulent, séditieux, indifférent à tout ce qui n'était point faction, il laissa la force de l'empire décliner, l'autorité s'avilir et la civilisation tomber dans l'état de dissolution.

4°. En Occident, le prompt abaissement des empereurs, la faute qu'ils commirent de ne point résider à Rome, le prestige attaché au nom de la capitale du monde, donnent au christianisme une bien autre influence.

Une catastrophe imprévue vient accroître cette influence, et lui imprime une direction dont les vestiges ont subsisté jusqu'à nos jours. Les barbares fondent de toutes parts sur l'empire romain,

ils s'établissent dans l'Occident, et tous plus ou moins rapidement embrassent le christianisme.

Ils arrivaient à l'instant précis où la marche *temporelle* du christianisme avait acquis assez de fixité pour que la religion pût devenir la base d'une civilisation de première forme; ils lui présentaient des sujets susceptibles de céder à son pouvoir; d'abord entraînés vers lui par le besoin de s'affermir dans leurs conquêtes; puis justement éblouis de sa pompe, de sa grandeur et de sa vigueur morale. L'efficacité de cette réunion de conjonctures ne tarda point à se faire sentir.

Et conquérants et prêtres, ils s'efforcent à l'envi de détruire tout ce qui leur est antérieur: les uns sont guidés par un instinct brutal, les autres par une profonde politique. Les uns détruisent aveuglément, les autres réédifient en silence; ils s'emparent peu à peu de toutes les institutions qu'abandonnent à leurs soins l'ignorance et l'imprévoyance. Les voilà devenus les seuls arbitres de l'*état civil*, lorsqu'ils semblent ne faire encore qu'appeler les bénédictions du ciel sur les trois périodes les plus importantes de notre vie. Eux seuls constatent les naissances et les filiations; eux seuls constatent les décès; eux seuls donnent au mariage une sanction légitime; et pour cette union solemnelle le citoyen est plus soumis au dernier des prêtres, qu'au premier des magistrats: prérogatives immenses qui furent un mal dans les siècles de lumières où elles s'étaient conservées,

et un bien réel dans les siècles de ténèbres où elles prirent naissance.

Le droit de juger les fautes commises contre la discipline religieuse autorise les prêtres à se réunir en tribunaux : ils attirent bientôt devant eux les contestations des particuliers sûrs d'être jugés là avec plus de lumières et d'équité que dans les cours des barons. Ne pouvant envahir de même la justice pénale, ils ouvrent aux forfaits des asyles que la loi est forcée de respecter, et dont la violation envers le plus criminel des hommes, est punie comme le plus grand des crimes.

Après avoir soumis ainsi à leur influence les plus chers intérêts et la vie entière de l'homme; maîtres d'ailleurs de toute l'instruction, et soutenus par l'usage exclusif d'une langue déjà célèbre, dont ils font bientôt la langue de la religion, de progrès en progrès ils arrivent à dominer le droit des testaments; par leurs mains doivent passer, pour se sanctifier, les secours que la richesse accorde à la pauvreté, et ce privilège, dans chaque indigent, leur assure un soldat; le besoin de recourir à leurs lumières, leur confie une partie du secret des familles, et le reste leur est livré par les aveux du pécheur repentant. Leurs biens deviennent sacrés, la loi est sans pouvoir sur leurs personnes. De l'aveu des souverains les plus absolus, ils se lient lautement à un chef étranger par des serments plus saints que ceux qu'ils prêtent

à leur prince; souvent même ils font impunément partager aux peuples cette duplicité de serments destructive de tous les nœuds qui lient les sujets au gouvernement.

Ainsi s'élevait une civilisation de première forme, dont une religion éminemment puissante fait la base. L'établissement de sa domination illimitée pouvait sembler infaillible, à en juger seulement par l'étendue des succès de la tribu sacrée dans tout ce qui concernait ses prérogatives. Et toutefois cette civilisation s'est arrêtée dès les premiers pas; et l'on ne peut guères comparer ses résultats qu'aux informes rudiments de civilisation que le lamisme a jetés parmi les peuplades de la Tatarie.

Cherchons dans l'examen des éléments de cette civilisation l'explication d'une contradiction en apparence si frappante.

La morale et l'instruction étaient entièrement dans les mains du clergé: la politique ne s'y trouvait que pour la partie la plus subordonnée: tout pouvoir gouvernant appartenait aux conquérants; et quant à la législation, les chefs barbares se la réservèrent également; ne laissant presque au clergé que l'influence du conseil. Fiers d'imiter les Romains après les avoir vaincus, ils firent rédiger par écrit, et modifièrent selon leur nouvelle position, les coutumes informes qu'ils avoient apportées de leurs forêts. Ce droit de législation auquel ils ne renoncèrent jamais, et dont la

force des choses contraignit à accorder une faible part à la masse du peuple, conserva un germe de perfectibilité, destiné toutefois à n'éclore que dans un temps bien éloigné.

Ces chefs, d'une autre part, sentirent malgré leur grossièreté, combien leur intérêt était faiblement garanti par la civilisation nouvelle; il n'en faisait point partie, il lui était étranger, il pouvait lui devenir contraire. Leur docilité religieuse, comme celle de la plupart des hommes, s'arrêta devant cette considération toute-puissante. Ils cherchèrent à se soustraire au joug; et leur résistance se prononça suivant les conjonctures, partout où la féodalité avait établi un seigneur.

Tandis que tenu en bride par l'ambition des nobles, et inquiété par leur jalousie, le clergé ne prenait guère dans la politique d'autre part que celle qui lui assurait la puissance et la sécurité personnelles; tandis que ses membres, peu unis entre eux, ne suivaient pas toujours en ce sens une direction uniforme; le mode même de sa composition opposait encore d'autres obstacles au développement de la civilisation nouvelle. Les dépositaires de la morale et de l'instruction, formés en tribu séparée, et moins distingués du vulgaire par leurs costumes et leurs fonctions, que par leur science et leur austérité, auraient dû marcher constamment dans la même voie, tous animés du même esprit. Mais la religion appelait trop de ministres à ses autels, et autorisait les

vœux de trop de cénobites, pour que l'on fût toujours sévère dans le choix des uns et des autres. Pris dans la classe inférieure, leur ignorance et leur bassesse les avilirent aux yeux des hommes puisants déjà enclins à leur résister ou à les asservir, et les dégradèrent dans l'esprit de la multitude qui devait les révérer comme des oracles. Cependant les seigneurs voyant les hautes dignités de l'église assimilées aux dignités de l'état, s'empressèrent de faire entrer leurs enfants dans une carrière où la considération se trouvait unie au pouvoir et aux richesses. Les nouveaux pontifes et leurs nombreux imitateurs saisirent facilement les habitudes, le ton et les jouissances propres à leur position nouvelle, et le cri public reprocha l'avidité, l'orgueil et l'oppresion à ceux qui devaient être des hommes de paix, d'humilité et de charité.

L'histoire des Hébreux, celle de l'Egypte et de l'Hindoustan, attestent combien une civilisation fixe dont la religion est la base, peut tirer avantage de la transmission héréditaire, dans les familles sacerdotales, de l'unité d'esprit, d'intentions et de principes. La discipline religieuse empêchait cette transmission de s'opérer ainsi dans le christianisme: il fallait donc au moins qu'elle y devînt le résultat d'une instruction prolongée, uniforme, impérieuse, et si j'ose m'exprimer ainsi, de l'initiation accordée à un candidat dont les idées et les vœux eussent été, dès ce jour, fixés pour jamais. Mais comment cela eût-il été possible, quand les

prêtres appartenaient à des classes séparées par les préjugés féodaux et par tout l'intervalle de la plus haute fortune à la plus abjecte; quand ils ne pouvaient ainsi que s'inspirer les uns aux autres l'éloignement de la jalousie et du mépris?

Tels étaient les vices de la politique: ceux de l'instruction et de la morale n'étaient pas moins graves.

Considérée comme élément de la civilisation, la morale était d'une faiblesse extrême. Les livres sacrés du christianisme ne sont point destinés à influer sur la civilisation d'un peuple, autrement qu'en réglant et épurant les mœurs. Ils ne contiennent point, comme les livres des Hébreux et des Parsis, des directions positives pour la plupart de nos actions particulières. Il eût été avantageux aux prêtres de suppléer à ce silence: leur peu d'accord entre eux, la jalousie des seigneurs et la diversité des coutumes des peuples s'y opposaient également. La morale théorique de l'Evangile offrait des préceptes de perfection peu faits pour les hommes grossiers qu'elle devait dominer; les prêtres, il faut le dire, ne donnaient pas tous l'exemple de les pratiquer sévèrement, et souvent ils en vendaient l'exemption au prix d'argent ou de pratiques superstitieuses.

Quant à l'instruction, le mal fut plus grand encore. Par un mouvement général, et que leur position commandait, les prêtres avaient travaillé, de toute leur activité personnelle et de toute la

force de leurs anathêmes, à renverser ce qui tenait aux cultes anciens et à une civilisation antérieure. Leur rigueur s'était portée particulièrement sur l'instruction : l'ignorance valait mieux à leurs yeux que des connaissances dépravatrices. Sur ce point, malheureusement, leurs ressources n'étaient pas les mêmes que pour la politique ; ils n'avaient ici presque rien à substituer à ce qu'ils détruisaient. L'instruction religieuse trop élevée, trop austère, trop circonscrite, ne pouvoit devenir assez populaire pour atteindre ce but ; et le peu que l'on avait conservé des sciences profanes, à l'époque dont nous parlons, ne se composait que de notions incomplètes corrompues, puisées au sein d'une civilisation dissoute.

Quiconque veut détruire l'un des éléments de la civilisation sans le remplacer sur-le-champ avec avantage, se met dans l'alternative d'échouer ou de ramener la barbarie ; et le dernier danger est de beaucoup le plus imminent : s'il s'agit de l'instruction, il paraît inévitable. Ainsi, lorsque l'instruction seule aurait pu consoler les peuples des maux qui fondaient sur eux, l'ignorance apportée par les barbares se répandit sans obstacles dans l'Europe désolée, et y éteignit jusqu'à l'amour des lumières, jusqu'au sentiment qui les fait apprécier. Les connaissances qui n'étaient point le partage exclusif des prêtres furent ensevelies dans l'obscurité jusqu'à des temps meilleurs ; celles qu'ils étaient chargés de conserver ne tardèrent point à

partager le même sort, et furent remplacées par une multitude de légendes ridicules ou extravagantes, enfants de l'orgueil et de la cupidité, de la crédulité et de la crainte.

Voilà quelle réunion de circonstances arrêta dans son berceau la civilisation fixe que d'autres circonstances avaient fait naître de l'établissement du christianisme; et n'en laissa subsister que des *rudiments* informes, tels que l'on en retrouve chez les peuplades qui nous ont paru déchues d'une antique civilisation. Mais ces *rudiments* ne reçurent longtemps aucune altération du cours des siècles, et n'ont jamais eu besoin que de conjonctures favorables pour reprendre leur énergie. Nous les verrons agir avec force à l'époque où renaquit en Europe une civilisation perfectible, et, en la contrariant ou la dirigeant, finir par s'y conserver tout entiers.

Des empires élevés par les conquérants du Nord, deux seulement s'efforcèrent d'abord, sous les auspices du christianisme, de marcher dans la voie d'une civilisation perfectible. Aussi ne furent-ils point l'ouvrage des barbares. Tous deux eurent pour fondateurs les Goths qui, depuis près de deux siècles, puisaient des idées de civilisation dans le commerce et le service des Romains; et même, si l'on en croit Jornandès (1), cinquante ans avant notre ère, ces idées leur avaient été apportées par

(1) *Jornandes de Rebus Geticis.* 34-35.

un homme supérieur, étayées d'une instruction inconnue aux autres peuplades qui se précipitèrent sur l'empire Romain.

Dès le principe, les chefs de ces deux états se trouvèrent placés, comme les successeurs de Constantin, dans l'alternative d'être les disciples soumis ou les antagonistes déclarés des pontifes. La religion du peuple et celle de la cour différèrent souvent. En Italie, l'Arien Théodoric comptait autant d'ennemis que l'évêque de Rome avait de sectateurs. En Espagne, Hermengilde combattit son roi, son père, l'Arien Leuvigilde, dans l'espoir d'être couronné par les partisans de l'opinion contraire; et la fréquence des conciles assemblés par les rois catholiques dénote assez qu'ils se trouvaient sans cesse dans la nécessité de défendre leur sceptre contre l'ambition des évêques, ou d'implorer leur secours pour la raffermir.

Engagé dans cette lutte difficile, Théodoric eut encore à combattre les vices naissants de ses compatriotes et les vices invétérés de ses nouveaux sujets. Tant d'obstacles fatiguèrent son génie, son courage, et jusqu'à sa vertu. Il mourut, laissant sa tâche imparfaite : son royaume ne tarda pas à se dissoudre; et les germes de civilisation qu'il avait voulu cultiver furent étouffés sous les pas de nouveaux conquérants.

L'empire des Goths en Espagne passa moins vîte; mais, d'après leur histoire assez médiocrement connue, on est en droit de conclure que,

détruisant autant de civilisation qu'ils en conservèrent ou en rétablirent, ils ont tenu un milieu entre la civilisation ancienne et la barbarie moderne, et l'on peut les excuser en demandant si le temps où ils ont régné admettait la possibilité, l'idée même d'une civilisation plus relevée.

A cette époque désastreuse, la barbarie, chaque jour plus profonde en Occident, se répandait sur la face entière du Bas-Empire. Qu'importent quelques sciences, quelques arts, qui, négligés, délaissés, tombaient peu a peu dans le néant? Qu'importent quelques grands hommes dont les malheurs et les défauts même furent l'opprobre de leur siècle? Qu'importent quelques souvenirs qui ne servaient qu'à enorgueillir les enfants dégénérés d'illustres pères? Les mœurs, la politique, l'instruction, tout en général était vil, faible, annullé, tout portait les symptômes prononcés de l'état de dissolution.

Au fond de l'Arabie, non loin du berceau du christianisme, un marchand de chameaux, après quarante ans passés dans une obscurité paisible, dit tout-à-coup: Je suis le prophète de Dieu! Et avec une rapidité qui tient du miracle, ses sectateurs parcourent en conquérants l'Europe, l'Asie et l'Afrique; et fondent partout des états, des empires soumis à une nouvelle forme de civilisation.

L'influence de l'islamisme sur les diverses nations qui l'ont embrassé, mérite d'être considérée.

Les compatriotes du prophète en sont peut-être les moins profondément atteints. A peine quelques lustres ont-ils tempéré leur ferveur ; le califhat n'est plus, dans les mains des Arabes, qu'une principauté temporelle, et non le pontificat d'une religion austère et essentiellement belliqueuse.

C'est que les Arabes avaient déjà un mode de civilisation approprié à leurs mœurs ; si bien même que, de fait, ils l'ont presque entièrement conservé, en lui alliant les dogmes et quelques pratiques de leur nouvelle croyance. Une observation analogue nous frappera dans la plupart des établissements qui leur sont propres en Asie et en Afrique ; elle nous expliquera comment, sous l'empire de l'islamisme, ils purent se signaler dans la carrière des sciences et des lettres par un zèle si ardent et couronné par tant de succès, mais si étranger en même temps à la doctrine de Mahomet et à l'esprit des vrais disciples d'Omar.

Les barbares du Curdistan, les hordes vagabondes des Tatars et des Mongols étaient bien plus susceptibles de recevoir dans sa plénitude l'impulsion de l'islamisme. Les Sarrasins et surtout les Turcs, ont embrassé avec enthousiasme une civilisation qui, toute incomplète qu'elle nous paraît, fut, pour leurs tribus sauvages, un bienfait immense.

C'est elle qui, sans trouble, sans division, a régi l'empire ottoman depuis son origine ; et si elle

paraît enfin y céder au poids du temps et des événements, c'est qu'après des conquêtes trop vastes et trop opulentes, le relâchement et la corruption sont des fléaux inévitables.

Bien différente de cet empire quelquefois humilié mais jamais conquis, bien éloignée de l'uniformité paisible de civilisation qui résulte d'un si rare bonheur, la Perse tour-à-tour en proie aux Arabes, premiers disciples de Mahomet; aux Sarrasins dans le Xe siècle; aux Turcs dans le XIe; dans le XIIIe, aux Mongols; aux Tatars dans le XIVe; et dans le XVIe aux Sophis, dont l'empire s'est écroulé dans le XVIIIe pour faire place à la plus affreuse anarchie; la Perse, sous l'islamisme, n'a pu trouver qu'une civilisation imparfaite, sans cesse interrompue par les maux de la barbarie et de l'état de dissolution.

La civilisation a moins gagné encore aux conquêtes des Tatars musulmans. Ils ont porté leur religion dans l'Hindoustan, mais la religion et les mœurs des indigènes sont restées les mêmes; ils ont versé des flots de sang, et détruit des villes sans nombre dans la Haute-Asie; ils n'en ont point édifié.

On peut regarder comme produite occasionnellement par l'islamisme la civilisation de première forme qui s'établit au pied du Liban avec les faibles tribus des Druses, forcées de fuir l'oppression des musulmans. Aperçue par les croisés, remarquée avec intérêt par les voyageurs mo-

dernes, cette civilisation semble encore dérober à notre curiosité la connaissance de ses bases mystérieuses.

En parlant de l'Egypte, nous avons indiqué par quelle révolution son ancienne civilisation fut détruite. L'oppression des musulmans, les guerres sanglantes qu'excita le désir de posséder ce beau pays, et surtout le gouvernement des Mamelucks y ont fait prédominer la barbarie sur la faible civilisation de l'islamisme. Dans le reste de l'Afrique, l'islamisme a laissé barbares les peuples qu'il avait trouvés barbares: la Mauritanie seule a fait exception sur ce point; exception brillante mais peu durable.

De la Mauritanie sortirent les seconds conquérants de l'Espagne. Et ces hommes armés par une civilisation de forme fixe développèrent souvent, dans leurs établissements nouveaux, un désir de perfection qui semble n'appartenir qu'à la seconde forme. Ce mouvement néanmoins ne se fit sentir que dans l'instruction, dans les arts et les usages d'agrément : la morale et la politique n'en furent point altérées. Une telle contradiction, nous l'avons vu, tenait au caractère primitif des vainqueurs plus encore qu'à leur commerce habituel avec les vaincus : elle diminua la force de l'empire des Maures, et prépara de loin leur destruction que purent seules retarder les divisions et l'impéritie des chrétiens.

Cependant, en leurs jours de gloire, suivant le

cours de leurs conquêtes, les sectateurs de l'islamisme pénétrèrent successivement en France, en Allemagne, en Italie. Si l'Europe frémissante échappa à leur joug, l'exemple de ces guerriers enthousiastes propageant leur religion le glaive à la main, n'y passa point sans influence. C'est depuis leur invasion que le projet de convertir s'allia chez les Européens au désir de conquérir; et nos croisades furent précédées par les *gacies* des musulmans, ces appels de tous les citoyens à une guerre sainte où la mort n'était qu'un pas vers le ciel.

L'un des vainqueurs des Maures, Charles Martel, en subjuguant les Frisons, brisa leurs idoles impuissantes, et fraya ainsi la route au christianisme dans ce pays sauvage. Le plus illustre de ses descendants, Charlemagne, le premier associa vraiment sa cause à la cause du Dieu des chrétiens. Il tenta d'unir à la puissance de ses armes la puissance d'une religion nouvelle pour ployer à une existence paisible ces Saxons toujours vaincus et toujours prompts à renouveler les dévastations que, depuis douze lustres, ils commettaient sur les frontières de la France.

Grand guerrier, grand politique, et peut-être être encore supérieur par l'étendue et la sagesse de ses vues pour la civilisation de ses sujets, on peut croire que Charlemagne eût réussi dans cet important ouvrage, si, pour y réussir, il suffisait du génie et de la puissance. Et loin de là, l'épo-

que de Charlemagne rappelle involontairement l'image commune, mais juste, du flambeau qui jette un éclat plus vif à l'instant où il va s'éteindre. Là, brillent et passent soudainement les derniers vestiges de la civilisation ancienne; là commence la nuit la plus profonde de la barbarie.

Nous expliquerons ce paradoxe historique. L'excès de pouvoir et de jouissances qui était alors le partage des seigneurs, tous barbares d'origine et encore barbares de fait; la dégradation d'un peuple croupissant dans l'esclavage féodal et religieux, et hors d'état de saisir les conceptions du grand homme et d'en profiter; l'immense étendue de l'empire dont la division ou l'intégrité, si elles n'étaient soutenues par des institutions très-énergiques, ne pouvaient manquer d'exciter des guerres interminables; voilà quels obstacles s'opposaient au retour de la civilisation. Quels moyens employa Charlemagne pour les combattre?

Sa supériorité personnelle lui assurait, dans la politique, une influence immense, mais qui resta bornée à la durée de sa vie. Pour agir sur la morale et sur l'instruction, il ne pouvait se servir que des ministres de la religion: leur crédit s'était augmenté par l'horreur pieuse qu'avaient inspirée universellement des conquérants d'une religion différente, et l'empereur même avait, ainsi que son père, recouru à leur appui pour affermir la couronne sur sa tête. Il crut donc travailler pour son peuple, pour lui-même et pour sa postérité,

en élevant les hommes qui pouvaient instruire son peuple; il donna à leur conseil un grand poids, et à leurs intérêts une importance qui se marque dans ses *capitulaires* où tiennent tant de place les réglements de discipline ecclésiastique. Mais il ne put soustraire ses projets à l'influence de cette civilisation fixe, née du christianisme, et fortifiée par l'accroissement de l'autorité des prêtres. Le renouvellement de l'instruction était un changement qui répugnait à sa nature; il se rattachait à une civilisation antérieure qu'elle avait proscrite: d'accord avec les habitudes de l'état de barbarie, elle arrêta ce renouvellement, dès son berceau; elle n'en laissa point subsister de vestiges. Le chef temporel du gouvernement ne faisait point partie nécessaire de cette civilisation; et Charlemagne en assujétissant l'élection des papes à la confirmation des empereurs, ne remplit point ce vide. Charlemagne mourut; et les évêques, ses créatures, déposèrent l'empereur, fils du conquérant qui avait conféré la puissance temporelle au chef des évêques.

C'est parce que ce siècle, surtout pour ce qui touche à la pensée et aux souvenirs, appartenait vraiment à la première forme de civilisation, qu'au dessus de l'histoire de Charlemagne s'élevèrent des légendes populaires où ce prince devint le héros de fictions sans nombre, dont quelques-unes retracent des faits postérieurs à l'époque où il a vécu, quelques autres dérivent de fabliaux plus

anciens, qui souvent même rappellent des mythologies bien antérieures (1).

Si l'on excepte quelques points de la terre plus favorisés par le sort, l'aspect de l'Europe, aux neuvième et dixième siècles, est celui d'un chaos de barbarie, et c'est delà qu'il faut partir pour signaler les premiers pas vers la renaissance d'une civilisation perfectible. Nous devons donc présenter quelques considérations générales sur le moyen

(1) En ce genre on peut citer le nombre des *douze* pairs de Charlemagne, et le nom et l'âge de son écuyer *Jean des Tems* qui vécut *trois cent-soixante ans*. Entre les fictions romanesques, je me contenterai de rappeler la fable intéressante par laquelle les écrivains du moyen âge ont essayé de suppléer au silence de l'histoire sur la patrie, la naissance, l'enfance et l'éducation de Charlemagne. (*Voyez la* préface *de la traduction française de l'histoire de Charlemagne, par M. Hegewisch*). Quant aux événements plus récents de son règne et que l'on a liés aux traditions qui lui sont relatives, nous voyons le siége de Paris par les Normands, sous Charles le-Gros, donner lieu aux romanciers de peindre Paris, assiégé, sous Charlemagne, par les Sarrazins. Cette disposition, secondée par des intérêts ambitieux, a fait attribuer au même empereur 1°. l'institution des Pairs de France que Pasquier (*Recherches de la France, liv. II, chap.* 9 *et* 10.) a prouvé ne remonter tout au plus qu'au fondateur de la troisième dynastie; 2°. la création du tribunal secret connu sous le nom de *Cour Wehmique*; invention exécrable, née au milieu des démêlés des papes et des empereurs d'Allemagne, comme Eckius l'a judicieusement établi. (*J. G. Eckius de judiciorum Wemicorum origine dissertatio*, in-4°. 1797.)

âge. Quoique ce tableau offre infiniment moins d'intérêt que d'instruction, nous ne chercherons point à y répandre du charme par une peinture brillante des jours de la chevalerie : cette institution, dont les vices sont dans l'histoire et le mérite dans les romans, eût prouvé, par sa perfection même, l'absence totale d'une véritable civilisation. Il convient mieux d'appeler l'attention sur l'origine et le développement des principes dont s'est composée à la longue la civilisation générale de l'Europe : principes communs aux différents peuples, quoique en proportions différentes ; empruntés quelquefois de la civilisation antérieure, plus souvent de la civilisation ébauchée par le christianisme ; et toujours modifiés par les mœurs et les actions de ces conquérants qui, à l'état de dégradation et de dissolution, avaient fait succéder l'état barbare.

Le moyen âge touche à sa fin : l'Italie recèle deux germes de civilisation bien différents entre eux ; l'un fomenté par l'ambition des papes, l'autre par le noble désir de l'indépendance.

Les évêques de Rome avaient de bonne heure senti l'avantage de leur position qui les désignait naturellement pour chefs de cette civilisation dont le christianisme avait jeté les bases. Tous les peuples, en effet, tournaient involontairement leurs regards respectueux vers le seul point éclairé de l'Europe ; et les évêques, les prêtres, partageant l'impulsion générale, tenaient à honneur une al-

liance même subordonnée avec le pontife de Rome. Dans les princes barbares convertis par eux, ils voyaient d'ailleurs des disciples plutôt que des souverains, et s'indignaient de leur être soumis : pour échapper à ce joug, pour dominer leurs maîtres, ils se rendirent peu à peu justiciables du pape, consentirent à tenir de lui seul les avantages qu'ils avaient conquis et que son intérêt devait toujours le porter à étendre plutôt qu'à restreindre. Enfin tandis que la noblesse méprisait l'instruction et qu'il n'était point permis au peuple d'y aspirer, les lumières étaient devenues le patrimoine exclusif du clergé : le chef du clergé parut donc plus bienfaisant qu'ambitieux, en s'arrogeant la prérogative de dispenser aux hommes les richesses intellectuelles ; et toutes les universités de l'Europe reçurent de lui avec reconnaissance, des *constitutions* qui les mettaient presque entièrement dans sa main, et dont l'effet s'est prolongé long-temps après l'affaiblissement de la puissance temporelle des papes (1).

Cette prépondérance en morale, en politique, en instruction, qu'avec tous les autres évêques le pontife Romain avait voulu, dans l'origine, assurer à la religion même, il put alors l'attribuer exclusivement à son siège. D'abord il proclama sa

(1) Je ne citerai que l'université de Salamanque dont les chefs, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, ont dû prêter un serment de *fidélité au pape et à ses successeurs.*

suprématie religieuse aussi rarement contestée en Occident, que rarement reconnue en Orient. Ce premier pas ne devait point suffire à l'ambition d'hommes entourés d'hommages semblables à ceux que reçoit la divinité. Secondés par les conjonctures, les papes s'étaient peu à peu rendus indépendants des empereurs Grecs; plus facilement encore, ils s'affranchirent de leur sujétion aux nouveaux empereurs d'Occident. Devenus princes par les concessions des deux premiers rois Carlovingiens, ils tendirent ouvertement à la plénitude de la suprématie temporelle; ils se déclarèrent les dispensateurs des états, les juges des rois et des empereurs; et sans armées, sans trésors, presque sans domaines, dans les murs d'une ville qui, loin de reconnaître leurs droits, tendait à se déclarer libre toutes les fois qu'une force supérieure cessait de la comprimer, ils firent souvent triompher leur suzeraineté universelle.

Quoique la voix puissante des prêtres inculquât sans relâche aux hommes privés le respect de cette suzeraineté, et que tantôt la nécessité, tantôt l'ambition eût porté plusieurs princes à la reconnaître et à abaisser leur couronne devant la thiare, un tel succès néanmoins ne pouvait être constant. A l'époque où les papes l'obtinrent, les rois fatigués de l'anarchie féodale songeaient déjà à trouver dans leurs peuples un appui contre la turbulente ambition des seigneurs, et préparaient ainsi le retour d'une civilisation perfectible.

Enivrés de leurs avantages, les pontifes d'ailleurs annoncèrent leurs prétentions trop brusquement et avec trop de hauteur; ils se mirent dans la nécessité de voir décider par le glaive, ce qui ne le devait être que par l'autorité spirituelle: les peuples se divisèrent; ceux-ci imploraient les papes contre la tyrannie des rois, ceux-là soutenaient les rois contre les usurpations des papes; et tous ne virent plus dans cette lutte qu'un conflit d'intérêts temporels. D'un autre côté, la composition du clergé empêchait qu'il ne marchât unanimement dans la même voie que son chef; et le droit d'investitures réclamé par les empereurs et les rois, tendait encore à affaiblir les liens qui attachaient au pape les prêtres et les évêques. Enfin le mode d'élection du souverain pontife favorisait les ambitieux, et avait, dès les premiers siècles, amené la création de plusieurs antipapes: cette création était l'arme la plus propre à arrêter les pontifes romains dans leur essor vers la souveraineté universelle; les princes s'en saisirent. Or, la politique, la violence, disposèrent souvent de l'élection du pape, ou élevèrent contre lui un compétiteur qui affaiblit, en la partageant, une puissance trop redoutable (1).

(1) On n'a point vu d'antipapes depuis la cessation du grand-schisme d'Occident, et l'on peut fixer à la même époque le terme des prétentions publiques des papes à la suzeraineté temporelle. Obligés alors d'implorer l'appui des

Il ne fallait pas moins que des obstacles aussi énergiques pour contre-balancer le pouvoir des souverains pontifes. Fondé sur les bases de la civilisation fixe établie par le christianisme, ce pouvoir était secondé dans tous ses efforts par deux instrumens terribles : les excommunications qui, bornées jadis aux localités et s'exerçant d'église à église suivant la volonté ou l'opinion* de chaque évêque, étaient devenues universelles, et ne partaient plus que du Saint-Siège ; et les ordres religieux qui formaient dans le clergé ce que le clergé même formait chez tous les peuples de l'Europe, un peuple séparé et spécialement soumis aux papes. L'organisation et l'influence de ces corps singuliers méritent notre examen : l'un d'eux surtout unissant au pouvoir de la religion, aux ressources de l'instruction, l'esprit, la marche et les maximes des *sociétés secrètes*, a plus agi, en deux cents ans, sur les destinées du monde que tous les autres ordres ensemble depuis leur création. Si les jésuites avaient existé au dixième siècle, l'Europe n'eût probablement jamais eu qu'une civilisation fixe, subordonnée à la papauté qui elle même se serait confondue avec le généralat de l'ordre, devenu bientôt la tribu sacrée, dépositaire unique des dogmes et de l'instruction.

---

* princes pour l'emporter sur leurs compétiteurs, puis sur les évêques assemblés en concile, le temps de parler en maîtres était pour eux passé sans retour.

Les progrès de la civilisation perfectible et le cours des événements ont porté des atteintes successives à la puissance temporelle des pontifes romains : mais l'esprit qui l'avait élevée a toujours subsisté (1); et l'on a vu cette puissance se ranimer, avec une énergie nouvelle, dans toutes les conjonctures qui semblaient devoir la renverser. Ainsi au seizième siècle, les papes profitèrent de l'enthousiasme qui enflammait les adversaires de la réforme pour relever leur autorité et se déclarer de nouveau les arbitres des couronnes : leur progrès fut si rapide que, pour l'arrêter, il ne fallut pas moins que les victoires, la politique et les vertus de Henri IV.

Cinq siècles auparavant les papes avaient dû se croire plus assurés d'un succès sans bornes, alors qu'ils inventèrent les croisades (2), qui exilaient d'Europe les rois, les armées et les peuples même.

---

(1) Grégoire VII a été représenté avec les attributs de la sainteté, par ordre d'Anastase IV, en 1154; Grégoire XIII, en 1584, inséra son nom au martyrologe; en 1729, le pape Benoit XIII (Orsini) fit publier une légende de Saint-Grégoire VII, où ce Pape est loué d'avoir délié de leur serment de fidélité les sujets de l'empereur Henri IV.

(2) Ceux qui nient que les papes aient été les auteurs des croisades, oublient la proposition que fit Grégoire VII à l'empereur Henri IV; il voulait que ce monarque entreprit, sous ses ordres, une expédition pour la délivrance du St.-Sépulchre : c'est-à-dire une véritable croisade.

Mais ces expéditions produisirent un effet que n'avaient point prévu leurs auteurs.

Tandis que les croisés fondaient à Jérusalem et à Constantinople des empires éphémères, et acquéraient des notions sur quelques arts utiles plutôt que des principes véritables de civilisation, une révolution plus importante se préparait dans leur patrie. Les croisades commencèrent l'abaissement de la féodalité; et écartèrent ainsi l'obstacle le plus funeste qui empêchât l'Europe de s'élancer vers une civilisation perfectible.

Déjà sur plusieurs points la carrière était heureusement ouverte. Dès le cinquième siècle, Venise avait donné le glorieux exemple d'une civilisation libre, civilisation qui, dans une durée de treize cents ans, semble avoir parcouru toutes les chances de la forme perfectible. Rapprochée des anciennes républiques par l'époque de sa naissance, nous la verrons présenter, comme elles, plusieurs traits empruntés de la première forme, étendre la tolérance morale presqu'aussi loin qu'elle le fut dans l'état intermédiaire, et, à l'exemple des Romains, subordonner jusqu'à un certain point la religion à la politique.

Venise n'eut d'imitateurs qu'après plusieurs siècles; les guerres que se firent entr'eux les descendants de Charlemagne, donnèrent la facilité à plusieurs seigneurs d'usurper des souverainetés; les peuples, à leur tour, sentirent leurs forces et leurs droits; des républiques s'élevèrent de toutes

parts; les dissensions des papes et des empereurs favorisèrent souvent cette heureuse régénération.

Ainsi, en ces jours de discorde, Florence sortit de l'obscurité; sa civilisation brillante et orageuse, imparfaite en morale, imparfaite en politique, acquit dans l'instruction un éclat qui annoblit sa décadence et illustra l'Italie entière.

Les croisades ne secondèrent pas moins le progrès général, en doublant par le commerce les richesses et la force des républiques naissantes. Le commerce maritime à qui nous avons attribué le passage de la forme fixe à la forme perfectible, eut encore ici la gloire de présider aux premières victoires de la civilisation sur la barbarie. C'était sous ses auspices que Venise, Pise, Gênes, fesaient flotter leurs libres pavillons. Au milieu des causes qui, aidées par les temps, ont amené la chute ou l'abaissement de ces républiques, figurera plus d'une fois la perte du commerce maritime, détruit par quelque obstacle physique ou envahi par des nations plus puissantes.

Sous les mêmes auspices, et secondée également par les conséquences des croisades, se forme la ligue Hanséatique dont les nœuds sont resserrés par le commerce intérieur. Ces nœuds se relâchèrent, et la ligue tomba en décadence, dès que les peuples au milieu desquels elle se maintenait, ouvrirent les yeux, et se rendirent à l'invitation de la nature qui, de tous les rivages, ouvre à l'homme une route libre sur les flots de l'Océan.

Cette association ne fut pas le seul exemple d'un corps politique indépendant, composé de membres tous dépendants de divers corps politiques. Les croisades avaient enfanté les ordres religieux-militaires, bientôt investis de souverainetés et, de fait, indépendants, quoique chacun de leurs chevaliers fût né sujet d'un roi ou d'un état, et ne cessât point de l'être. Il est impossible de refuser un coup-d'œil à ces institutions célèbres, puisque l'une d'elles a subsisté comme état jusqu'à nos jours, et qu'une autre, en se dissolvant au milieu du seizième siècle, prépara de loin l'érection de la Prusse en royaume.

Les siècles passent, et rapprochent l'instant où les faibles germes de la civilisation vont se développer dans les grands corps sociaux de l'Europe. L'Allemagne sommeille encore au quatorzième siècle. Les guerres continuelles des princes et des moindres seigneurs; les querelles des empereurs et des papes, favorables à la liberté en Italie, et qui, en Allemagne, ne produisirent guères que l'affreuse institution de la *cour Wehmique;* la constitution germanique aussi dénuée alors d'efficacité que de principes réfléchis et reconnus; le titre fastueux de *chef du monde chrétien* attribué à un prince que ceux même qui l'avaient choisi ne cessaient d'humilier et de combattre; les prétentions insensées que l'empereur élevait en vertu de ce titre imaginaire (1): tout, jusqu'à cette

(1) On sait qu'un publiciste discuta sérieusement si l'em-

époque, porte l'empreinte de la barbarie orgueilleuse et stupide. La dignité impériale, devenue de fait héréditaire dans la maison d'Autriche, amena au quinzième siècle, un gouvernement plus ferme et le retour de l'ordre, et prépara la voie à une civilisation que cette dynastie n'a pas toujours aussi bien secondée.

La Pologne, déjà célèbre par de grands succès militaires, jetait, au milieu des troubles intérieurs, les bases de cette singulière constitution qui sembla destinée à consacrer à-la-fois l'abus de la domination et celui de la liberté. Une grande attention est due à cet exemple, peut-être unique, d'une civilisation dont les éléments se sont développés successivement; la morale et surtout l'instruction n'y parvinrent à la maturité que lorsque la politique, suivant le progrès propre à la seconde forme, avait étendu ses principes jusqu'à un excès précurseur de sa décadence inévitable. Et cette décadence ne fut que trop favorisée par une position méditerranée qui ne contribua pas peu à entretenir en Pologne, l'ignorance générale, l'abrutissement de la classe inférieure et son profond esclavage.

L'esprit, les mœurs, les institutions apportés aux Scandinaves par le dernier Odin, sans conduire ce peuple à une civilisation très-étendue,

---

pereur d'Allemagne n'était pas, de droit divin, souverain du monde entier; et conclut pour l'affirmative.

exercèrent sur lui une influence durable, dont les restes se combinèrent assez facilement, dans le moyen âge, avec le mouvement général vers une civilisation perfectible. On a vu déjà comment, opprimée par une conquête désastreuse, l'Islande, après quatre siècles de bonheur, était tombée tout-à-coup pour ne plus se relever. Le Danemark, au contraire, dans sa civilisation imparfaite, déploie une supériorité réelle; et, à ce titre, le meilleur de tous peut-être, acquiert un grand ascendant politique. Il a perdu cet ascendant, mais sa civilisation s'est perfectionnée au point de pouvoir offrir, vers le milieu du dix-septième siècle, l'exemple unique d'une autorité absolue, remise volontairement, unanimement, et, jusqu'à ce jour sans danger, entre les mains du monarque.

Des barbares enorgueillis de leur force méprisaient comme des sauvages et opprimaient comme des esclaves, les braves et simples habitants des montagnes de l'Helvétie. Le terme mis soudainement à la tyrannie, signala la naissance d'une civilisation nouvelle qui respecta toutes les institutions de la barbarie, toutes les erreurs de l'ignorance, toutes les prétentions de l'orgueil, de l'intérêt et de la crainte; mais qui, fondée sur les mœurs et l'amour de la patrie, ne s'est éclipsée un moment, après quelques symptômes de décadence, que pour renaître mieux assurée et plus parfaite.

Au Midi de l'Europe, près de deux cents ans plus tard, fut consommée une révolution qui délivra aussi un peuple brave du joug de l'étranger: mais par une fatalité difficile à prévoir, elle n'y perfectionna la civilisation que pour en hâter la chute. Le sceptre des musulmans est brisé en Espagne; et après sept siècles de combats, la croix triomphe, des Pyrénées aux colonnes d'Hercule. L'âge d'or commence avec éclat pour les lettres, les mœurs et la politique. Avide de despotisme, un roi profite aussitôt de l'aveugle enthousiasme de ses sujets: il arme contre eux un tribunal formidable, institué en apparence contre les seuls ennemis du nom chrétien. Depuis ce jour, l'histoire de la civilisasion de l'Espagne sera courte: rien de plus brillant que son avenir, d'après les espérances qu'il faisait concevoir et qui commençaient à se réaliser; l'inquisition déploya son étendard, et cet avenir n'exista pas.

Le Portugal, plus anciennement recouvré par les chrétiens, eut une destinée peu différente. Sa civilisation imparfaite, mais pleine de principes de vie et d'éclat, fut arrêtée par le même fléau, et par le hasard qui soumit pour un temps le Portugal à l'Espagne. Elle reçut enfin le dernier coup de ce traité inconcevable, qui, au commencement du dix-huitième siècle, fit du Portugal, une province sujette de l'Angleterre.

Un mobile extraordinaire accéléra le progrès de la décadence dans les deux royaumes de la

péninsule; mais uniquement parce que l'impulsion en mal était déjà donnée. Je veux parler de cet esprit de découvertes et de conquêtes qui, trop fécond en succès, et enivrant soudain les premiers peuples qui s'y livrèrent de richesses incalculables, corrompit chez eux la morale et la politique, détruisit l'agriculture, l'industrie et toutes les habitudes laborieuses.

Les expéditions maritimes des Européens et surtout des Espagnols et des Portugais, forment une des parties les plus intéressantes de l'histoire moderne. Mais notre plan ne nous permet de les suivre que pour rappeler ce qu'elles nous ont appris sur la civilisation.

Elles ne nous ont presque transmis que le nom des indigènes des Iles Fortunées. Les Guanches appartenaient-ils à une civilisation naissante; ou descendaient-ils d'une civilisation de première forme? La simplicité de leurs mœurs semble attester l'un; les arts dont ils conservaient la pratique feraient présumer l'autre. Le problème ne sera pas résolu: conquis et opprimés, les Guanches ont péri; ils avaient dérobé au temps les restes mortels de leurs ancêtres, et lui ont abandonné leur histoire.

Nous connaissons un peu mieux les insulaires de l'extrémité australe de l'Asie, parce qu'ils se sont mieux défendus de notre avidité destructive; et les Malais dont la civilisation mixte et défectueuse peut s'expliquer par les effets combinés de

la religion musulmane, du despotisme des conquérants siamois, et d'un commerce intime et continuel avec les Européens.

Les peuplades découvertes en Afrique n'offrent presque partout que des Maures adonnés au brigandage dans l'état de férocité; et des Nègres, dans l'état sauvage ou l'état barbare, plus ou moins abrutis, plus ou moins infortunés. Nous aurions peu de sujet d'y arrêter nos regards si, de cette terre, n'était sorti un crime à peine refréné de nos jours, et encore fécond en conséquences désastreuses: la traite des noirs.

L'Abyssinie, voisine de l'Egypte et de l'Arabie, fit retrouver aux Portugais un royaume chrétien dont la civilisation offrait dans son imperfection même, la plupart des caractères que nous avons attribués à la première forme; et dégradée aujourd'hui présente tous les symptômes de l'état de dissolution, tandis que les peuplades qui l'environnent passent sans intervalle de la barbarie à l'état de férocité, et ne semblent pas faites pour atteindre au plus faible degré de civilisation.

Des conquêtes ou plutôt des brigandages sans prétexte et sans excuse, ont détruit en Amérique deux (1) empires soumis d'une manière différente,

(1) Peut-être faut-il dire *trois*; le territoire qui forme aujourd'hui la vice royauté de la *Nouvelle-Grenade*, paraît avoir été habité, avant la conquête, par un peuple aussi avancé dans la civilisation que les Péruviens et les Mexicains.

à la première forme de civilisation. Les restes de l'ancienne histoire du Mexique et du Pérou, recueillis et éclaircis de nos jours par des voyageurs véridiques, prennent un nouveau degré d'intérêt au moment où une civilisation perfectible est prête à s'établir dans ces contrées, et à expier enfin les crimes des premiers conquérants.

Presque dans le même temps où tombaient avec les empires les religions de l'Amérique, une révolution s'opérait dans les idées religieuses de l'Europe; révolution importante pour la civilisation, chez les peuples qui ont admis la réforme et chez ceux mêmes qui l'ont rejetée. Chez les uns, les restes de la civilisation fixe enfantée par le christianisme se confondirent soudain et presque entièrement dans la civilisation perfectible. L'influence puissante de l'exemple produisit le même effet à la longue, et au moins partiellement, chez les autres; quoique leur enthousiasme pieux, exalté par la contradiction, eût, dans les premiers moments, pu amener un effet tout contraire.

Des grands événements qui ont signalé l'établissement de la réforme, le plus remarquable, grace aux erreurs et à l'intolérance du gouvernement espagnol, fut l'indépendance de la Hollande, et la naissance de cette civilisation d'une espèce inconnue aux modernes, que la liberté fonda et fit bientôt prospérer jusqu'à un excès dangereux pour elle-même.

L'étendue territoriale et la force militaire ne

sont pas les seuls titres à notre attention. On remarquera donc, malgré sa petitesse, cette république qui eut pour législateur l'un des auteurs de la réforme. Soutenue par la ferveur religieuse, une civilisation de forme fixe, appropriée à l'état de l'Europe comme la civilisation de Sparte le fut à celle du reste de la Grèce, s'établissait à Genève; elle y aurait subsisté, si les exemples des peuples voisins, leurs relations politiques et mercantiles, et les avantages qu'elles offraient à la cupidité et à l'ambition n'y eussent opposé un obstacle invincible.

Ce fut aussi sous les auspices de la réforme religieuse que la Suède sortit de la barbarie et de la servitude. Heureuse, si les mœurs et les inclinations belliqueuses du peuple y eussent moins secondé l'ambition des souverains!

Le reste de l'Allemagne cède plus ou moins à l'impulsion générale, les états catholiques avec moins de promptitude et d'avantages que les états protestants. Dans ceux-ci, le principe de la civilisation perfectible est secondé par l'audace, compagne d'un changement de religion, et par l'esprit de recherches, de dialectique et de perfectionnement qu'un tel changement ne peut manquer d'enfanter.

La réforme avait porté un coup violent à l'autorité temporelle des papes, qu'un moment elle parut devoir raffermir. Avec cette autorité déchoit la civilisation de leurs états, accablée par les vices

nombreux de la politique et de la morale. Sous ces deux rapports, la civilisation languit ou rétrograde dans l'Italie entière : l'éclat même, autrefois si brillant, de l'instruction et des beaux-arts y palit et s'éteint de jour en jour. Les régions exposées aux prétentions de l'Espagne et de l'Autriche ou soumises à leur sceptre, penchent plus rapidement que les autres vers l'état de dissolution.

Elles s'élèvent, au contraire, toujours rivales de gloire et de génie, et surpassant de bien loin les autres peuples, ces deux nations, colonnes brillantes de la civilisation moderne ; la France et l'Angleterre. Si j'ai différé jusqu'ici d'en parler, c'est qu'en effet, sous ce rapport, leur histoire commence la dernière de toutes.

On devrait presque, pour l'Angleterre, fixer l'origine de la civilisation au règne de Henri VIII; et même à celui d'Elisabeth; dire que la réforme religieuse en fut la base, et la révolution de 1688 le glorieux couronnement. Nous rappellerons sans doute ce qui est antérieur. Mais si l'on excepte les lois du sage Alfred, données à des peuples incapables de les comprendre, et cette *grande charte* obtenue les armes à la main par des hommes qui n'en prévoyaient pas les conséquences, l'instruction que nous pourrons puiser dans cet examen se réduira trop souvent à découvrir la source des vices qui aujourd'hui encore entachent la constitution anglaise.

Des Celtes soumis au druïdisme, et de la Gaule

province romaine, à la France sous Louis XII, sous François Ier, sous Henri IV, quelle énorme distance! Nous y rechercherons néanmoins et nous suivrons dans leur lenteur originaire les premiers pas de la civilisation, bien sûrs d'être dédommagés de cette marche pénible par le magnifique spectacle que présentera la fin du dix-septième siècle, et par la certitude que la civilisation française, quoiqu'ait osé avancé de contraire l'esprit de dénigrement, a vu son éclat s'accroître encore dans le siècle suivant.

Arrivés à ce dix-huitième siècle qui, de tant de manières, fera époque dans l'histoire, il convient de rappeler ce qu'était, lorsqu'il a commencé, la civilisation du globe, et de suivre les pas qu'elle a faits pendant sa durée. Un trait remarquable et qui se présentera constamment, c'est l'influence de la civilisation commune de l'Europe, et surtout de la civilisation de la France et de l'Angleterre, pour conduire vers des idées de perfectionnement les peuples moins avancés encore dans la carrière, et la pensée de beaucoup d'individus chez les nations déjà tombées dans la décadence. Ce mouvement général imprimé à tant de corps politiques, animés chacun d'un mouvement particulier, nous rappelle celui qui entraîne dans l'immensité des cieux notre soleil et toutes les planètes qu'il dirige, tandis que ces grands corps avec des masses, des vîtesses et à des distances inégales, poursuivent leurs révolutions autour de l'astre du jour.

Pierre le Grand appelle sur la Russie nos premiers regards. Si l'on excepte les villes libres et commerçantes, opprimées et non pas conquises par les descendants de Rurik, le peu de civilisation qui existait en Moscovie, découlait de la religion grecque, *fixée* enfin lorsqu'elle y fut introduite, et capable ainsi de devenir la base d'une civilisation de première forme. De-là le caractère propre aux Moscovites barbares, subsistant depuis dix siècles et si difficile à changer. Cette tâche n'a pourtant pas effrayé un homme extraordinaire, doué d'une constance immuable dans ses desseins, d'une conception prompte, grande et lumineuse, mais trop ardent, trop admirateur peut-être de la supériorité des Européens pour bien saisir les vrais moyens d'y atteindre et en supporter la lenteur. Nous voyons au commencement du dernier siècle, la Russie, agitée plutôt que conduite par Pierre-le-Grand, faire des efforts gigantesques pour arriver soudainement à une civilisation perfectionnée. Ces efforts ont-ils été fructueux ? Ou la prédiction du sévère Jean-Jacques s'est-elle accomplie ? Cent ans ont, je crois, résolu le problème.

Erigée en royaume par un prince plus magnifique que calculateur, la Prusse voit monter sur le trône un de ces hommes rares dont on peut discuter les vertus, mais non les titres à la gloire. Frédéric II donne à la civilisation de la Prusse, une direction nouvelle qui la tire de la foule des principautés d'Allemagne.

Cependant l'Angleterre et la France envoyent à l'envi des guerriers, des savants, des sages, à la découverte de pays inconnus. Nous les suivrons rapidement chez les indigènes de la cinquième partie du monde, et dans ces Archipels du Grand-Océan qui paraissent offrir l'aspect d'une civilisation naissante; à Taïti où le bonheur naturel semble effacer tous les inconvénients d'une société médiocrement constituée; enfin dans les îles Sandwich, où, au sein d'une civilisation grossière qui appartient par plusieurs caractères à la première forme, un chef entreprenant essaie aujourd'hui d'introduire les arts et les inventions militaires des Européens.

Mais nous nous arrêterons avec une attention spéciale aux points du globe où l'Europe même s'est en quelque sorte transportée et fait sentir le plus fortement l'influence de sa civilisation. Ce sont les colonies modernes, si différentes de celles des anciens. Nous remarquerons quels systèmes divers dans leurs principes, comme dans leurs effets, régissaient les colonies Portugaises et Espagnoles, les colonies de la France et les colonies Anglaises.

La civilisation a fait, parmi ces dernières, une illustre conquête à la fin du dix-huitième siècle. Les États-Unis d'Amérique ont fondé sur des bases déjà perfectionnées, l'édifice d'une civilisation encore perfectible. L'ardeur et les connaissances propres à créer une grande industrie, des lumières étendues, d'immenses richesses territoriales,

un luxe d'aisance modéré, presque point de peine nuisible, voilà quel est leur partage. Heureux, si l'esprit mercantile n'altérait point une partie de ses avantages! Plus heureux, si la nature, moins libérale, eût resserré dans des bornes physiques, l'essor de leur activité, au lieu de leur permettre une extension indéfinie, peu compatible avec les principes et la durée de leur civilisation, et qui dès-lors peut devenir, plutôt qu'on ne le croit, la cause nécessaire d'un déchirement politique!

Nous touchons au terme de notre carrière. Que nous reste-t-il en effet, sinon de reprendre une fois encore et de peindre à grands traits le tableau de la civilisation universelle à la fin du dix-huitième siècle, ou plutôt à l'époque de l'événement à jamais mémorable qui, du sein de la France, donna au reste de l'Europe, au reste peut-être de l'univers, le signal d'un bouleversement général ou d'une complète régénération?

Résumant alors l'instruction acquise, nous retracerons, chez les différens peuples et aux diverses périodes de l'histoire de la civilisation, la mesure de chacun de ses éléments, et leur influence comparée sur le caractère des hommes. Nous pourrons observer quelle puissance énorme l'habitude exerce sur la civilisation; combien, en certaines conjonctures, l'instruction a peu de force pour combattre cette puissance; combien, en des conjonctures différentes, elle prend d'ascendant sur

les premiers éléments de la civilisation ; combien elle a toujours de pouvoir dans la seconde forme pour en perfectionner l'ensemble. Puis nous élevant plus haut, nous essayerons de parvenir jusqu'aux bases de *la raison* et de *la morale commune*, c'est-à-dire, jusqu'aux manières de sentir et de juger communes à tous les hommes. Aux philosophes qui ont voulu étendre jusques sur ces bases sacrées la nuit du scepticisme, nous chercherons à opposer l'idée consolante que les points où un axiome, un précepte de morale, semblent méconnus chez tout un peuple, ne présentent vraiment que l'application quelquefois erronée, mais toujours faite de bonne foi, à des cas d'exceptions d'un précepte, d'un axiome plus généraux encore.

Nous rapprocherons ensuite, dans une comparaison rapide, toutes les espèces de civilisation qui appartiennent à la première forme.

La même comparaison établie entre les variétés qui appartiennent à la forme perfectible, entraînera des détails plus compliqués, mais plus intéressants. Elle nous conduira à tracer sous ce rapport, le parallèle de la France et de l'Angleterre.

Quelques conjectures sur l'avenir, quelques espérances, quelques vœux pour le bonheur de nos semblables, termineront ce long travail : puissent-ils satisfaire les amis de l'humanité!

Des espérances, des vœux! Est-ce donc là, s'écriera-t-on, le seul fruit que l'on doive se pro-

mettre de recherches si pénibles et en apparence si importantes?

Voué aux peines physiques dès sa naissance et aux peines morales dès qu'il commence à penser; tourmenté par ses erreurs et ses passions, souvent même par ses affections les plus pures et par ses vertus; jouet du temps qui se traîne presque immobile pour la douleur, et passe comme l'éclair pour le plaisir; l'homme n'avance dans la vie que pour voir tomber autour de lui tous les êtres qui lui sont chers, puis subir l'arrêt commun, souffrir, mourir et se perdre dans l'abyme du passé. Courbé sous le faix de ses maux, il croit les alléger par la société de ses semblables; et ce faible roseau perce trop souvent la main qui y cherchait un appui. Faut-il encore lui rappeler que cet appui a presque toujours été aussi trompeur, et lui enviant jusqu'aux illusions qui enchantent pour lui les temps où il n'existait pas, attacher son attention sur l'histoire des malheurs de son espèce? Faut-il lui dire enfin: « Contemple la « raison humaine, tantôt esclave de sa première « conception, réduite à la voir s'abâtardir et à « s'abâtardir avec elle; tantôt comprimée par la « barbarie et faisant de pénibles efforts pour s'en « dégager; soulevant, s'il est permis d'employer « cette image, une tête libre et audacieuse, tandis « qu'elle demeure encore enchaînée sous le poids « qui l'écrase; vois l'intelligence et l'activité se « tournant vers la destruction mille fois, et une

« ... peine vers la conservation; les affections les
« plus chères contrariées, désolées, condamnées;
« les principes les plus saints jetés dans l'oubli ou
« livrés au mépris et à l'horreur. Médite ces odieuses
« images, ces tableaux peints avec du sang; con-
« sacre à cette douloureuse étude chacun de tes
« rapides jours, et tu n'en obtiendras pour résultat
« que des espérances douteuses, démenties par
« cette étude, et par le raisonnement et par l'ex-
« périence! »

Quand la vérité même aurait dicté une si amère censure de nos destinées et de notre civilisation, l'étude à laquelle j'invite mes lecteurs, ne serait point sans utilité: la certitude est la mère de la résignation.

Mais cette censure est exagérée, elle est injuste. Elle suppose l'oubli des bienfaits réels que l'homme, en tous les temps, a reçus de l'une et l'autre forme de civilisation. Elle suppose l'oubli plus grave de l'état actuel de la civilisation; l'oubli de cette tendance à laquelle désormais nous sommes livrés sans retour, qui ne peut plus s'arrêter et qui entraîne nécessairement au mal, si elle ne conduit au mieux. Pour la diriger dans la bonne voie, n'est-il pas indispensable de connaître à fond ce qu'est la civilisation, et comment elle se perfectionne, comment elle se détériore? C'est donc spécialement sous ce rapport que notre travail peut donner naissance à des réflexions utiles. Indiquons sommairement les plus importantes.

L'homme est le plus noble sujet d'étude que

l'homme puisse se proposer. Aussi la philosophie a-t-elle souvent présenté, sur l'histoire morale et politique du genre humain, des théories brillantes, mais vaines et même dangereuses, si elles ne reposent point sur l'ensemble des faits. C'est cet ensemble que nous devons offrir, fermement décidés d'ailleurs à ne raisonner que d'après ce qui a existé et ce qui existe, sans supposer jamais que nous connaissions tout ce qui a été et tout ce qui peut être; et résignés à ignorer de bonne foi ce qui se dérobe à nos recherches, et à attacher peu d'intérêt aux conjectures que l'on tenterait de substituer à notre ignorance. Ainsi nous mettons à l'épreuve les théories de nos devanciers et nos propres opinions; nous donnons à tout homme la facilité de juger les unes et les autres, de décider, par exemple, si nous avons tort de considérer sous deux aspects différents l'homme civilisé, et si Ferguson et les autres théoriciens ont raison de ne reconnaître la civilisation que sous une seule forme, celle que j'ai nommée *la seconde*, de ne voir qu'une seule marche possible dans son développement, et de n'envisager l'homme que comme un être qui tend constamment à se perfectionner (1).

C'est peu du contraste tranché que le caractère des hommes présente dans les deux formes, con-

(1) Ferguson. *An Essay on the History of the civil Society. P. I. Sect. I et Sect. VII.*

transportés de l'une dans l'autre, ils se croiraient prêts à périr comme l'habitant des mers enlevé à son élément : l'habitude fait aussi de chaque variété de la civilisation le type du mieux pour celui qui y est soumis ; et cette considération servira peut-être à rectifier les jugements que nous portons sur les civilisations qui nous sont étrangères. Qu'un aimable Athénien frémisse de l'idée de vivre à Sparte sous les lois de Lycurgue ; qu'un Spartiate austère n'ait pas moins de répugnance pour l'élégance et les délices d'Athènes ; cela est juste et raisonnable : mais si l'un ou l'autre prononce que la civilisation qu'il ne saurait supporter est très-imparfaite ou n'existe pas, il tombe dans l'absurdité. Nous répéterons en finissant ce que nous avons avancé d'abord : la perfection de la civilisation n'a jamais été, et longtemps encore ne sera que *relative*.

Par une conséquence différente du même principe, et par l'examen approfondi des caractères propres aux deux formes de civilisation et à leurs nombreuses variétés, les théoriciens se convaincront qu'il est dangereux de transporter dans l'une ce qui appartient évidemment à l'autre, et cette vérité simple préviendra les erreurs nombreuses où les entraînerait l'aspect séduisant du bien, en les avertissant que déplacer un bien réel, c'est souvent le détruire.

L'homme avide du mieux apprendra aussi par l'étude du passé à ne point demander à l'avenir,

à ne point exiger du présent une perfection dont jamais encore on n'a approché.

Mais un découragement absolu ne doit point naître de cette conviction. Tant que la raison fera briller son flambeau, tant que l'amour de nos semblables échauffera nos ames, ne désespérons point de la cause du genre humain. Des recherches que nous entreprenons, sortira une vérité consolante; c'est que l'on marchera dans la voie du *mieux possible* dès que l'on saura combiner au désir éclairé de la perfection qu'enfante la seconde forme, l'attachement profond à ce qui est établi, caractère essentiel de la forme fixe. Bien peu de faits encore, nous devons l'avouer, autorisent à penser qu'un jour ce grand œuvre s'accomplira. Mais ces faits existent, ils se font remarquer avec éclat dans ce que nous avons appelé l'*état intermédiaire*, et nous en retrouverons quelques-unes d'analogues dans la civilisation moderne. Aujourd'hui que l'instruction a acquis à-la-fois une étendue si vaste et une si grande prépondérance, on peut, sans présomption, espérer que les lumières et l'amour du bien perfectionneront un jour ces premières tentatives, élèveront la civilisation à une hauteur non encore connue parmi les hommes.

Pour faciliter ce succès, ou (s'il y faut renoncer) pour épargner aux guides des peuples des efforts toujours funestes dès qu'ils ne sont pas efficaces, il importe de faire repasser sous leurs

yeux tous les faits, toutes les *expériences* connues, en laissant au génie (comme dans les sciences naturelles dont j'emprunte ici la méthode) la tâche d'en déduire les lois générales et de composer la science de la civilisation.

Voilà ce que, le premier peut-être, j'ose tenter. Aller plus loin, hasarder de lire dans l'avenir serait une témérité sans excuse. Cette tentative est réservée au génie. Notre tâche se borne à conserver les documents qui serviront de jallons sur la route qu'il lui reste à parcourir.

Les jours fuient; les années s'écoulent; les siècles s'amassent; de fréquentes révolutions changent la face politique et morale de la terre; on écrit l'histoire des catastrophes, l'histoire des individus célèbres; et ces souvenirs sont déjà assez nombreux pour nous forcer d'en abandonner une portion à l'oubli: l'histoire de l'homme civilisé reste encore à faire. Arrachons au temps qui s'envole, aux traditions qui nous échappent, à celles qui passeront à leur tour, quelques pages de cette grande histoire. Rappelons dans quelles formes de civilisation, l'homme, à diverses époques, a cherché le bonheur ou du moins la tranquillité; retraçons quels changements ces formes ont subi, changements auprès desquels les démembrements des états, les conquêtes, la chute des princes, ne sont que des accidents, et ne peuvent être considérés que pour leur influence passagère ou durable.

Quand je me propose ainsi de rassembler dans un cadre unique, les matériaux de l'histoire de la civilisation, je ne m'abuse point sur la disproportion qui existe entre mes forces et cette entreprise immense. D'autres feront mieux que moi ; il me suffira de leur avoir indiqué la route. Ma conscience sera satisfaite, si mon orgueil ne l'est pas. Dans la forme de civilisation sous laquelle j'ai le bonheur de vivre, l'instruction de chacun étant le bienfait de tous, doit, s'il se peut, se consacrer au bonheur commun. L'homme qui, après de longues années vouées à l'étude, en offre les fruits à ses semblables peut quelquefois obtenir leur reconnaissance ; mais il n'a pas droit de l'exiger ; il n'a fait qu'acquitter une dette.

FIN.

NOTE A.

« Le même nom différemment écrit dans les chroniques « de différents peuples, des noms semblables appartenant « à des personnages différents et appliqués à un seul, ont « servi à établir de faux synchronismes et à en détruire « de réels ». *P.* 180.

Je ne citerai en ce genre qu'un exemple propre à exciter l'intérêt, lors même que l'on contesterait l'authenticité des documents qui l'établissent. On sait combien les savants ont trouvé difficile de concilier les chroniques hébraïques et les historiens grecs, relativement à Cyrus, fils d'Astyages et père de Cambyse, lorsqu'ils ont considéré ce prince comme le libérateur des Israélites captifs à Babylone. La difficulté s'évanouit, ou du moins le problème historique prend une face nouvelle, si le roi des Perses et le libérateur des Juifs sont deux personnages différents que la ressemblance du nom aura fait confondre ensemble. C'est ce fait qu'établit un fragment d'un auteur arabe, surnommé *Tébry*, du nom du lieu de sa naissance, et mort l'an de l'hégire 310, de l'ère chrétienne 923. J'ai traduit littéralement la version anglaise que sir Francis Gladwin en a donnée dans un volume de *Mélanges* publié à Calcutta. L'éditeur du *Monthly Repertory*, en donnant une place à ce fragment dans son intéressant recueil (tom. XVI, pag. 352; 356) observe que l'Artaxercès de l'écriture (*Esdras*, *liv.* 1, *cap.* 7, v. 8.) est appelé par les écrivains orientaux *Bahman*, et aussi *Ardeshir Derazdest*. Ce dernier titre qui répond à l'*Artaxerxes Longimanus* des Latins, fut donné au monarque à cause de l'étendue de son empire, qui comprenait cent vingt-sept provinces, de l'Inde à l'Éthiopie. (*Esther*, cap. x, v. 6).

« Histoire du règne de Bahman, et de la seconde désolation de Jérusalem, suivant les écrivains persans et orientaux.

tête d'une puissante armée. Il vainquit le roi de Hind et de Sind, et le fit mourir. Bahman, pour le récompenser, l'investit de ces deux royaumes.

« Après avoir régné trois ans dans l'Irak, Darius mourut. Bahman donna son royaume à Ahasuerus, à qui il ordonna de résider en Irak, au sein de ses provinces, et de laisser en Hind, un lieutenant. Ahasuerus ayant, en conséquence, mis Hind et Sind sous le gouvernement d'un lieutenant, vint résider dans l'Irak où il jouit d'un règne fortuné.

« Quelque temps après son arrivée dans ce pays, il tira de captivité les enfans d'Israël. Il épousa une Israélite nommée Aster, (la reine Esther de l'Écriture), et en eut un fils nommé Kyrus (ou Cyrus). Ahasuerus accordait une haute estime aux enfants d'Israël. Il leur donna un libre accès auprès de sa personne, les appelant ses parents et les descendants des prophètes et des sages. Mais de crainte d'offenser Bahman, il n'osa encore leur permettre de retourner à Jérusalem. Ahasuerus mourut; et Bahman conféra son royaume à son fils Kyrus, âgé alors de quatorze ans.

« Dieu accorda le don de prophétie à Daniel. Kyrus embrassa la doctrine de Daniel et abandonna le culte du feu, mais à l'insçu de Bahman. Ce monarque étant mort la treizième année du règne de Kyrus, celui-ci professa ouvertement la religion prêchée par Daniel : il encouragea ses sujets à l'écouter, et ordonna au prophète de les instruire dans la loi de Moïse. Daniel alors lui demanda la permission de partir et d'aller relever le temple et la ville de Jérusalem. Kyrus le refusa, disant: « J'aurais besoin de « mille conseillers et guides fidèles; comment consenti- « rais-je à me priver de ton secours pour le gouvernement « de mon royaume? » Il permit cependant aux enfants d'Israël de retourner à Jérusalem.

« Depuis l'époque où Bukht-nusr emmena les Hébreux captifs, jusqu'à la mort de Kyrus, Daniel résida vingt-deux

ans à Babylone et dans l'Irak. Après la mort de Kyrus, il retourna à Jérusalem, et y passa le reste de sa vie dans des exercices de dévotion ».

Ce fragment historique pourrait fournir matière à beaucoup d'observations : nous n'en ferons qu'un petit nombre.

1°. On y voit en pleine vigueur l'usage où étaient les monarques d'Asie, de donner le titre de rois et un pouvoir *souverain*, quoique toujours subordonné, à quelques gouverneurs de provinces : usage dont on trouve des exemples dans l'histoire de la Chine. Mais il est à remarquer ici que Bukht-nusr, après avoir obtenu le titre de roi, l'avait perdu, puisqu'il est d'abord rétabli comme simple gouverneur dans les provinces sur lesquelles il avait regné précédemment, et que Bahman ne lui rend la dignité royale qu'après qu'il l'a méritée par de nouveaux exploits. Quant aux quarante années de règne données à Bukht-nusr, il faut, je crois, les faire commencer à l'époque où il monta pour la première fois sur le trône de Chaldée. De cette Bahmière, il n'est pas impossible, comme nous allons le voir, éc. concilier la chronologie de Tébry avec celle des Grecs.

2°. Tébry confond évidemment Artaxerxès *Longuemain* (Bahman) avec son père Xerxès (Isfendier) ; et des règnes de ces deux princes, il n'en fait qu'un seul. Selon lui, en effet, Bahman succède immédiatement à son ayeul Gushtasp (Darius Hystaspes). Il lui attribue l'envoi des hérauts chargés de demander à tous les peuples des gages de soumission ; envoi qui eut lieu, suivant le récit des Grecs, la première année du règne de Xerxès.

La durée des deux règnes réunis est fixée par Blair (*Tables chronologiques*) à soixante ans ; et à soixante-deux par Volney, (*Chronologie d'Hérodote*). On retrouvera l'un ou l'autre nombre, suivant que l'on donnera au second règne de Bukht-nusr une durée de deux à trois ans, ou de quatre à cinq ans.

Bahman meurt dans la treizième année du règne de Kyrus; celui-ci avait quatorze ans quand il succéda à son père; Ahasuérus ne s'était marié qu'après être monté sur le trône; le règne d'Ahasuérus et celui de Kyrus jusqu'à la mort de Bahman, composent donc au moins vingt-huit ans. . . . . 28 ans.

Avant Ahasuérus, Darius avait regné trois ans 3

Darius devint roi de l'Irak après avoir détrôné Yélub-nusr, dont le règne fut très-court. Daniel parle bien de la troisième année du règne de Balsasar (*Cap.* VIII. *v.* 21); mais il réunit évidemment ce règne à celui d'Evil-merodach, puisqu'il fait succéder Balsasar à Nabuchodonosor qu'il appelle plusieurs fois son père. (*Cap.* V.) Supposons donc que Yélub-nur n'a régné qu'un temps fort court (*but a short time*), environ six mois

Morduk a régné vingt-trois ans: et nous observerons ici que les chronologistes modernes placent la prise de Babylone en 538 ou 537, et la mort de Nabuchodonosor en 562 ou 563; ce qui donne, comme dans notre calcul, un intervalle de vingt-quatre ou vingt-trois ans et demi entre ces deux intervalles 23

Donnons au second règne de Bukht-nusr une durée de quatre ans et demi 4

L'envoi des hérauts a lieu dans la première année du règne de Bahman; Bukht-nusr consomme une année à préparer l'expédition contre Jérusalem; que l'on accorde un an pour l'expédition même, et le temps qui s'écoule avant que le succès en soit commencé: c'est en tout environ trois ans. 3

TOTAL . . . . . 62 ans.

Nous trouvons donc soixante-deux ans, pour la durée du règne de Bahman (de Xerxès et d'Artaxerxès); en don-

nant à Bukht-nusr près de cinq ans de règne. Et à l'appui de cette supposition, l'on peut remarquer que, du texte des quatre premiers chapitres de Daniel, il est assez facile d'induire qu'entre la seconde destruction de Jérusalem et l'époque où Nabuchodonosor fut transformé en bête, il se passa, en effet, un peu plus de quatre ans. Quant à cette transformation même, s'il la fallait expliquer historiquement, ne pourrait-on imaginer qu'il y a ici transposition de dates; que l'époque où elle est placée dans Daniel, est vraiment celle de la mort de Nabuchodonosor; et que la transformation est l'emblême d'une disgrace antérieure qui dura sept ans pendant lesquels ce prince, privé de son royaume, vécut dans le malheur, dans la solitude, peut-être même dans l'exil?

3°. Daniel était enfant quand les juifs furent transportés à Babylone (*Daniel*, *Cap.* I.) Il est désigné comme un jeune enfant (*puer junior*) dans l'histoire du jugement de Susanne (*Daniel*, *Cap.* XIII. *v.* 45.) Que Daniel eût huit ans lorsqu'il fut emmené en Chaldée, d'après le calcul précédent il en avait cinquante-quatre lorsque Kyrus monta sur le trône, et soixante-sept quand Bahman mourut. Si l'on suppose trois années d'intervalle entre cet événement et la mort de Kyrus, suivie du retour de Daniel à Jérusalem, le prophète aura quitté l'Irak à l'âge de soixante-dix ans, après y avoir demeuré soixante-deux ans. Il faudrait alors lire dans le texte *soixante-deux* au lieu de *vingt-deux*. Ce dernier nombre est évidemment falsifié: il contredit d'une façon trop grossière, les supputations indiquées par l'auteur oriental. Notre explication, au reste, n'est encore et ne peut être qu'une conjecture.

NOTE B.

J'ai dû rejeter ici des développements que réclamerait la curiosité de quelques lecteurs, mais qui paraîtraient au plus grand nombre s'éloigner trop de mon sujet.

« On admettra volontiers que les peuples chez qui l'animal ou la plante, l'art ou l'invention porte un nom identique ou analogue, l'ont reçue les uns des autres ». (*p.* 185).

Deux exemples éclairciront ma pensée, sous deux points de vue différents.

1°. Il paraît certain que *le sacre*, oiseau de proie, n'est point indigène en Europe. Belon, cité par Buffon, (*Hist. nat. des Oiseaux*, *in*-12, *I. p.* 349-352), le croyait originaire de la Tartarie. Son nom, *sacre* en anglais comme en français, *sacro* en italien, *sacker* en allemand, est en arabe *sakr*, et *sikra* dans un des dialectes de l'Hindoustan, pays où il est commun, surtout dans les contrées montagneuses. (*Foucher d'Opsonville. Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers*, etc., *p.* 34). Ces rapports peuvent faire conjecturer avec vraisemblance que le *sacre* nous a été apporté de l'Hindoustan par les Arabes.

2°. Il serait impossible, au contraire, d'assigner la première patrie du *chat*: mais la manière dont cet utile animal a été transmis d'un peuple à un autre, peut fournir matière à des recherches curieuses, si elles ne sont pas bien instructives.

Le *chat* fut nommé par les Latins, *felis*: il était donc connu d'eux avant que la langue grecque où il est appelé *ailouros* et *galè* ne pénétrât en Italie. D'où le reste de l'Europe l'a-t-il reçu? *Chat*, français; *cat*, anglais; *gatto*, italien; *gato*, espagnol; *kater* et *kat*, hollandais; *kater* et *katze*, allemand; *kat*, celtique, (suivant Pezron); *kat*, suédois; *kattir*, islandais; *kott*, polonais; *koc'ka*, bohémien; *koszka*, russe; *kotchich*, votiak; *kachka*, mordve: cette famille de mots dont plusieurs sont identiques pour la prononciation, semble prendre son origine dans un des idiômes de la Haute-Asie. Le hongrois *matzka*; le boghoulitche, *maghisk*; l'albanais, *maccé*, chatte, et *miza*, chat; enfin le *minchak*, des Ostiaks de l'Irtisch nous ramènent presque au même point, mais dans un idiome

différent. Ces conclusions ont sans doute quelque vraisemblance. Mais, ainsi que nous l'avons dit, « on citerait sans « peine des faits qui les contrarient; on conçoit telle hypo- « thèse qui les renverserait de fond en comble ». (*p.* 186). On tomberait en effet dans l'absurdité si, en suivant la même méthode, on comparait le caraïbe *méchou* (chat) à *mouch*, arabesque de Maroc, à *méouk*, langue de Timor, à *mow* (prononcez *mâoû*), langue de la terre des Papous. Pour expliquer leur analogie, on supposera, si l'on veut, que ces noms sont des onomatopées tirées du cri de l'animal, comme le *mio* japonnais, et le congo *ouaïe*. Mais comment rendre raison de la dissemblance des mots, quand les langues ou les peuples sont liés ensemble par des rapports bien avérés? Le sanscrit *hirna* (chat) conservé dans le bohémien-gypsie *Gistirna* (*Grellmun. Histoire des Bohémiens*, *p.* 292), ne se retrouve ni dans l'hindostani *Bilaver*, ni dans le tamoul *Pounei*. (*Foucher d'Opsonville. Essais*, etc., *p.* 91.) L'arabe-nomade *Biss* ne ressemble point à l'arabe pur *Hareïra*; le persan *Gorbah* est bien éloigné du pehlvi *Schomarmen*, etc. etc. D'un autre côté, où chercher l'origine du malais *Rotjing* et du maldivois *Boulan*; du mandigue *Neancou*, et du galibi *Maraycaya*; du permien *Kan*, du tcheremisse *Priss* et du tinnien *Kissa*; du berber *Emchich*, de *Raboss* et de *Pife* dans les langues de Madagascar; de *Necko*, langue de l'île d'Insu, de *Sika*, langue magindano, de *Tiron*, langue huronne? Enfin, quand les habitants de Wahitahô, l'une des îles Mendoça, virent un chat pour la première fois, ils le nommèrent *Pou-hi-ho*. (*Fleurieu. Voyage du capitaine Marchand*, *in*-4°. I. 584). Comment retrouver dans ce nom l'indication qu'ils doivent aux Européens la connaissance de cet animal?

Avouons-le franchement: long-temps encore de pareilles recherches n'obtiendront de place que parmi *les amusements de l'érudition*.

— « Tout au plus, si dans les deux langues qui l'adop- « tent, ce mot est formé d'une manière appropriée au génie

« de l'une et contraire au génie de l'autre, affirmera-t-on « avec quelque assurance que la chose nommée était ori- « ginairement étrangère chez le peuple qui parle la der- « nière langue ». (*p.* 186).

Flauto (flute) est du petit nombre des mots où le génie de la langue italienne n'ait point changé en *i* une *l* précédée d'une consonne, comme cela a lieu dans *bianco* (blanc), *fianco* (flanc); et, ce qui est remarquable, dans *fiato* (souffle) dérivé de *flatus*, mot congénère du nom de la *flûte*. Faut-il en induire que cet instrument a été emprunté des Français par les Italiens? Pour soutenir cette présomption, on peut rappeler que la *fistula* des Romains était une *flûte de Pan*, et leur *tibia* probablement une sorte de hautbois ou de clarinette, *orichalco vincta tubæque Æmula.* (*Horat. de Arte poët.*) On peut remarquer encore que dès le XIIIe. siècle, les Français disaient *flauste* pour flûte (1), tandis qu'au XVIe. le mot *flauto* n'étoit point connu de *Giovanni della Casa*, l'un des prosateurs les plus purs du seizième siècle, puisque dans le mythe de l'invention de la flûte par Pallas, il met aux mains de la déesse une cornemuse, *cornamusa*. (*Galatée*, *p.* 124.) Mais jusqu'à quel point l'histoire de la musique confirmerait-elle une pareille conjecture?

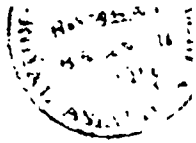
— « La véritable prononciation du latin semble per- « due;..., et le savant qui voudrait la retrouver serait, je « crois, obligé d'en rechercher les traits épars dans toutes « les langues de l'Europe ». (*p.* 186).

Ce sujet plus intéressant et plus épineux qu'il ne le paraîtra à des esprits superficiels, exigerait beaucoup d'érudition et de patience, et fournirait la matière d'une dissertation volumineuse. Il nous suffit d'indiquer ici, en passant, qu'il faudrait peut-être emprunter à l'anglais le son du *th*;

---

(1) « Li uns a tempre saviele
« Cil *flauste* cil chalemele ».

Fabliau du chevalier à l'Epée, extrait par *Legrand d'Aussy*. *Fabliaux et Contes du* XIIe. *et du* XIIIe. *siècle*. *T.* I, *page* 56.

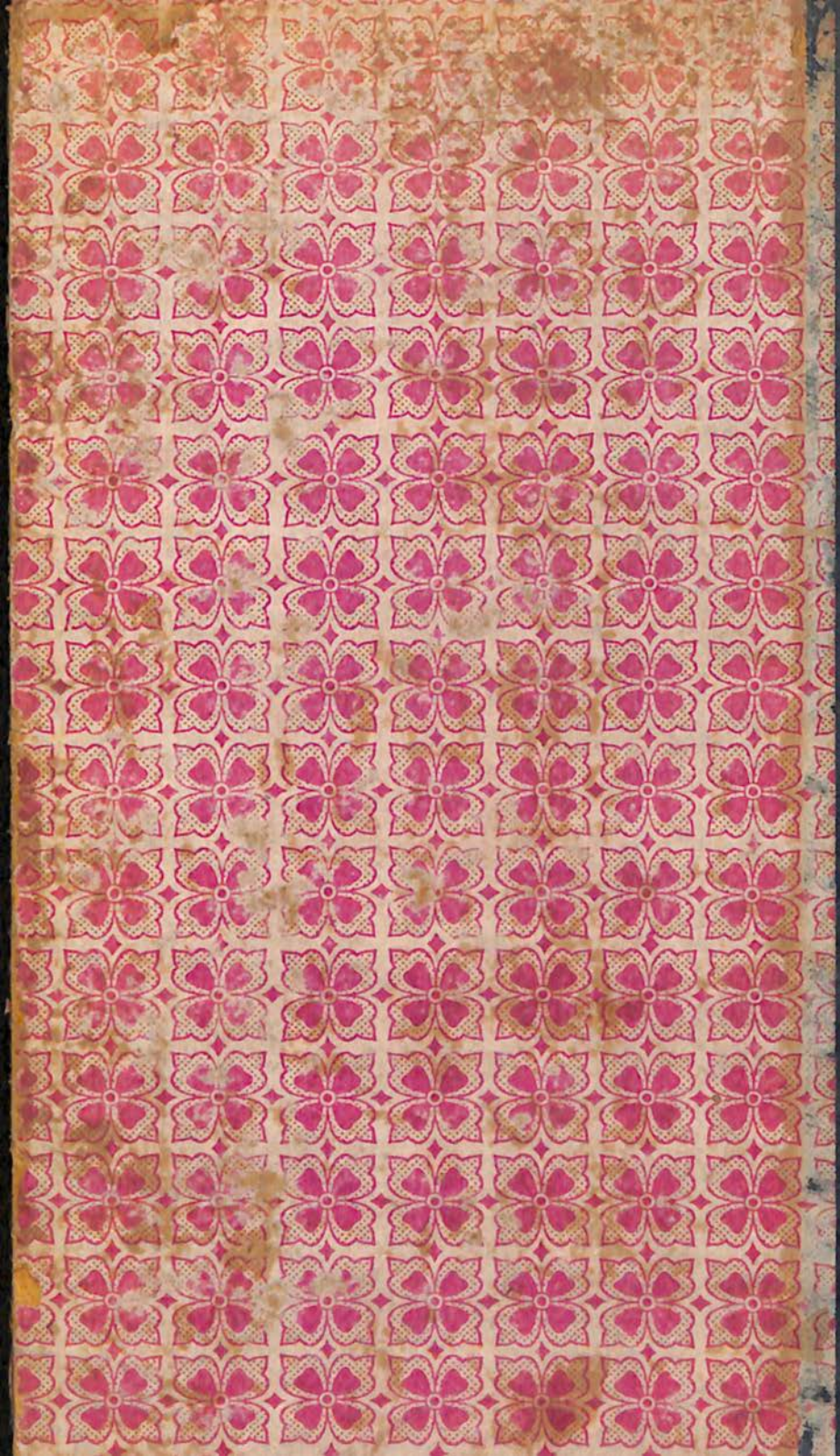


celui de l'*œ* au danois; le *ch* à l'allemand; l'*u* long et la diphthongue *au* à l'italien. L'*u* français et turinois, très-ouvert, ou mieux l'*ü* (*tréma*) des Allemands rendrait l'*y*, correspondant à l'upsilon, etc. etc. etc.

TABLE.

PRÉFACE . . . . . Pages
De la civilisation, etc. Introduction. . . . . .
De la première forme de civilisation . . . . . .
De la seconde forme de civilisation . . . . . .
De l'origine de la seconde forme de civilisation. . . .
De la civilisation imparfaite ; de l'état sauvage et de la dissolution de la civilisation. . . . . .
But, moyens et éléments de la civilisation. . . . .
Difficultés du sujet . . . . . .
Plan de l'ouvrage. Ire. partie. . . . . .
Plan de l'ouvrage. IIe. partie. . . . . .
Note A . . . . . .
Note B. . . . . .

FIN DE LA TABLE.

00059730

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015